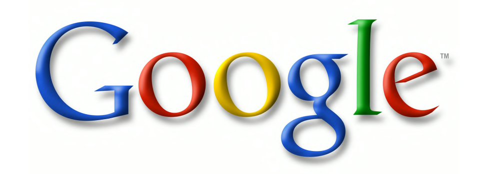
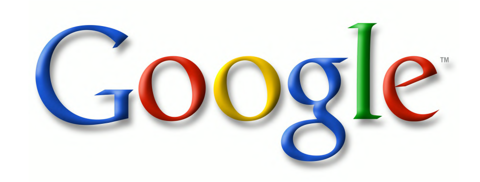
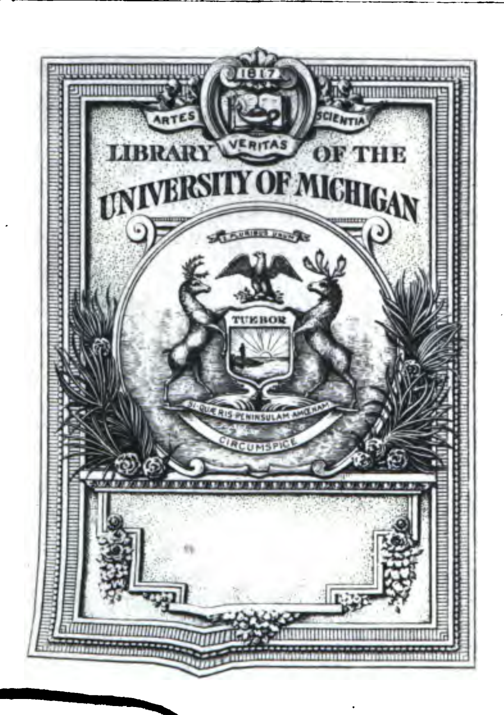





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Contenant les Éloges des Académiciens, morts depuis 1699, jusqu'en 1717.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE,

Des Académies Françoise, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Société Royale de Londres.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

ÉLOGES
DES
ACADÉMICIENS
DE
L'ACADÉMIE
ROYALE
DES SCIENCES.

ÉLOGE
DE MONSIEUR
DE LA FAYE.

JEAN-ELIE LERIGET DE LA FAYE, naquit à Vienne le 15 avril 1671, de Pierre Leriget de la Faye, écuyer, receveur général des finances de Dauphiné, & d'Anne Heraut. Le pere étoit homme de belles-lettres, malgré un genre de vie & des occupations qui en paroissent assez

éloignées. Deux fils qu'il a eus, héritèrent de lui cette inclination ; mais la nature fit leurs partages, de sorte que l'aîné eut plus de goût pour les sciences sérieuses, & le cadet pour les agréables.

Le P. Loup, jésuite, habile mathématicien, trouvant beaucoup d'ouverture d'esprit à cet aîné, dont nous parlons, lui apprit les élémens de géométrie. Le disciple se portoit à ces connoissances, avec d'autant plus d'ardeur, qu'il les croyoit utiles au métier de la guerre, qu'il vouloit embrasser. Son impatience d'y entrer fut si vive, qu'à l'âge de dix-neuf ans, il s'enrôla comme simple cavalier ; action où un jeune homme sacrifioit une petite délicatesse d'honneur, à l'empressement d'acquérir un honneur plus solide. A peine étoit-il soldat, qu'il se trouva à la bataille de Fleurus.

Peu de tems après, il prit une route plus convenable. Il entra dans les mousquetaires du roi ; de-là, il fut enseigne dans le régiment des gardes, & il étoit lieutenant, & servoit dans l'armée du maréchal de Bouflers, lorsque se donna

le combat d'Ekrem, près d'Anvers, en 1703. Sa compagnie n'étoit point commandée, & il la laissa au camp, pour aller joindre, comme volontaire, un détachement de grenadiers. Quiconque cherche ces occasions, où son devoir ne l'appelle point, sait assez qu'il ne suffiroit pas d'y bien faire.

Il fut capitaine aux gardes en la même année 1703. Il étoit à la bataille de Ramilli, & à celle d'Oudenarde. Dans cette derniere il commandoit un bataillon, & se distingua beaucoup. Il s'est trouvé aussi au siege de Douay & du Quesnoy, dans une même campagne.

La plupart des gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage; il en est peu qui y pensent : leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut; leur tête se repose, & ne prend presque part à rien. M. de la Faye se battoit comme eux; mais hors de-là il étoit plus occupé qu'eux, de vues & de réflexions. Il ne laissoit pas sa géométrie oisive; il levoit des plans, il imaginoit des machines pour le passage des rivieres,

ou pour le tranſport des pieces d'artillerie ; enfin il faiſoit des découvertes dans la ſcience de la guerre, qui, comme toutes les autres, peut encore être perfectionnée, & ne le ſera guere plus promptement, quoiqu'elle ſoit la plus cultivée de toutes. Par-là il ſe fit un accès fort agréable auprès de feu monſeigneur le duc de Bourgogne, qui aimoit que l'on penſât, & qui goûtoit ſes idées. En dernier lieu, M. de la Faye lui avoit préſenté un projet pour enrégimenter un nombre d'ouvriers capables d'exécuter tous les ouvrages néceſſaires à la guerre, & le prince l'avoit approuvé au point de promettre à l'auteur qu'il lui feroit donner le commandement de ce corps. Mais la paix ſe fit en ce tems-là ; le projet demeura inutile, & celui même qui l'avoit conçu n'y eut pas de regret. Seulement ſeroit-il à ſouhaiter qu'il ne fût pas perdu pour toujours, comme il le ſera apparemment avec une infinité d'autres choſes utiles, qu'il ſemble que quelque génie malin nous tire d'entre les mains.

La paix rendit entiérement M. de la

Faye aux mathématiques, dont il commença à faire une étude plus ſuivie. Il s'appliqua particuliérement à la méchanique & à la phyſique expérimentale, & il n'y plaignit pas les dépenſes qu'il pouvoit dérober aux beſoins indiſpenſables de ſa condition ; témoin, entre autres curioſités de ſon cabinet, une pierre d'aimant de deux mille livres, que beaucoup d'autres gens de guerre n'auroient pas gardée long-tems. Auſſi avoit-il aſſez étudié cette matiere de l'aimant, & il préparoit ſur cela des expériences & des réflexions nouvelles, qui auroient ou encore augmenté, ou expliqué en partie, mais plutôt augmenté cette merveille.

Un dernier réglement, donné à l'académie au commencement de 1716, lui produiſit auſſi-tôt de nouveaux ſujets, & M. de la Faye fut du nombre. Son aſſiduité prouva qu'il ne ſe contentoit pas du ſimple titre d'académicien. La premiere année il ne fut qu'aſſidu ; peut-être s'étudioit-il dans le ſilence à prendre le ton de la compagnie ; la ſeconde, il commença à parler, & à donner des morceaux de ſa compoſi-

tion ; mais il les donnoit avec une modeſtie & une eſpece de timidité , qui ſéyoit tout-à fait bien à un homme de guerre, tranſplanté dans une aſſemblée de ſavans.

La premiere choſe qu'il ait fait voir ici, a été une machine à élever les eaux, qu'il avoit fondée ſur une idée géométrique aſſez fine & fort neuve. Quand le czar honora l'académie de ſa préſence, elle ſe para de tout ce qu'elle avoit de plus propre à frapper les yeux de ce prince, & la machine de M. de la Faye en fit partie.

Il a expliqué auſſi la formation des pierres de Florence, qui ſont des tableaux naturels de plantes, de buiſſons, quelquefois de clochers & de châteaux. Quel peintre les a deſſinés ! M. de la Faye traite cette queſtion, qui dépend d'une phyſique aſſez déliée, & d'une obſervation curieuſe de faits ſouvent négligés, même par les philoſophes.

Ces deux mémoires ſont imprimés dans le volume de 1717, auquel ils appartiennent. Ils donnoient beaucoup d'eſpérance pour les années ſuivantes ; mais l'auteur n'a pas aſſez vécu. Il faut avouer que ſa vie

étoit un peu trop conforme à sa principale profession, & apparemment elle en a été plus courte. Sa santé vint à s'affoiblir considérablement & promptement, & il mourut âgé de 47 ans, le 20 avril 1718.

Il n'a laissé qu'un fils de son mariage avec demoiselle Marie le Gras, d'une ancienne famille de robe, déja connue sous Henri II ; dame d'une vertu & d'un mérite respectable.

Il avoit une gaieté naturelle, un ton agréable de plaisanterie, qui, dans les occasions les plus périlleuses, faisoit briller son courage, & hors de là cachoit un savoir qu'il ne lui convenoit pas d'étaler. On pouvoit sentir qu'il eût été volontiers jusqu'à l'ironie ; mais il dissimuloit ce penchant sous des dehors fort polis, & même flatteurs. Il savoit bien réparer par ses manieres le tort qu'il avoit d'être géometre & physicien. Les faveurs que la fortune lui devoit dans son métier, il les attendoit sans agitation & sans inquiétude, parce qu'il les attendoit comme des faveurs dues par la fortune. Une ambition si éclairée n'altéroit pas la tranquillité de son ame,

& en général rien ne l'altéroit. Ce courage intérieur & raisonné appartenoit plus au savant & au philosophe qu'au guerrier même. Il étoit fort charitable, sur-tout à l'égard des honnêtes gens que les malheurs publics ou particuliers réduisoient à implorer le secours d'autrui ; & les libéralités qu'il leur faisoit, étoient ordinairement proportionnées à leur condition. La plus grande valeur guerriere n'égale point cette vertu. Il est sans comparaison plus commun & par conséquent plus facile d'exposer sa vie à des périls évidens & presque inévitables, que de secourir en pure perte, non pas un inconnu, mais son ami.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

FAGON.

GUY CRESCENT FAGON naquit à Paris, le 11 mai 1638, de Henri Fagon, commissaire ordinaire des guerres, & de Louise de la Brosse. Elle étoit niece de Guy de la Brosse, médecin ordinaire du roi Louis XIII, & petit-fils d'un médecin ordinaire de Henri IV.

Dès le tems de Henri IV, on s'étoit apperçu que la botanique, si nécessaire à la médecine, devoit être étudiée, non dans les livres des anciens, où elle est fort confuse, fort défigurée & fort imparfaite, mais dans les campagnes ; réflexion qui, quoique très-simple & très-naturelle, fut assez tardive. On avoit vu aussi que le travail d'aller chercher les plantes dans les campagnes étoit immense, & qu'il seroit d'une extrême commodité d'en rassembler

le plus grand nombre qu'il se pourroit dans quelque jardin, qui deviendroit le livre commun de tous les étudians, & le seul livre infaillible. Ce fut dans cette vue que Henri IV fit construire à Montpellier, en 1598, le jardin des plantes, dont l'utilité se rendit bientôt très-sensible, & qui donna un nouveau lustre à la faculté de médecine de cette ville. M. de la Brosse, piqué d'une louable jalousie pour les intérêts de la capitale, obtint du roi Louis XIII, par un édit de 1626, que Paris auroit le même avantage. Il fut fait intendant de ce jardin, dont il étoit proprement le fondateur; il passa ensuite dix ans à disposer le lieu tel qu'il est présentement, à en faire les bâtimens, à y rassembler des plantes au nombre de plus de 2000. Il y logeoit, & il avoit chez lui madame Fagon, sa niece, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après sa naissance, c'est-à-dire, en 1640, M. de la Brosse fit l'ouverture du jardin royal pour la démonstration publique des plantes. Ainsi M. Fagon naquit & dans le jardin royal, & presque en même tems que lui.

Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux, ce furent des plantes ; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de plantes; la langue de la botanique fut sa langue maternelle. A cette premiere habitude se joignit un goût naturel & vif, sans quoi le jardin eût été inutile. Après ses études faites avec beaucoup d'application & de succès, ce goût, fortifié encore par l'exemple & les conseils de M. de la Brosse, le détermina à la profession de la médecine. Etant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvoit guere en ce tems-là être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès; il soutint, dans une these, la circulation du sang. Les vieux docteurs trouverent qu'il avoit défendu avec esprit cet étrange paradoxe. Il eut le bonnet de docteur en 1664.

Comme la surintendance du jardin royal étoit attachée à la place de premier médecin, & que ce qui dépend d'un seul homme, dépend aussi de ses goûts, & a une destinée fort changeante, un premier médecin, peu touché de la botanique, avoit négligé le

jardin royal, & heureusement l'avoit assez négligé pour le laisser tomber dans un état où l'on ne pouvoit plus le souffrir. Il étoit si dénué de plantes, que ce n'étoit presque plus un jardin. M. Vallot, devenu premier médecin, entreprit de relever ce bel établissement, & M. Fagon ne manqua pas de lui offrir tous ses soins, qui furent reçus avec joie. Il alla en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pyrénées, & n'en revint qu'avec de nombreuses colonies de plantes destinées à repeupler ce désert. Quoique sa fortune fût fort médiocre, il fit tous ses voyages à ses dépens, poussé par le seul amour de la patrie; car on peut dire que le jardin royal étoit la sienne. En même tems M. Vallot employoit tous les moyens que lui donnoit sa place pour rassembler le plus qu'il étoit possible de plantes étrangeres, & des pays les plus éloignés.

On publia en 1665 un catalogue de toutes les plantes du jardin, qui alloient à plus de 4000. Nous en avons déja parlé ailleurs. Il est intitulé *Hortus regius*; M. Fagon y avoit eu la principale part, & il mit à la tête

tête un petit poëme latin. Ce concours de plantes, qui de toutes les parties du monde font venues à ce rendez-vous commun, ces différens peuples végétaux qui vivent fous un même climat, le vafte empire de Flore dont toutes les richeffes font raffemblées dans cette efpece de capitale, les plantes les plus rares & les plus étrangeres, telles que la fenfitive, qui a plus d'ame, ou une ame plus fine que toutes les autres, le foin du roi pour la fanté de fes fujets, foin qui auroit feul fuffi pour rendre la fienne infiniment précieufe, & digne que toutes les plantes falutaires y travaillaffent; tout cela fournit affez au poëte, & d'ailleurs on eft volontiers poëte pour ce qu'on aime.

A peine M. Fagon étoit-il docteur, qu'il eut les deux places de profeffeur en botanique & en chymie au jardin royal; car on y avoit joint la chymie qui fait ufage des plantes, à la botanique qui les fournit. Comme il avoit repeuplé de plantes ce jardin, il le repeupla auffi de jeunes botaniftes que fes leçons y attiroient de toutes parts.

Un jour qu'il devoit parler fur la théria-

que, l'apothicaire qui étoit chargé d'apporter les drogues, lui en apporta une autre presqu'aussi composée, dont je n'ai pu savoir le nom, sur laquelle il n'étoit point préparé. Il commença par se plaindre publiquement de la supercherie, car il avoit lieu d'ailleurs de croire que c'en étoit une; mais pour corriger l'apothicaire de lui faire de pareils tours, il se mit à parler sur la drogue qu'on lui présentoit, comme il eût fait sur la thériaque, & fut si applaudi, qu'il dut avoir beaucoup de reconnoissance pour la malignité qu'on avoit eue.

En même tems il exerçoit la médecine dans Paris avec tout le soin, toute l'application, tout le travail d'un homme fort avide de gain; & cependant il ne recevoit jamais aucun paiement, malgré la modicité de sa fortune, non pas même de ces paiemens déguisés sous la forme de présens, & qui font souvent une agréable violence aux plus désintéressés. Il ne se proposoit que d'être utile, & de s'instruire pour l'être toujours davantage.

Sa réputation le fit choisir par le feu roi en 1680, pour être premier médecin de ma-

dame la dauphine. Quelques mois après il le fut aussi de la reine, & après sa mort, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin le roi, après l'avoir approché de lui par degrés; le nomma son premier médecin en 1693, dignité qui jouit auprès de la personne du maître d'un accès que les plus hautes dignités lui envient.

Depuis qu'il avoit été attaché à la cour, il n'avoit pu remplir par lui-même les fonctions de professeur en botanique & en chymie au jardin royal; mais du moins il ne les faisoit remplir que par les sujets les plus excellens & les plus propres à le représenter. C'est à lui qu'on a dû M. de Tournefort, dont il eût été jaloux, s'il avoit pu l'être.

Dès qu'il fut premier médecin, il donna à la cour un spectacle rare & singulier, un exemple qui non-seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé; il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins de la cour, ses subalternes, payoient pour leurs sermens; il abolit des tributs qu'il

trouvoit établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les différentes universités, & sur les intendances des eaux minérales du royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avoit préparé, avant qu'il fût en place, une avarice ingénieuse & inventive, dont il pouvoit assez innocemment recueillir le fruit, & il ne voulut point que ce qui appartenoit au mérite, lui pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le roi, en faisant la maison de feu monseigneur le duc de Berry, donna à M. Fagon la charge de premier médecin de ce prince, pour la vendre à qui il voudroit : ce n'étoit pas une somme à mépriser ; mais M. Fagon ne se démentit pas ; il répréſenta qu'une place aussi importante ne devoit point être vénale, & la fit tomber à feu M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

La surintendance du jardin royal avoit été détachée de la charge de premier médecin, & unie à la surintendance des bâtimens qu'avoit M. Colbert. Le premier

médecin n'avoit plus que la surintendance des exercices du jardin, sans la nomination des places. Quand M. de Villacerf eut quitté, en 1698, la surintendance des bâtimens, M. Fagon obtint du roi, que celle du jardin royal seroit réunie à la charge de premier médecin, en laissant néanmoins au surintendant des bâtimens, la disposition des fonds nécessaires à l'entretien du jardin. Il eût pu facilement se faire accorder aussi cette disposition, & tout autre ne l'eût pas négligée; mais ces sortes d'avantages ne touchent pas tant ceux qui ne feroient précisément qu'en bien user.

Il a toujours eu une tendresse particuliere pour ce jardin, qui avoit été son berceau. Ce fut dans la vue de l'enrichir, & d'avancer la botanique, qu'il inspira au roi le dessein d'envoyer M. de Tournefort en Grece, en Asie & en Egypte. Quand les fonds destinés au jardin manquoient dans des tems difficiles, M. Fagon y suppléoit, & n'épargnoit rien, soit pour conserver les plantes étrangeres dans un climat peu favorable, soit pour en acqué-

rir de nouvelles, dont le tranſport coûtoit beaucoup. Ce petit coin de terre ignoroit preſque ſous ſa protection les malheurs du reſte de la France.

Il avoit auſſi beaucoup d'affection pour la faculté de médecine de Paris, dont il étoit membre; elle trouvoit en lui, dans toutes les occaſions, un agent fort zélé auprès du roi; il maintenoit en vigueur les privileges qui lui ont été accordés, & que des uſages contraires, ſi on les toléroit, aboliroient aiſément, même ſous quelqu'apparence du bien public. Peut-être dans des cas particuliers n'a-t-il été que trop ferme en faveur de ſa faculté, contre ceux qui n'en étoient pas; mais tous les cas particuliers ſeroient d'une diſcuſſion infinie, & les exceptions d'une dangereuſe conſéquence. Si la loi eſt juſte en général, il faut lui paſſer quelques applications malheureuſes.

On peut juger par-là que M. Fagon n'aura pas fait beaucoup de grace aux empiriques. Ces ſortes de médecins, d'autant plus accrédités, qu'ils ſont moins médecins, & qui ordinairement ſe font

un titre, ou d'un ſavoir incompréhenſible & viſionnaire, ou même de leur ignorance, ont trop ſouvent puni la crédulité de leurs malades; & malgré l'amour des hommes pour l'extraordinaire, malgré quelques ſuccès de cet extraordinaire, un ſage préjugé eſt toujours pour la regle.

Ce n'eſt pas que M. Fagon rejetât tout ce qui s'appelle ſecrets; au contraire, il en a fait acheter pluſieurs au roi; mais il vouloit qu'ils fuſſent véritablement ſecrets, c'eſt-à-dire inconnus juſques-là, & d'une utilité conſtante. Souvent il a fait voir à des gens, qui croyoient poſſéder un tréſor, que leur tréſor étoit déja public; il leur montroit le livre où il étoit renfermé; car il avoit une vaſte lecture, & une mémoire qui la mettoit toute entiere à profit.

Auſſi, pour être parvenu à la premiere dignité de ſa profeſſion, ne s'étoit-il nullement relâché du travail qui l'y avoit élevé. Il vouloit la mériter encore de plus en plus, après l'avoir obtenue. Les fêtes, les ſpectacles, les divertiſſe-

mens de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causoient aucune distraction; tout le tems où son devoir ne l'attachoit pas auprès de la personne du roi, il l'employoit ou à voir des malades, ou à répondre à des consultations, ou à étudier. Toutes les maladies de Versailles lui passoient par les mains; & sa maison ressembloit à ces temples de l'antiquité, où étoient en dépôt les ordonnances & les recettes qui convenoient aux maux différens. Il est vrai que les suffrages des courtisans, en faveur de ceux qui sont en place, sont assez équivoques, qu'on croyoit faire sa cour de s'adresser au premier médecin, qu'on s'en faisoit même une espèce de loi; mais heureusement pour les courtisans, ce premier médecin étoit aussi un grand médecin.

Il avoit besoin de l'être pour lui-même; il étoit né d'une très-foible constitution, sujet à de grandes incommodités, sur-tout à un asthme violent. Sa santé, ou plutôt sa vie, ne se soutenoit que par une extrême sobriété, par un régime presque superstitieux, & il pouvoit donner pour preuve de son habileté, qu'il vivoit.

Après la mort du roi, il se retira au jardin royal, dont il avoit conservé la surintendance. Son art céda enfin à une nécessité inévitable ; il mourut le 11 mars 1718, âgé de près de 80 ans.

L'académie des sciences l'avoit choisi en 1699, pour être un de ses honoraires.

Outre un profond savoir dans sa profession, il avoit une érudition très-variée, le tout paré & embelli par une facilité agréable de bien parler. La raison même ne doit pas dédaigner de plaire, quand elle le peut. Il étoit attaché à ses devoirs jusqu'au scrupule, & quelquefois au milieu de douleurs assez vives, il ne laissoit pas d'être auprès du roi dans le tems où il y devoit être ; l'assiduité d'un homme aussi désintéressé, & qui, au lieu de demander, refusoit, n'étoit pas celle d'un courtisan. Quelquefois il ne se défioit pas assez des instructions qu'il recevoit dans les choses de son ministere ; car il étoit dans un poste trop élevé pour avoir la vérité de la premiere main, & l'amour qu'il se sentoit pour la justice, le témoignage qu'il s'en rendoit, l'attachoit beaucoup aux idées

qu'il avoit prifes. Il a toujours fouffert fes longues & cruelles infirmités avec tout le courage d'un fage phyficien, qui fait à quoi la machine du corps humain eft fujette, & qui pardonne à la nature.

Il avoit époufé Marie Nozereau, dont il a laiffé deux fils; l'aîné, évêque de Lombez; & le fecond, confeiller d'état.

ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ

DE LOUVOIS.

CAMILLE LE TELLIER naquit, le 11 avril 1675, de Michel le Tellier, marquis de Louvois, ministre d'état, & de dame Anne de Souvré. Il étoit leur quatrieme fils, & fut destiné de bonne heure à l'église. Des bénéfices considérables suivirent promptement cette destination. De plus, dès l'âge de neuf ans il fut pourvu de la charge de maître de la librairie, à laquelle M. de Louvois en fit unir deux autres en sa faveur, celle de garde de la bibliotheque du roi, & celle d'intendant & de garde du cabinet des médailles. Tout le tournoit du côté des sciences, & heureusement ses inclinations & ses dispositions naturelles s'y accordoient.

On alla chercher pour lui les maîtres que la voix de la renommée indiquoit; tous ceux qui brilloient le plus dans la littéra-

ture, & qu'on ne pouvoit pas lui attacher de ſi près, on les attiroit chez lui; ou plutôt on les y admettoit; car il n'étoit guere beſoin de violence ni d'adreſſe, pour les mettre en liaiſon avec le fils d'un miniſtre tel que M. de Louvois. Ils n'arrivoient là que parés de tout ce qu'ils avoient de plus exquis, ils y apportoient les prémices de leurs ouvrages, leurs projets, leurs réflexions, le fruit de leurs longues lectures; & le jeune homme, qu'ils vouloient inſtruire, & à qui ils ne cherchoient guere moins à plaire, n'étoit nourri que de ſucs & d'extraits les plus fins & les plus agréables. Il fit des exercices publics ſur Virgile, Homere & Théocrite, qui répondirent à une ſi excellente éducation; auſſi M. Baillet ne l'oubliat-il pas dans ſon livre des enfans célebres par leur ſavoir: cet enfant avoit bien des titres pour y tenir une place.

Il achevoit ſa premiere année de philoſophie en 1691, lorſqu'il perdit, avec beaucoup de douleur, M. de Louvois ſon pere. Il prouva bien que ſes études, juſques-là, n'avoient pas été forcées; il les continua

continua avec la même ardeur, & embrassa même celles qui ne lui étoient pas absolument nécessaires : il apprit de M. de la Hire, la géométrie ; & de M. du Verney, l'anatomie. Il ne crut pas, ce que d'autres auroient cru volontiers en sa place, que son nom, sa richesse, le crédit d'une famille très-puissante, fussent un mérite suffisant.

Dans son cours de théologie, il trouva un concurrent redoutable, M. l'abbé de Soubize, aujourd'hui cardinal de Rohan. Il se mit entr'eux une émulation, dont ils profiterent tous deux ; & par une espece de reconnoissance de l'utilité dont ils avoient été l'un à l'autre, ils contracterent une étroite liaison.

Après que M. l'abbé de Louvois eut terminé cette carriere, en recevant le bonnet de docteur en Sorbonne, feu M. l'archevêque de Rheims, son oncle, lui donna de l'emploi dans son diocese, pour le former aux affaires ecclésiastiques. L'école étoit bonne, mais sévere, & à tel point, qu'elle eût pu le corriger des défauts même que l'on reprochoit au prélat qui le formoit.

Ce fut dans l'assemblée du clergé, tenue en 1700, à laquelle présida l'archevêque de Rheims, que M. l'abbé de Louvois parut pour la premiere fois sur un grand théâtre. Son caractere y fut généralement goûté; on retrouvoit en lui la capacité, le savoir, l'esprit de gouvernement, enfin toutes les bonnes qualités de son oncle, accompagnées de quelques autres qu'il pouvoit avoir apprises de lui, mais qu'il n'en avoit pas imitées.

Vers la fin de la même année, il partit pour l'Italie. Il y fut reçu par les princes & les gouverneurs, en fils de M. de Louvois, & en frere de M. de Barbezieux, secrétaire d'état de la guerre; & par les savans & les illustres, en homme déja fort instruit, & digne de leur commerce. Il fit par-tout, & principalement à Rome, une dépense aussi noble que son nom la demandoit; il y joignoit une extrême politesse; &, ce qui acheva de lui gagner les cœurs des Italiens, leurs manieres mêmes, qu'il sut prendre en assez peu de tems, quoique François.

Il chercha dans toute l'Italie les bons

livres qu'il ſavoir qui manquoient à la bibliotheque du roi, & il en acheta environ 3000 volumes, qu'il fit apporter en France. Dans le cours de ſon voyage, il eut la douleur d'apprendre la mort de M. de Barbezieux, arrivée en 1701.

Après ſon retour d'Italie, il reprit, ſous M. l'archevêque de Rheims, l'adminiſtration de ce grand dioceſe. Il fut pluſieurs années grand-vicaire & official; mais le prélat étant mort en 1710, M. l'abbé de Louvois ſentit plus que jamais par tant de pertes importantes, combien il eſt à propos d'avoir un mérite qui ſoit à ſoi.

Quoiqu'il ſe fût toujours conduit avec ſageſſe entre les deux partis qui, depuis un ſiecle, font tant de bruit dans l'égliſe, l'archevêque, peu favorable au plus puiſſant des deux, lui avoit rendu ſon neveu fort ſuſpect. M. l'abbé de Louvois eut beau garder toute la modération, que l'obſcurité des matieres, & l'eſprit du chriſtianiſme ſembleroient exiger de tout le monde, on ne s'en contenta pas, & les canaux par où paſſoient les graces eccléſiaſtiques, paroiſſoient mal diſpoſés à ſon égard. Il

n'en espéra plus aucune, & ne renonça pourtant pas au genre de vie qui convenoit aux espérances qu'il n'avoit plus. Il n'eût pas été trop extraordinaire, que le grand monde dans lequel il étoit né, beaucoup de liaisons différentes, l'oisiveté, une liberté entiere, l'inutilité de la contrainte, eussent changé fort sensiblement ses premieres allures.

Le talent naturel qu'il avoit pour les affaires, fut du moins occupé à gouverner celles de madame de Louvois sa mere, qui, par leur étendue, leur nombre & leur importance, demandoient en quelque sorte un ministre, & le talent des sciences se tourna principalement du côté de la bibliotheque du roi, qu'il s'appliqua fort à embellir. Il l'augmenta non-seulement de plus de 30000 imprimés, mais d'un grand nombre de manuscrits, dont les plus considérables sont ceux de feu M. l'archevêque de Rheims, de MM. Favre, Bigot, Thevenot, de Ganieres, d'Hozier.

Dès l'année 1699, il étoit entré dans cette académie, en qualité d'honoraire.

Il n'y étoit pas étranger, après les leçons qu'il avoit reçues de quelques-uns des principaux sujets de la compagnie, & l'on reconnut qu'il avoit bien appris d'eux la langue, ou plutôt les différentes langues du pays. Il entra ensuite & dans l'académie françoise, en 1706, & dans celle des inscriptions, en 1708 : si l'on y joint la Sorbonne, qui étoit, pour ainsi dire, sa patrie, on verra qu'il étoit, en fait de sciences, une espece de cosmopolite, un habitant du monde savant.

Après la mort du feu roi, M. l'abbé de Louvois redevint un sujet propre à la prélature. Aussi fut-il nommé, en 1717, à l'évêché de Clermont; mais sa santé, qui, malgré son peu d'âge & la force apparente de sa constitution, devenoit fort mauvaise, l'empêcha d'accepter cette place. Il sentoit déja des atteintes de la pierre. Quand il en fallut venir à l'opération, il s'y prépara comme à une mort certaine; & en effet, après l'avoir soufferte, il mourut le 5 novembre 1718, dans toutes les dispositions les plus édifiantes.

Tout ce qu'on peut desirer de plus sage

& de plus senſé dans un teſtament, ſe trouve dans le ſien, des legs aux pauvres, à ſes abbayes, à ſes domeſtiques, à ceux de ſes amis, dont la fortune étoit trop médiocre; tous créanciers à qui les loix ne donnent point d'action, & qui ne le ſont qu'autant que les débiteurs ont des ſentimens de vertu.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

DE MONTMORT.

PIERRE REMOND DE MONTMORT naquit à Paris le 27 octobre 1678, de François Remond, écuyer sieur de Breviande, & de Marguerite Rallu. Il étoit le second de trois freres.

Après le college, on le fit étudier en droit, parce qu'on le destinoit à une charge de magistrature, pour laquelle il avoit beaucoup d'aversion. Son pere étoit fort févere & fort absolu; & lui, fort ennemi de la contrainte, d'un esprit assez haut, ardent pour tout ce qu'il vouloit, courageux pour prendre les moyens d'y réussir. Las du droit & de la maison paternelle, il se sauva en Angleterre, dès que la paix de Riswick eut rendu l'Europe libre aux François; il passa dans les Pays-Bas, & de-là en Allemagne, chez M. de Chamoys son parent, pléni-

potentiaire de France, à la diete de Ratisbonne.

Ce fut là que *la Recherche de la Vérité* lui tomba entre les mains. On ne lit guere ce livre-là indifféremment, quand on est d'un caractere qui donne prise à la philosophie; il faut presque nécessairement, ou se rendre au système, ou se croire assez fort pour le combattre. M. de Montmort s'y rendit absolument, & en éprouva les deux bons effets inséparables; il devint philosophe & véritable chrétien.

Il revint en France en 1699, & deux mois après son retour, son pere mourut & le laissa, à l'âge de 22 ans, maître d'un bien assez considérable, & de lui-même; mais *la Recherche de la Vérité*, & les autres ouvrages de la même main, les conseils de l'auteur qui l'avoient engagé dans l'étude des mathématiques, prévinrent les périls d'un état si agréable. Il n'avoit pas des goûts foibles, ni des demi-volontés; il se plongea entiérement dans les exercices d'une piété sincere, dans la philosophie, & dans les mathé-

matiques ; il vivoit dans un désert, puisqu'il ne voyoit plus que ses pareils, surtout le pere Malebranche, son maître, son guide, & son intime ami.

En 1700 il fit un second voyage à Londres, & il étoit beaucoup plus digne de le faire. Il n'avoit été en Angleterre, la premiere fois, que pour sortir de France ; & alors il y alla pour voir un pays si fertile en savans ; il osa dès ce tems-là rendre visite à M. Newton.

C'étoit de M. Carré & de M. Guisnée, qu'il avoit appris les premiers élémens de géométrie & d'algebre, & rien de plus. Il n'avoit fallu que lui ouvrir la route ; une grande pénétration d'esprit naturelle, & la premiere ardeur d'une jeunesse fort vive, appliquées toutes deux ensemble, & sans interruption à un seul objet, devoient faire, & firent effectivement un chemin prodigieux. M. de Montmort se ménagea encore un secours très-utile ; il s'associa M. Nicole, jeune homme qui avoit déja quelque teinture de géométrie, & qui promettoit beaucoup ; ils s'instruisoient l'un l'autre, s'éclairoient,

s'animoient, se communiquoient du goût & de la passion. Dans ce cas-là, le compagnon d'un travail le rend plus tendu, & cependant plus agréable : ils passerent trois ans dans l'ivresse du plaisir des mathématiques ; ils pénétrerent jusque dans le calcul intégral, qui les piquoit d'autant plus, qu'il étoit plus épineux, & moins connu ; mais toute cette facilité fut troublée, quoiqu'elle ne parût pas devoir être fort exposée à la jalousie de la fortune.

On avoit revêtu d'un canonicat de Notre-Dame de Paris, le frere cadet de M. de Montmort, sans trop consulter son inclination ; il voulut renoncer à l'état ecclésiastique, & se donner pour successeur, ou M. de Montmort, s'il le vouloit être, ou un autre à qui les suffrages des gens de bien n'étoient pas si favorables. Ils agirent auprès de M. de Montmort, pour le résoudre à prendre le canonicat ; lui qui vivoit déja comme le meilleur ecclésiastique du monde. Il n'avoit à leur opposer que l'assujettissement pénible & perpétuel de la vie de chanoine, très-

adouci, à la vérité, par l'ufage ordinaire, mais dont il voudroit porter tout le poids; & dans le fond, il étoit retenu auffi par fes cheres mathématiques, qui devoient fouffrir beaucoup de fon affiduité au chœur. Mais enfin fa délicateffe de confcience, même pour autrui, lui fit tout furmonter. Il fut chanoine, & le fut à toute rigueur. Les offices du jour n'avoient nulle préférence fur ceux de la nuit, ni les affiduités utiles fur celles qui n'étoient que de piété. Seulement le peu de tems qui pouvoit être de refte, étoit foigneufement ménagé pour ce qu'il aimoit.

Il avoit reçu de la nature des inclinations nobles, généreufes & bienfaifantes, & tout ce qui pouvoit les porter à un haut degré de perfection fe réuniffoit en lui; la philofophie, la religion, les engagemens encore plus étroits de l'état eccléfiaftique. Il faifoit imprimer à fes frais des livres d'autrui, qui, quoique bons, n'euffent pas trop été recherchés par les libraires, comme celui de M. Guifnée, fur l'*application de l'Algebre à la géométrie*, ou des ouvrages rares, qui par certaines

circonſtances ne ſe fuſſent pas aiſément répandus; comme le traité de M. Newton, ſur la *quadrature des courbes* : il marioit ou faiſoit religieuſes des filles, qui faute de bien, n'euſſent trouvé que des amans, & pas même des monaſteres; & pourvu que les beſoins ne fuſſent pas tout-à-fait diſproportionnés à ſon pouvoir, il ne manquoit jamais, ni à l'amour des ſciences, ni à celui du prochain. Cependant il faut avouer qu'au milieu de la douceur inſéparable des bonnes actions, il n'étoit point pleinement content; ſa vie rigoureuſe de chanoine, ſur laquelle il ne ſe faiſoit aucun quartier, le gênoit trop; il ne ſentoit point qu'il fût où il auroit voulu être.

Vers la fin de 1704, il acheta la terre de Montmort. A celle de Mareuil qui eſt dans le voiſinage, demeuroit madame la ducheſſe d'Angoulême, qui par un paradoxe chronologique, étoit bru de Charles IX, mort il y avoit alors cent trente ans. M. de Montmort alla rendre ſes reſpects à cette princeſſe, & il vit chez elle mademoiſelle de Romicourt ſa petite-

niece

nièce & ſa filleule. Après cette viſite, ſon canonicat lui fut plus à charge que jamais, & enfin il ſe défit de l'importune prébende, pour pouvoir prétendre à cette demoiſelle, dont il étoit toujours plus touché, parce qu'il la connoiſſoit davantage, & il l'épouſa en 1706, au château de Mareuil. Avant le mariage, & malgré une extrême envie de conclure, il lui déclara de lui-même, & ſans aucune néceſſité, qu'il avoit dépenſé vingt-cinq mille écus de ſon bien, tant il avoit peur de tromper, même en cette occaſion où l'uſage autoriſe les tromperies, en ne les puniſſant pas par le déshonneur qu'elles mériteroient. Il fut facile de juger à quoi ces vingt-cinq mille écus avoient été employés; ſans cela on n'auroit jamais ſu juſqu'où il avoit pouſſé la généroſité, ou la charité chrétienne; & il arriva qu'une vertu fut trahie par une autre.

Etant marié, il continua ſa vie ſimple & retirée, & d'autant plus que par un bonheur aſſez ſingulier, le mariage lui rendit ſa maiſon plus agréable. Les ma-

thématiques en profiterent. Plein de différentes vues, il se fixa sur une matiere toute neuve; car le peu que MM. Pascal & Huiguens en avoient effleuré, ne l'empêchoit pas de l'être, & il se mit à en composer un ouvrage qui ne pouvoit manquer d'être original. Feu M. Bernoulli avoit eu à peu près le même dessein, & l'avoit fort avancé; mais rien n'en avoit paru.

L'esprit du jeu n'est pas estimé ce qu'il vaut. Il est vrai qu'il est un peu déshonoré par son objet, par son motif, & par la plupart de ceux qui le possédent; mais du reste, il ressemble assez à l'esprit géométrique. Il demande aussi beaucoup d'étendue pour embrasser à la fois un grand nombre de différens rapports, beaucoup de justesse pour les comparer, beaucoup de sûreté pour déterminer le résultat des comparaisons, & de plus, une extrême promptitude d'opérer. Souvent les plus habiles joueurs ne jugent qu'en gros, & avec beaucoup d'incertitude, sur-tout dans les jeux de hasard, où les partis qu'il faut prendre dépendent

du plus ou moins d'apparence, que certains cas arrivent, ou n'arrivent pas. On sent assez que ces différens degrés d'apparence ne sont pas faciles à évaluer ; il semble que ce seroit mesurer des idées purement spirituelles, & leur appliquer la regle & le compas. Cela ne se peut qu'avec des raisonnemens d'une espece particuliere, très-fins, très-glissans, & avec une algebre inconnue aux algébristes ordinaires. Aussi ces sortes de sujets n'avoient-ils point été traités ; c'étoit un vaste pays inculte, où à peine voyoit-on cinq ou six pas d'hommes. M. de Montmort s'y engagea avec un courage de Christophe Colomb, & en eut aussi le succès. Ce fut en 1708 qu'il donna son *Essai d'Analyse sur les jeux de hasard*, où il découvroit ce nouveau monde aux géometres. Au lieu des courbes qui leur sont familieres, des sections coniques, des cycloïdes, des spirales, des logarithmiques, c'étoient le pharaon, la bassette, le lansquenet, l'hombre, le trictrac, qui paroissoient sur la scene assujettis au calcul, & domptés par l'algebre.

Dans ce même tems un autre jeune géometre tourna ses vues de ce même côté; c'est M. Nicolas Bernoulli, neveu des deux célebres Jacques & Jean Bernoulli. Jacques qui étoit mort, avoit laissé un manuscrit imparfait, intitulé, *De Arte conjectandi;* & quand le neveu soutint, à Basle, en 1709, sa these de docteur en droit, il prit pour sujet *de Arte conjectandi in jure.* Comme il étoit habile géometre, aussi-bien que jurisconsulte, il ne put s'empêcher de choisir dans le droit une matiere qui admît de la géométrie. Il traitoit du prix où l'on doit légitimement mettre des rentes viageres & des usufruits, selon les différens âges, du tems où un absent doit être censé mort, des assuranrances entre marchands, de la probabilité des témoignages, &c. Il appliquoit à tout cela les principes de son oncle, qui lui étoient connus; & ensuite, entraîné par le charme de la nouveauté & de la difficulté, il s'enfonça dans les mêmes théories que M. de Montmort. Cette conformité de goûts & d'études fit naître entre eux l'amitié & l'émulation. M. Ber-

noulli vint à Paris, & M. de Montmort l'emmena chez lui à sa campagne, où ils passerent trois mois dans un combat continuel de problêmes dignes des plus grands géometres. Il s'agissoit toujours d'estimer les hasards, de régler des paris, de calculer ce qui se déroboit le plus au calcul. Leurs journées passoient comme des momens, grace à ces plaisirs, qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs.

Les problêmes qui occupoient ces deux géometres, conduisent nécessairement à des combinaisons très-compliquées, & à des suites de nombres formées selon certaines conditions, & composées d'une infinité de termes, dont tantôt il falloit trouver les sommes finies, ou infinies; tantôt, ce qui est souvent plus difficile, les sommes d'un nombre déterminés de termes; tantôt un terme quelconque.

La théorie de ces suites infinies est une clef de la plus sublime géométrie des courbes; car elles se résolvent en des suites conditionnées d'une certaine maniere, & leurs circonférences, ou les espaces qu'el-

les renferment ſont des ſommes de ces ſuites. Mais, outre ces uſages ſavans, les théories de M. de Montmort en peuvent encore avoir une infinité de politiques & de civils. Le chevalier Petty, Anglois, a fait voir, dans ſon *Arithmétique politique*, combien de connoiſſances néceſſaires au gouvernement, ſe réduiſent à des calculs du nombre des hommes, de la quantité de nourriture qu'ils doivent conſumer, du travail qu'ils peuvent faire, du tems qu'ils ont à vivre, de la fertilité des terres, de la quantité des naufrages dans les navigations, &c. Ces connoiſſances, & beaucoup d'autres pareilles, étant acquiſes par l'expérience, & poſées pour fondemens, combien de conſéquences en tireroit un habile miniſtre pour la perfection de l'agriculture, pour le commerce tant intérieur qu'extérieur, pour les colonies, pour le cours de l'argent, &c! Mais il faudroit qu'il paſſât par les combinaiſons & par les ſuites de nombres, à moins qu'un grand génie naturel ne le diſpenſât d'une marche ſi lente & ſi pénible, ſans compter que la nature des affaires

ne demande pas la précision géométrique. Enfin, il est certain, & les peuples s'en convaincront de plus en plus, que le monde politique, aussi-bien que le physique, se regle par poids, nombre & mesure.

Après le livre de M. de Montmort, il en parut un en Angleterre, sur la même matiere, intitulé, *De mensura Sortis*. Il est de M. Moivre, fameux géometre, que la France a droit, puisqu'il est François, de revendiquer sur l'Angleterre, d'ailleurs fort riche. Je ne dissimulerai point que M. de Montmort fut vivement piqué de cet ouvrage, qui lui parut avoir été entiérement fait sur le sien, & d'après le sien. Il est vrai qu'il y étoit loué, & n'étoit-ce pas assez, dira-t-on ? Mais un seigneur de fief n'en quittera pas, pour des louanges, celui qu'il prétend lui devoir foi & hommage des terres qu'il tient de lui. Je parle selon sa prétention, & ne décide nullement s'il étoit en effet le seigneur.

M. de Montmort, voisin, à sa campagne, de madame la duchesse d'Angoulême, s'étoit fort attiré son estime & sa confiance ;

peut-être auſſi avoit-il pour elle une ſorte de reconnoiſſance de ce que ſon mariage étoit heureux. Après qu'elle eut vendu ſa terre de Mareuil, pour l'arrangement de ſes affaires, il lui offrit la plus belle partie du château de Montmort, pour ſa demeure, & elle l'acepta. Elle y fut trois ans, au bout deſquels elle mourut en 1713, ayant encore augmenté de dix ans la merveille d'être belle-fille de Charles IX. Elle laiſſa ſon hôte chargé d'une lettre pour le roi, & ſon exécuteur teſtamentaire. Il fallut que le philoſophe allât à Verſailles, &, ce qui eſt encore plus terrible, au palais, & fort ſouvent; car il ſe trouva ſur les bras deux procès, que le teſtament avoit fait naître. Il avoit pour les affaires la double haine & d'honnête homme & de ſavant; cependant il en fit parfaitement ſon devoir, & gagna les deux procès. En comparaiſon de ces ſortes d'honneurs funebres, qu'il rendit à la mémoire de la princeſſe, les obſéques, dignes d'elle, qu'il lui fit faire, & l'épitaphe qu'il compoſa, ne méritent pas d'être comptés.

En 1714, il fit une nouvelle édition de

ſes jeux de haſard, très-conſidérablement augmentée, & enrichie de ſon commerce épiſtolaire avec MM. Bernoulli, oncle & neveu, ſur-tout avec le neveu, qui ne reſpiroit alors, comme lui, que combinaiſons & ſuites infinies de nombres.

Ce n'étoit pas ſeulement avec ces deux illuſtres mathématiciens qu'il étoit en commerce, mais avec tous les autres de l'Europe : MM. Newton, Leibnitz, Halley, Craige, Taylor, Herman, Poleni. Tous les plus grands noms dans ce genre compoſoient la liſte de ſes amis. Il apprenoit par eux les nouvelles les plus fraîches des mathématiciens, leurs vues particulieres, leurs projets d'ouvrages, leurs réflexions ſur ce qui paroiſſoit au jour, l'hiſtoire anecdote des ſciences; il recevoit & rendoit des ſolutions de problêmes difficiles, des jugemens raiſonnés, des diſſertations méditées avec ſoin. Un géometre médiocre auroit été ſouvent fort embarraſſé de pareils commerces; pour lui, il ne pouvoit l'être que quand il falloit ſe ménager entre des ſavans brouillés enſemble, comme

dans la querelle qui s'éleva ſur l'invention des nouveaux calculs, & dont nous avons parlé en 1716. D'un côté étoit toute l'Angleterre en armes pour M. Newton, & de l'autre, M. Leibnitz, & après ſa mort, M. Jean Bernoulli, qui, auſſi bien que Jacques ſon frere, ayant pris les premieres idées de ces calculs dans des écrits de M. Leibnitz, où tout autre qu'eux ne les eût pas priſes, les avoit pouſſées ſi loin, qu'il y pouvoit prendre le même intérêt que M. Leibnitz. M. Bernoulli ſeul, comme le fameux Coclès, ſoutenoit ſur le pont toute l'armée Angloiſe. On en étoit venu aux grandes hoſtilités, à des défis de problêmes, & M. de Montmort, toujours poſté entre les deux partis ennemis, dont chacun tâchoit de l'attirer à ſoi, reconnu preſque pour juge en quelques occaſions, avoit beſoin de toute ſa ſageſſe. Il étoit peut-être plus lié avec les Anglois, qu'il connoiſſoit perſonnellement; cependant il ſe maintint parfaitement neutre, en uſant du ſeul artifice qui pût réuſſir: il diſoit toujours vrai de part & d'autre, mais du ton qui fait paſſer la vérité. Les ſavans,

avec qui il a eu le commerce le plus étroit, sont MM. Bernoulli, oncle & neveu, & M. Taylor.

En 1715 il fit un troisieme voyage en Angleterre, pour y observer l'éclipse solaire qui devoit être totale à Londres. La société royale ne le voulut pas laisser partir sans se l'être acquis, & sans l'avoir reçu dans son corps.

A quelque point que cet honneur le flattât, il ne le séduisit pourtant pas en faveur des *attractions*, abolies, à ce qu'on croyoit, par le cartésianisme, & ressuscitées par les Anglois, qui cependant se cachent quelquefois de l'amour qu'ils leur portent. M. de Montmort eut de grandes querelles sur ce sujet, avec M. Taylor son ami particulier, & lui composa même, avec soin, une assez longue dissertation, par laquelle il renvoyoit les attractions dans le néant, d'où elles tâchoient de sortir. M. Taylor y répondit peu de tems après. Il est certain que si l'on veut entendre ce qu'on dit, il n'y a que des impulsions; & si on ne se soucie pas de l'entendre, il y a des attractions, & tout

ce qu'on voudra ; mais alors la nature nous eſt ſi incompréhenſible, qu'il eſt peut-être plus ſage de la laiſſer là pour ce qu'elle eſt.

M. de Montmort, pour remplir quelque devoir de membre de la ſociété royale de Londres, lui envoya un grand écrit fort curieux & fort profond, ſur les ſuites infinies qu'elle fit imprimer dans ſes *Tranſactions*, en 1717. M. Taylor, très-verſé auſſi dans cette matiere, comme il paroît par ſon traité *de methodo Incrementorum*, y fit une addit ion ; ce qui marquoit entre deux géometres vivans, une liaiſon aſſez tendre, & une eſpèce de fraternité.

M. de Montmort deſtinoit auſſi un pareil morceau à l'académie des ſciences, où il avoit été reçu aſſocié libre en 1716 ; mais étant venu de ſa campagne à Paris, au mois de ſeptembre 1719, pour des affaires, il fut pris de la petite-vérole, qui faiſoit alors beaucoup de ravage, & en mourut le 7 octobre ſuivant.

Quand il fut extrêmement mal, & que, ſelon la coutume, on l'envoya recommander aux prieres de trois paroiſſes, dont

dont il étoit ſeigneur, les égliſes retentiſſoient des gémiſſemens & des cris des payſans. Sa mort fut honorée de la même oraiſon funebre, éloges les plus précieux de tous, tant parce qu'aucune contrainte ne les arrache, que parce qu'ils ne ſe donnent ni à l'eſprit, ni au ſavoir; mais à des qualités infiniment plus eſtimables.

Il travailloit depuis un tems à l'*Hiſtoire de la Géométrie*. Chaque ſcience, chaque art devroit avoir la ſienne. Il eſt très-agréable, & ce plaiſir renferme beaucoup d'inſtruction, de voir la route que l'eſprit humain a tenue, & pour parler géométriquement, cette eſpèce de progreſſion, dont les intervalles ſont d'abord extrêmement grands, & vont enſuite naturellement en ſe ſerrant toujours de plus en plus. L'hiſtoire de la géométrie ancienne auroit été d'une diſcuſſion & d'une recherche fort pénible; & il eût fallu beaucoup travailler pour ne rien apprendre que des méthodes embarraſſées qui ont conduit les plus grands génies à ce qui n'eſt préſentement qu'un jeu. La géométrie moderne, dont l'époque eſt à Deſcartes,

qui a changé la face de tout, eût été plus agréable & plus intéreſſante, mais en même tems plus dangereuſe à traiter. Non-ſeulement les particuliers, mais les nations mêmes ont des jalouſies. Heureuſement M. de Montmort étoit aſſez intelligent & aſſez laborieux pour la premiere partie de ſon ouvrage; aſſez inſtruit & aſſez équitable pour la ſeconde. Il n'étoit pas encore fort avancé. Puiſſe-t-il avoir un digne ſucceſſeur!

Le fort de ſon travail n'étoit qu'à ſa campagne, où il paſſoit la plus grande partie de l'année; la vie de Paris lui paroiſſoit trop diſtraite pour des méditations auſſi ſuivies que les ſiennes. Du reſte, il ne craignoit pas les diſtractions en détail. Dans la même chambre où il travailloit aux problêmes les plus embarraſſans, on jouoit du clavecin, ſon fils couroit & le lutinoit, & les problêmes ne laiſſoient pas de ſe réſoudre. Le pere Malebranche en a été pluſieurs fois témoin avec étonnement. Il y a bien de la force dans un eſprit qui n'eſt pas maîtriſé par les impreſſions du dehors, même les plus légeres.

Il faiſoit volontiers les honneurs de Paris aux ſavans étrangers, qui la plupart s'adreſſoient d'abord à lui. Quoique vif, & ſujet à des coleres d'un moment, ſurtout quand on l'interrompoit dans ſes études pour lui parler d'affaires, il étoit fort doux, & à ces coleres ſuccédoit une petite honte, & un repentir gai. Il étoit bon maître, même à l'égard de domeſtiques qui l'avoient volé; bon ami, bon mari, bon pere, non-ſeulement pour le fond des ſentimens; mais, ce qui eſt plus rare, dans tout le détail de la vie.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

ROLLE.

MICHEL ROLLE naquit à Ambert, petite ville de la Basse-Auvergne, le 21 avril 1652. Son pere, marchand peu aisé, après lui avoir fait bien apprendre à écrire, & un peu d'arithmétique, le mit chez un notaire, & ensuite chez différens procureurs du pays, pour le former aux affaires & à la pratique, qui devoient être le principal fonds de sa subsistance. Mais il se lassa bien-tôt de ces sortes d'occupations, qui en effet ne sont pas médiocrement dégoûtantes, pour qui n'y est pas appellé par la nature ; & à l'âge de vingt-trois ans il vint à Paris, avec la seule ressource d'écrire assez bien, pour en pouvoir donner des leçons.

Le peu d'arithmétique qu'il savoit, & qui est communément joint à cette pro-

feffion, étoit une foible femence qui germa bien vîte chez lui par la bonne difpofition du terroir. Il entra plus avant, & toujours plus avant dans la fcience des nombres; & enfin, fans avoir eû l'intention & prefque fans s'en appercevoir, il fe trouva conduit jufqu'à l'algebre. C'étoit-là où la nature le vouloit. Il s'enfonça dans la plus abftraite analyfe; la difficulté n'étoit que de trouver du tems: fa profeffion, devenue d'autant plus néceffaire, qu'il étoit déja chargé de famille, l'occupoit beaucoup; mais tout ce qu'elle pouvoit lui laiffer de loifir, tout ce qu'il pouvoit dérober à fon fommeil, la paffion dominante le prenoit, & l'on fait que les paffions font toujours leur part affez bonne.

Feu M. Ozanam avoit propofé ce problême: *Trouver quatre nombres tels que la différence de deux quelconques, foit un carré, & que la fomme de deux quelconques des trois premiers, foit encore un carré.* Il avoit ajouté que le moindre de ces nombres n'auroit pas moins de cinquante chiffres, & qu'il ne croyoit pas qu'on en

pût trouver de plus petits. M. Rolle, en 1682, c'eſt-à-dire, âgé de trente ans, réſolut le problême par quatre formules algébriques, qui exprimoient les quatre nombres, & n'avoient que deux inconnues ou indéterminées; telles qu'en ſuppoſant d'abord, que la premiere étoit un, & la ſeconde deux, ce qui eſt la plus ſimple des ſuppoſitions, il venoit quatre nombres conditionnés, comme on les demandoit, & qui n'avoient chacun que ſept chiffres, au lieu de cinquante; eſpèce d'inſulte ſavante qu'on faiſoit au problême. M. Rolle donnoit de plus la maniere d'avoir dix millions de fois mille millars de réſolutions, dans leſquelles le plus grand nombre n'auroit pas cinquante chiffres; inſulte infiniment redoublée. Auſſi-tôt M. Colbert, qui avoit des eſpions pour découvrir le mérite caché ou naiſſant, déterra M. Rolle dans l'extrême obſcurité où il vivoit, & lui donna une gratification qui devint enſuite une penſion fixe.

Encouragé par une récompenſe ſi prompte, & en quelque ſorte ſi prévenante,

& plus encore par la gloire d'un début si brillant, il se dévoua entiérement à l'algebre, & y fit de si grands progrès, qu'en 1685, trois ans seulement après que son nom eut paru pour la premiere fois, il fut reçu dans l'académie des sciences, pour y tenir une place qu'un autre eût peut-être eu de la peine à remplir.

Il n'y a point d'habiles mathématiciens qui ne sachent beaucoup d'algebre, ou du moins assez pour l'usage indispensable. Mais cette science poussée au-delà de cet usage ordinaire, est si épineuse, si compliquée de difficultés, si embarassée de calculs immenses, &, pour tout dire, si affreuse, que très-peu de gens ont un courage assez héroïque pour s'aller jeter dans ces abîmes profonds & ténébreux. On est plus flatté de certaines théories brillantes, où la finesse de l'esprit semble avoir plus de part, que la dureté du travail. De plus, il ne s'agit dans l'algebre, que de l'art de démêler une grandeur inconnue, au travers de mille nuages qui la couvrent, supposé qu'on ait dessein de

la connoître ; mais ce deſſein, ce ſont d'autres parties des mathématiques, des intérêts particuliers, pour ainſi dire, qui le font naître en certaines occaſions, & on les attend pour ſe donner la peine d'employer l'algebre ; ou, ce qui eſt encore plus court, quand l'affaire en eſt venue là, on ſe contente de la renvoyer à l'algebre, qui eſt obligée de s'en charger. M. Rolle ne la traita pas ainſi ; il l'aima pour elle-même, & en brava toutes les horreurs, ſans ſe propoſer autre choſe que de les ſurmonter : cependant, comme l'algebre & la haute géométrie ſont devenues inſéparables, il pénétra auſſi juſqu'à cette géométrie ; mais il n'alla jamais juſqu'à celle qui eſt mêlée de phyſique, peut-être parce que l'algebre, à laquelle il étoit ſi fidele, ne l'y conduiſoit pas néceſſairement.

M. de Louvois, dont un des fils avoit appris de lui les élémens de mathématique, lui donna au bureau de l'extraordinaire des guerres, une ſeconde place, qui valoit mieux que celle de l'académie, & pouvoit le mener plus loin.

Il tâcha pendant quelque tems de les accorder toutes deux, & même M. de Barbezieux voulut bien lui permettre de s'absenter, deux fois la femaine, pour venir aux affemblées de la compagnie. Mais tout cela étoit forcé ; il s'accabloit de travail, il prenoit trop fur fon fommeil ; enfin, il fentit l'impoffibilité abfolue de fervir à deux maîtres ; & dans la néceffité de choifir, il préféra celui que fa fortune étroite ne lui confeilloit pas, mais que fon goût demandoit. Il a fait encore d'autres facrifices courageux, à l'algebre, & à fa liberté, ou plutôt à l'algebre feule, car il n'avoit befoin de liberté que pour elle. Il y a entre les fciences & les richeffes une ancienne & irréconciliable divifion.

En 1690, il publia un *Traité d'Algebre*, *in*-4°. Ce qui en a le plus brillé, a été fa méthode des *cafcades*, qui réfout les équations déterminées de tous les degrés. On approche toujours de la valeur de l'inconnue par des équations différentes & fucceffives, qui vont toujours en baiffant ou en tombant d'un degré ; & de-là eft venu le

nom de *cascades*. Il enrichissoit encore le dictionnaire de l'algebre de quelques termes nouveaux, tels que l'*arbre de direction*, l'*arbre de retour*, &c. La nouveauté des choses avoit produit nécessairement celle des mots.

Comme il s'étoit contenté d'exposer sa méthode des cascades, sans la démontrer, il donna l'année suivante un nouvel ouvrage : *Démonstration d'une méthode pour résoudre les égalités de tous les degrés, suivie de deux autres méthodes, dont la premiere donne les moyens de résoudre ces mêmes égalités par la géométrie ; & la seconde, pour résoudre plusieurs questions de Diophante, qui n'ont point été résolues.* Il arrive quelquefois dans ces matieres que l'on trouve de bonnes méthodes, & qu'il n'est pas aisé d'en trouver la démonstration assez précise, ou assez claire. On voit la route qu'il faut tenir, on voit que l'on arrivera, on arrive toujours ; mais à toute rigueur on pourroit douter, & on ne forceroit pas un incrédule, triomphe indispensable pour les mathématiques. Il manquoit aux cascades, & leur auteur le leur assura. Quant aux questions de Dio-

phante, que la propriété des carrés des trois côtés du triangle rectangle a fait naître, & qui regardent les nombres carrés, elles ont exercé plusieurs géometres modernes, qui en avoient encore laissé à M. Rolle une assez grande quantité des plus difficiles à résoudre. La multitude de calculs & de combinaisons, dont il avoit l'esprit plein, le rendoit singuliérement propre à cette entreprise.

En 1699, il publia encore un ouvrage intitulé, *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algebre.* Il les avoit promises dans son grand traité de 90; le journal des savans assura qu'elles étoient les seules générales que l'on eût jusqu'alors pour résoudre par des lignes les équations indéterminées, & qu'elles étoient de plus fort utiles, & quelquefois nécessaires pour résoudre aussi par des lignes toutes les équations déterminées. On sait assez que les indéterminées expriment des courbes, & que les déterminées se résolvent par des intersections de courbes, ce qui fait le grand & important commerce de l'algebre & de la géométrie. Mais il semble que

M. Rolle avoit ſoin d'y donner toujours beaucoup d'avantage à l'algebre, & de lui faire jouer le perſonnage le plus conſidérable.

En ce tems-là le livre de M. le marquis de l'Hôpital avoit paru, & preſque tous les mathématiciens commençoient à ſe tourner du côté de la nouvelle géométrie de l'infini, juſques-là peu connue. L'univerſalité ſurprenante des méthodes, l'élégante briéveté des démonſtrations, la fineſſe & la promptitude des ſolutions les plus difficiles, une nouveauté ſinguliere & imprévue, tout attiroit les eſprits, & il ſe faiſoit dans le monde géometre une révolution bien marquée. Elle n'étoit pourtant pas abſolument générale ; dans le pays même des démonſtrations, on trouve encore le moyen de ſe diviſer. Feu M. l'abbé Galois, comme nous l'avons dit même dans ſon éloge, ne goûtoit point la nouvelle géométrie ; mais il étoit bien aiſe de ne la combattre qu'avec le ſecours, ou à l'abri d'un géometre de nom ; & heureuſement il trouva dans M. Rolle les diſpoſitions néceſſaires pour s'unir à lui. Il mit dans la ſociété le courage

courage d'entreprendre la guerre, & l'art de la conduire, qui tous deux auroient peut-être manqué à M. Rolle, & celui-ci ne fut obligé que de fournir les raisonnemens. La contestation éclata dans l'académie, qui eut d'abord la sagesse d'écouter tout, & ensuite celle d'assoupir par son autorité une dispute qui n'en devoit pas être une, du moins de la maniere dont elle l'étoit; car il pouvoit bien y avoir, & il y y a certainement encore des difficultés à éclaircir dans le systême de la nouvelle géométrie; mais on parloit de renverser le systême total, & la proposition offensoit trop les oreilles savantes.

Quand la paix des infiniment-petits fut faite, ou le silence ordonné, M. Rolle donna son application à d'autres sujets de géométrie, où l'algebre dominoit toujours; il ne laissoit pas d'y glisser encore adroitement des accusations d'insuffisance, ou même de fausseté contre le nouveau calcul, avec lequel il ne s'est jamais bien réconcilié, & les infinitaires étoient au guet pour ne lui rien passer qui les intéressât trop. Il se mit aussi à examiner, & pour ne

rien dissimuler, il attaqua ouvertement la géométrie de Descartes sur sa merveilleuse théorie de la construction des égalités : feu M. de la Hire s'en rendit le défenseur, comme MM. Varignon & Saurin l'étoient des infiniment-petits. Cette matiere produisit des discussions fort fines & fort délicates, dont la plus curieuse est dans l'histoire de 1710 ; & il est vrai que, malgré un grand zele pour la gloire de Descartes, il fallut accorder à M. Rolle quelques-unes de ses prétentions, & reconnoître ce qu'on lui devoit sur des points assez importans. Il résultoit de tout cela, que quand il ouvroit une matiere dans l'académie, il sembloit qu'on dût se préparer à combattre : une légere différence de forme, dans ce qu'il proposoit, eût prévenu cet inconvénient. L'objection la plus fulminante peut, sans rien perdre de sa force, devenir un simple éclaircissement qu'on demande ; mais il déclaroit trop nuement & même trop géométriquement le fonds de sa pensée sur des ouvrages révérés. La géométrie n'a qu'un ton ; mais peut-être seroit-elle bien elle-

même d'en changer quelquefois un peu, puiſqu'elle parle à des hommes.

Quelques - uns ſoupçonnoient M. Rolle de tendre des piéges aux autres mathématiciens, par des queſtions artificieuſement conçues, où il vouloit ſe donner le plaiſir de les voir plus embarraſſés que la choſe ne méritoit ; cependant il s'eſt trouvé dans des occaſions importantes, que ces ſoupçons étoient injuſtes, les queſtions très-réelles, & les ſolutions très-ſolides ; témoin le cas nouveau & paradoxe de l'interſection de deux ſections coniques en quatre points du même côté de l'axe, dont nous avons parlé dans l'hiſtoire de 1713.

Il croyoit l'algebre encore fort imparfaite, & ſuſceptible d'une étendue que l'on ne penſe pas même à y deſirer. Il en méditoit des élémens tout nouveaux ; mais dans ce qu'il communiquoit à l'académie, il rapportoit quelquefois certaines choſes à ces élémens inconnus, ou les ſuppoſoit ; ce qui donnoit à ſes écrits une apparence de ſimples projets, & même de l'obſcurité. Ses idées pouvoient ſe nuire

les unes aux autres, par leur multitude : l'eſpace borné de nos mémoires ne ſuffiſoit pas toujours pour les contenir toutes ; le champ étoit trop petit pour y ranger l'armée en bataille. C'eſt dommage qu'il n'ait fait ſes élémens, où il auroit pu ſe développer en liberté : on ne peut douter que l'ouvrage n'eût été fort conſidérable ; & un homme capable, comme lui, de ſe ſacrifier entiérement à l'algebre, n'eſt pas un préſent que la nature faſſe tous les jours aux ſciences.

Il eut, en 1708, une attaque d'apoplexie, dont il ſortit avec tout ſon eſprit, & preſque la même force pour le travail. Mais, dix ans après, une ſeconde attaque le jeta dans une paralyſie, qui ne lui permit plus de ſortir, & dont il mourut le 8 novembre 1719, âgé de ſoixante-huit ans, après avoir donné toutes les marques d'une ſolide piété. Ses mœurs avoient toujours été telles que les forment un grand attachement à l'étude, & l'heureuſe privation du commerce du monde.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

RENAU.

Bernard Renau d'Elisagaraï naquit dans le Béarn, en 1652, d'un pere qui avoit peu de bien, & beaucoup d'enfans. On croit que ce fut par madame de Gassion, femme d'un président à mortier du parlement de Pau, & fille de M. Colbert du Terron, intendant de Rochefort, qu'il fut connu, fort jeune encore, de cet intendant, qui conçut aussi-tôt beaucoup d'affection pour lui. Il avoit une très-petite taille, mais très-bien proportionnée, & qui tiroit de l'agrément de sa petitesse même; l'air adroit, vif, spirituel, courageux. M. du Terron le prit chez lui, où il devint le frere de madame la princesse de Carpegne & de madame Barbançon, ses deux filles cadettes, car elles l'ont toujours appellé de ce nom; & pour madame de Gassion, l'aînée des trois

ſœurs, il étoit ſon fils. Quelque aimable que fût naturellement un jeune enfant étranger dans une maiſon, il falloit encore que, pour y être aimé de tout le monde, il ſut bien ſe rendre aimable. On lui fit apprendre les mathématiques, apparemment parce que le ſéjour de Rochefort lui avoit donné lieu de faire paroître des diſpoſitions à entendre la marine; enfin, on avoit très-bien rencontré, & l'on vit, par ſon application & par ſes progrès, qu'il étoit dans la route où ſon génie l'appelloit.

Il ne s'inſtruiſoit pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation. Un peu de lecture jetoit dans ſon eſprit des germes de penſées, que la méditation faiſoit enſuite éclore, & qui rapportoient au centuple. Il cherchoit les livres dans ſa tête, & les y trouvoit. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il penſoit beaucoup, & paſſoit peu de tems dans ſon cabinet & dans la retraite. Il penſoit d'ordinaire au milieu d'une converſation, dans une chambre pleine de monde, même chez des dames. On ſe

moquoit de ſa rêverie & de ſes diſtractions, & on ne laiſſoit pas en même tems de les reſpecter. Il faiſoit naturellement & ſans affectation, ce qu'avoit fait pour une épreuve ou pour une oſtentation de ſes forces, ce philoſophe qui ſe retiroit dans un bain public, où il alloit méditer.

Il y a apparence que M. Renau lut *la Recherche de la Vérité*, dès qu'il fut en état de la lire. Son goût pour ce fameux ſyſtême, & ſon attachement pour la perſonne de l'auteur, ont toujours été ſi vifs, qu'on ne les ſauroit croire fondés ſur une impreſſion trop ancienne. Quoi qu'il en ſoit, jamais Malebranchiſte ne l'a été plus parfaitement; & comme on ne peut l'être à ce point, ſans une forte perſuaſion des vérités du chriſtianiſme, &, ce qui eſt infiniment plus difficile, ſans la pratique des vertus qu'il demande; M. Renau ſuivit le ſyſtême juſques-là. Son caractere ferme & vigoureux ne lui permettoit ni des penſées chancelantes, ni une exécution foible.

Quand il fut aſſez inſtruit dans la ma-

rine, M. du Terron le fit connoître de M. de Seignelai, qui devint bientôt son protecteur, & un protecteur vif & agissant. Il lui procura en 1679, une place auprès de M. le comte de Vermandois, amiral de France, qu'il devoit entretenir sur tout ce qui appartient à cette importante charge. Il en eut une pension de mille écus.

Le feu roi, voulant perfectionner les constructions de ses vaisseaux, ordonna à ses généraux de mer, de se rendre à la cour, avec les constructeurs les plus habiles, pour convenir d'une méthode générale, qui seroit établie dans la suite. M. Renau eut l'honneur d'être appellé à ces conférences qui durerent trois ou quatre mois. M. de Seignelai y assistoit toujours; & quand les matieres étoient suffisamment préparées, M. Colbert y venoit pour la décision, & quelquefois le roi lui-même. Tout se réduisit à deux méthodes; l'une de M. du Quesne, si fameux & si expérimenté dans la marine; l'autre de M. Renau, jeune encore, & sans nom. La concurrence seule étoit une assez grande

gloire pour lui; mais M. du Quesne, en présence du roi, lui donna la préférence, & tira plus d'honneur d'être vaincu par son propre jugement, que s'il eût été vainqueur par celui des autres.

Sa majesté ordonna à M. Renau d'aller avec M. de Seignelai, M. le chevalier de Tourville, depuis maréchal de France, & M. du Quesne le fils, à Brest, & dans les autres ports, pour y exécuter en grand, ce qui avoit été fait en petit devant elle. Il n'instruisit pas seulement les constructeurs, mais encore leurs enfans, & les mit en état de faire à l'âge de quinze ou vingt ans, les plus gros vaisseaux, qui demandoient auparavant une expérience de vingt ou trente années.

En 1680, les Algériens nous ayant déclaré la guerre, M. Renau imagina qu'il falloit bombarder Alger; ce qui ne se pouvoit faire que de dessus des vaisseaux, & paroissoit absolument impraticable; car, jusques-là, il n'étoit tombé dans l'esprit de personne, que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, & se passer d'une assiette solide. Les esprits ori-

ginaux ont un ſentiment naturel de leurs forces, qui les rend entreprenans, même ſans qu'ils s'en apperçoivent: il oſa inventer les galiotes à bombes. Auſſi-tôt éclata le ſoulevement général dû à toutes les nouveautés, principalement à celles qui ont un auteur connu, que le ſuccès éleveroit trop au-deſſus de ſes pareils. Cependant, après que dans les conſeils il eut été traité, en face, de viſionnaire & d'inſenſé, les galiotes paſſerent; & dès-là, la meilleure fortification d'Alger fut emportée. On chargea l'inventeur de faire conſtruïre ces nouveaux bâtimens, deux à Dunkerque, & trois au Havre. Il s'embarqua ſur ceux du Havre, pour aller prendre ceux de Dunkerque; & comme on doutoit encore qu'ils puſſent naviguer avec ſûreté, celui qu'il montoit, les deux autres étant déja arrivés à Dunkerque, fut battu preſque à l'entrée de la rade, d'un coup de vent des plus furieux, & le plus propre que l'on pût ſouhaiter pour une épreuve inconteſtable. L'ouragan renverſa un baſtion de Dunkerque, rompit les digues de Hollande,

ſubmergea quatre-vingt-dix vaiſſeaux ſur toute la côte ; & la galiote de M. Rénau, cent fois abîmée, échappa, contre toute apparence, ſur les bancs de Fleſſingue, d'où elle alla à Dunkerque.

Il ſe rendit devant Alger avec ſes cinq bâtimens de nouvelle fabrique, déja bien ſûr de leur bonté ; il ne s'agiſſoit plus que de leurs opérations, & c'étoit le dernier retranchement des incrédules ou des jaloux. Ils eurent ſujet d'être bien contens d'une premiere épreuve. Un accident fut cauſe qu'une carcaſſe que M. Renau vouloit tirer, mit le feu à la galiote toute chargée de bombes ; & l'équipage qui voyoit déja brûler les cordages & les voiles, ſe jeta à la mer. Les autres galiotes & les chaloupes armées, voyant ce bâtiment abandonné, crurent qu'il alloit ſauter dans le moment, & ne perdirent point de tems pour s'en éloigner. Cependant M. de Remondis, major, voulut voir s'il n'y avoit plus perſonne, & ſi tout étoit abſolument hors d'eſpérance. Il força, l'épée à la main, l'équipage de ſa chaloupe à nager ; il vint à la galiote, ſauta dedans, & vit ſur le

pont M. Renau travaillant lui troisieme à couvrir de cuir vert plus de 80 bombes chargées ; rencontre singuliere de deux hommes d'une rare valeur, également étonnés, l'un, qu'on lui porte du secours ; l'autre, qu'on se soit tenu en état de le recevoir, & peut-être même de s'en passer. M. de Remondis alla dans le moment aux chaloupes, & les fit revenir. On jeta dans la galiote deux cents hommes, & quoiqu'en même tems trois cents pieces d'artillerie de la ville, sous le feu desquelles elle étoit, tirassent dessus, & fort juste, on vint à bout de la sauver.

Le lendemain M. Renau, plus animé par ce mauvais succès, obtint de M. du Quesne, qui commandoit, que l'on fît une seconde épreuve. On remit les galiotes près de terre, on bombarda toute la nuit, un grand nombre de personnes furent écrasées dans les maisons, la confusion fut horrible aux portes de la ville, d'où tout le monde vouloit sortir à la fois pour se dérober à un genre de mort imprévu, & les Algériens envoyerent demander la paix. Mais les vents & la mauvaise saison vinrent

à

à leur secours, & l'armée navale ramena en France les galiotes à bombes, victorieuses, non pas tant des Algériens, que de leurs ennemis François. Le roi en fit faire un plus grand nombre, & forma pour elles un nouveau corps d'officiers d'artillerie & de bombardiers, dont les rangs, avec le reste de la marine, furent réglés.

Une seconde expédition d'Alger termina cette guerre, & les galiotes à bombes, qui foudroyerent Alger, en eurent le principal honneur. M. Renau avoit encore inventé de nouveaux mortiers, qui chassoient les bombes plus loin, & jusqu'à 1700 toises. Mais nous supprimons désormais des détails qui seroient trop longs; il y a du superflu dans sa gloire.

Il se crut dégagé de la marine, après la mort de M. l'amiral à qui il étoit attaché; il demanda au roi & obtint la permission d'aller joindre M. de Vauban en Flandres. Le roi le destina à servir, en 1684, au siége de Luxembourg; mais l'expédition de Gennes ayant été résolue, M. de Seignelai, qui la devoit commander, jugea que M. Renau lui étoit né-

cessaire, & le redemanda au roi. Après le bombardement de Gennes, il fut envoyé à M. le Maréchal de Bellefonds, qui commandoit en Catalogne, & qui lui donna la conduite du siége de Cadaquiers, que M. Renau lui livra au bout de quatre jours.

De-là il retourna trouver M. de Vauban, qui fortifioit les frontieres de Flandres & d'Allemagne. La vue continuelle des ouvrages de ce sublime ingénieur, & de la maniere dont il les conduisoit, auroit seule suffisamment instruit un disciple aussi intelligent que M. Renau; mais, de plus, le maître, passionnément amoureux du bien public, ne demandoit qu'à faire des éleves qui l'égalassent; & ce qui forma encore entre eux une liaison plus étroite, ce fut la conformité de mœurs & de vertus, plus puissante que celle de génie.

En 1688, ils furent envoyés l'un & l'autre à Philisbourg, dont M. de Vauban devoit faire le siége, sous les ordres de monseigneur; & parce que le roi écrivit à monseigneur de ne permettre pas que M. de Vauban s'exposât, ni qu'il mît

ſeulement les pieds à la tranchée, M. Renau, qui avoit ſa part aux projets, eut de plus tout le ſoin de l'exécution, & tout le péril.

Il conduiſit enſuite les ſiéges de Manheim & de Frankendal.

On n'imagineroit pas qu'au milieu d'une vie ſi agitée & ſi guerriere, il faiſoit un livre. Il y travailloit cependant, puiſqu'en 89, parut ſa *Théorie de la Manœuvre des Vaiſſeaux.*

L'art de la navigation conſiſte en deux parties; le pilotage qui regarde principalement l'uſage de la bouſſole, & la manœuvre qui regarde la diſpoſition des voiles, du gouvernail & du vaiſſeau, par rapport à la route qu'on veut faire, & aux avantages qu'on peut tirer du vent. Le pilotage, qui ne demande que la ſimple géométrie élémentaire, avoit été aſſez traité & aſſez bien; mais aucun géometre n'avoit touché à la manœuvre : il y falloit une fine application de la géométrie à une méchanique épineuſe & compliquée. M. Renau, moins effrayé que flatté de la difficulté de l'ouvrage, l'entreprit, & il fut

donné au public, *de l'exprès commandement du roi*, parce qu'on le jugea original & néceſſaire. Il contient deux déterminations difficiles & importantes; l'une, de la ſituation la plus avantageuſe de la voile, par rapport au vent & à la route; l'autre, de l'angle le plus avantageux du gouvernail avec la quille. Le calcul différentiel a une méthode générale pour ces ſortes de queſtions, que l'on appelle *De Maximis & Minimis;* mais M. Renau ignoroit alors ce calcul qui étoit encore naiſſant, & l'on voit avec plaiſir qu'il a l'art de s'en paſſer, ou plutôt qu'il ſait le trouver à ſon beſoin, ſous une forme un peu différente.

Cependant M. Huiguens condamna une des propoſitions fondamentales du livre, qui eſt, que ſi un vaiſſeau eſt pouſſé par deux forces dont les directions faſſent un angle droit, & qui aient chacune une viteſſe déterminée, il décrit la diagonale du parallélogramme, dont ces deux côtés ſont comme ces viteſſes. Le défaut de cette propoſition, qui paroît d'abord fort naturelle, & conforme à tout ce qui a été écrit en méchanique, étoit, ſelon M,

Huiguens, que les côtés du parallélogramme sont comme les forces, & que les forces supposées ne sont pas comme les vitesses, mais comme les carrés des vitesses; car ces forces doivent être égales aux résistances de l'eau, qui sont comme ces carrés; de sorte qu'il en résulte une autre parallélogramme & une autre diagonale. Et afin que l'idée de M. Renau subsistât, il falloit que quand un corps, poussé par deux forces, décrit la diagonale d'un parallélogramme, les deux forces fussent, non comme les côtés, mais comme leurs carrés; ce qui étoit inouï en méchanique.

Une preuve que cette matiere étoit assez délicate, & qu'il étoit permis de s'y tromper, c'est que, malgré l'autorité de M. Huiguens, qui devoit être d'un poids infini, &, qui plus est, malgré ses raisons, M. Renau eut ses partisans; & entre autres le P. Malebranche. Peut-être l'amitié en gagnoit-elle quelques-uns, qui ne s'en appercevoient pas; peut-être la chaleur & l'assurance qu'il mettoit dans cette affaire, en entraînoit-elle d'autres; mais

enfin ils étoient tous mathématiciens. M. le marquis de l'Hôpital en écrivit à M. Jean Bernoulli, alors professeur à Groningue, & lui exposa la question, de maniere que celui-ci, qui n'avoit pas vu le livre de M. Renau, se déclara pour lui, autorité d'un poids égal à celle de M. Huiguens, & qui rassuroit bien l'auteur de la théorie, sans compter que l'exposition favorable de M. de l'Hôpital marquoit tout au moins une inclination secrette pour ce sentiment. Enfin, de quelque côté que la vérité pût être, puisque le géometre naissant avoit partagé des géometres si consommés, son honneur étoit à couvert. Ce sera un sujet de scandale, ou plutôt de joie, pour les profanes, que des géometres se partagent; mais ce n'est pas sur la pure géométrie, c'est sur une géométrie mixte, où il entre des idées de physique, & avec elles quelquefois une portion de l'incertitude qui leur est naturelle. De plus, après quelque discussion, toute question de géométrie se décide & finit, au lieu que les plus anciennes questions de physique, comme celle du plein & du vide,

durent encore, & ont le malheureux privilege d'être éternelles.

En 1689, la France étant entrée dans une guerre, où elle alloit être attaquée par toute l'Europe, M. Renau entreprit de faire voir au roi, contre l'opinion générale, & fur-tout contre celle de M. de Louvois, très-redoutable adverfaire, que la France étoit en état de tenir tête fur mer à l'Angleterre & à la Hollande unies. Son courage pouvoit d'abord rendre fufpeéte l'audace de fes idées; mais il les prouva fi bien, que le roi en fut convaincu, & fit changer tous les vaiffeaux de 50 ou 60 canons, qui étoient fous les chantiers, pour n'en faire que de grands, tels que M. Renau les demandoit. Il inventa en même tems, ou expofa de nouvelles évolutions navales, des fignaux, des ordres de bataille, & il en fit voir au roi des repréfentations très-exaétes en petits vaiffeaux de cuivre, qui imitoient jufqu'aux différens mouvemens des voiles.

Tant de vues nouvelles & importantes qu'il avoit données, celles que fon génie promettoit encore, fes fervices continuels

relevés par des actions brillantes, déterminerent le roi à lui donner une commiſſion de capitaine de vaiſſeau, un ordre pour avoir entrée & voix délibérative dans les conſeils des généraux, ce qui étoit ſingulier; &, pour comble d'honneur, une inſpection générale ſur la marine, & l'autorité d'enſeigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il étoit l'inventeur; le tout accompagné de 12000 livres de penſion. La maladie de M. de Seignelai retarda l'expédition des brevets néceſſaires; & M. Renau, peu impatient de jouir de ſes récompenſes, ne chercha point à prendre adroitement quelque moment pour en parler à ce miniſtre, qui étoit en grand péril, & dont la mort pouvoit tout renverſer. Il mourut en effet, & M. de Pontchartrain, alors contrôleur général, & depuis chancelier de France, eut la marine. M. Renau, inconnu au nouveau miniſtre, ne ſe fit point préſenter à lui; il abandonna ſans regret ce qu'il tenoit déja preſque dans ſa main, & ce qu'il avoit ſi bien mérité, & ne ſongea qu'à retourner ſervir avec M. de Vauban,

vers qui un charme particulier le rappelloit.

Quand les officiers généraux de mer eurent donné au roi leurs projets pour la campagne de 1691, il demanda à M. de Pontchartrain, où étoit celui de M. Renau. Le ministre répondit qu'il n'en avoit point reçu de lui, & qu'il ne l'avoit même pas vu. Le roi lui ordonna de le faire chercher, & M. Renau s'excusa à M. de Pontchartrain, sur ce qu'il n'étoit pas du corps de la marine; qu'à la vérité M. de Seignelai avoit eu ordre de lui expédier une commission de capitaine de vaisseau, avec d'autres brevets fort avantageux; mais, que n'en ayant eu de lui qu'une promesse verbale, il n'avoit pas cru que ce fût un titre suffisant auprès d'un nouveau ministre, qui n'étoit pas obligé de l'en croire sur sa parole. Comme il se trouva, par l'éclaircissement, qu'il disoit vrai, il reçut de M. de Pontchartrain, tout ce que lui avoit promis M. de Seignelai, & le roi lui fit l'honneur de lui dire, que quoiqu'il eût voulu s'échapper de la marine, son inten-

tion étoit, qu'il continuât d'y servir; ce qui n'empêcheroit pas qu'il ne servît aussi par terre. Sa majesté eut alors la bonté de lui confier le secret du siége de Mons, qu'elle alloit faire en personne, & où elle l'employa avec M. de Vauban. De-là, elle l'envoya faire la campagne sur l'armée navale, espèce d'amphibie guerrier, qui partageoit sa vie & ses fonctions entre l'un & l'autre élément.

Il vint à Brest, où il voulut user de ses droits, & enseigner aux officiers ses nouvelles pratiques. Ils se crurent déshonorés s'ils se laissoient envoyer à l'école, & résolurent unanimement d'écrire à la cour, pour faire leurs remontrances. Deux d'entre eux, & d'ailleurs fort amis de M. Renau, M. le chevalier des Adrets, & M. le comte de Saint-Pierre, aujourd'hui premier écuyer de madame la duchesse d'Orléans, quoiqu'ils ne fussent pas au fond plus coupables que tous les autres, en furent distingués par de très-légeres circonstances qui leur étoient particulieres, & elles leur attirerent une punition qui ne pouvoit pas tomber sur tous. Ils furent

un an prisonniers au château de Brest, & ensuite cassés. M. Renau se jeta aux pieds du roi, pour obtenir leur grace qui lui fut refusée. Il eût pu agir par politique; & quoique cette espece de politique soit assez rare, & qu'elle ait quelque air de vertu, son caractere prouve assez qu'il agissoit par un principe infiniment plus noble. Il leur rendit dans la suite tous les services dont il put trouver l'occasion, & eux, de leur côté, ils eurent la générosité de les recevoir. L'ancienne amitié ne fut point altérée. Il est vrai qu'il ne falloit que de l'équité de part & d'autre; mais la pratique de l'équité, est si opposée à la nature humaine, qu'elle fait les plus grands héros en morale.

Au siége de Namur, que le roi fit en personne, il servit encore sous M. de Vauban. Le roi lui parloit plus sur le siége, qu'à M. de Vauban même, qui étoit trop occupé; & cet avantage qui fait la souveraine félicité des courtisans, flatte toujours beaucoup les gens les plus raisonnables. De Namur il courut sauver S. Malo, & trente vaisseaux qui s'y

de combat, M. Renau le prit à la vue de trois gardes-côtes, qui n'étoient qu'à trois lieues ſous le vent. Il eut plus de 100 hommes tués ſur le pont, au nombre deſquels fut un frere de M. Caſſini, & 150 hommes hors de combat. Le vaiſſeau ennemi criblé de coups, ne put être ſauvé, & coula bas le lendemain. Le capitaine mit neuf paquets de diamans cachetés entre les mains de M. Renau, qui lui dit qu'il ne les prenoit que pour les lui garder; mais le capitaine, ayant ajouté qu'un bombardier, qu'il déſigna par un coup de ſabre reçu au viſage dans le combat, lui avoit arraché un autre paquet, qui valoit plus de 40000 piſtoles; M. Renau lui demanda ſi ceux qu'il lui avoit remis valoient autant; & ſur ce qu'il apprit qu'il n'y en avoit pas un qui ne valût davantage, il retira ſa parole de les lui rendre, & en fit faire un procès-verbal en préſence de ſes officiers. Le paquet volé par le bombardier ſe retrouva, mais décacheté; il en laiſſa à ſes officiers un autre qui étoit tombé entre leurs mains.

Par l'uſage établi alors dans la marine,

les diamans appartenoient à M. Renau ; mais la grandeur de la ſomme, qui le devoit faire inſiſter ſur ſon droit, le lui fit abandonner. Il les porta au roi, qui, en jugeant la queſtion contre lui-même, les accepta, & lui donna 9000 livres de rente ſur la ville, non comme un équivalent d'un préſent de plus de quatre millions, mais comme une légere gratification que la difficulté des tems excuſoit. Il demanda pour véritable récompenſe, & obtint l'avancement de ſes officiers, & de plus la confirmation du don qu'il leur avoit fait du paquet de diamans.

Il s'étoit trouvé, ſur le vaiſſeau Anglois, une dame, niece de l'archevêque de Cantorbery, avec une femme de chambre, & une petite Indienne. Comme elle avoit tout perdu par le pillage du vaiſſeau, M. Renau ſe crut obligé de pourvoir à tous ſes beſoins, & même à ceux de ſa condition, tant qu'elle fut priſonniere en France. Il en uſa de même à l'égard du capitaine, & il lui en couta plus de 10000 livres, pour les avoir pris.

Nous paſſons ſous ſilence un grand deſ-

ſein qu'il avoit formé ſur l'Amérique, où il alla, & d'où la peſte le fit revenir en 1697, & un ſecond voyage qu'il y fit après la paix de Riſwick, pour y mettre nos colonies en ſûreté. Tout changea de face bientôt après par la mort de Charles II, roi d'Eſpagne. Le nouveau roi Philippe V ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il demanda M. Renau au roi ſon grand-pere, qui le lui envoya en toute diligence. Il ne devoit être en Eſpagne que quatre ou cinq mois.

Son principal objet étoit de mettre en état de ſûreté les plus importantes places, comme Cadix. Depuis long-tems cette puiſſance n'avoit eu rien à craindre dans l'Eſpagne même, hormis du côté de la Catalogne; & cette longue ſécurité, le mauvais ordre des finances, & la négligence invétérée du gouvernement, avoient preſque anéanti les fortifications les plus indiſpenſables. On diſoit bien que l'on étoit réſolu de remédier à tout; on montroit de grands projets bien diſpoſés ſur le papier; mais au moment de l'exécution, les fonds & les magaſins promis manquoient abſolument. M. Renau, après y avoir

été trompé une fois ou deux, apprit nettement au roi, mais inutilement, selon la coutume, d'où venoit un si prodigieux mécompte. Sa sincérité n'épargna rien, quoique son silence seul eût pu lui faire une fortune.

En 1702, les galions d'Espagne revenus d'Amérique, étant dans le port de Vigo en Galice, escortés par une flotte Françoise, M. Renau cria que les deux flottes étoient perdues, si elles ne sortoient incessamment. Le conseil d'Espagne opposoit quelques raisons à cet avis, du moins des raisons qui alloient à différer, & il étoit rassuré par les généraux des deux flottes, qui ignoroient leur péril. De plus, ils se mirent bientôt eux-mêmes hors d'état de sortir. M. Renau obtint tout au moins, mais avec des peines qu'on ne se donne point pour les affaires publiques, dont on n'est pas chargé, que l'on transporteroit à terre trente millions d'écus, que les galions apportoient. Il y vola, & y mit une vivacité d'exécution, que l'on n'avoit point vue en Espagne de tems immémorial. Il fit marcher trois ou quatre

cents chariots de toute la Galice, & dix-huit millions étoient déja déchargés, quand les ennemis parurent devant Vigo. Heureusement ils donnerent encore un demi jour à M. Renau, qui s'en servit à leur enlever les douze millions restans. Quand ils furent maîtres de Vigo, & débarqués, ils voulurent marcher à l'argent, qui fuyoit dans les terres; mais M. Renau les contint avec trois cents chevaux seuls qu'il avoit; car toutes les milices avoient fui au premier coup de canon. Il couvrit les chariots, dont le dernier n'étoit pas à deux lieues, & sauva près de cent millions à l'Espagne; moins glorieux de les avoir sauvés, qu'affligé d'avoir pu sauver la flotte, & d'en avoir été empêché.

Le siége de Gibraltar, qu'il fit en 1704, mériteroit une histoire particuliere. Tous les événemens heureux qui avoient justifié ses entreprises, ne suffisoient qu'à peine pour le mettre en droit d'en proposer une si hardie. Il promettoit, par exemple, qu'une tranchée passeroit en sûreté au pied d'une montagne, d'où l'on étoit vu de la tête jusqu'aux pieds, & d'où huit pieces de

canon & une groſſe mouſqueterie plongeoient de tous côtés : il promettoit que ſept canons en feroient taire quarante ; il fut cru, & remplit toutes ſes promeſſes. La ville alloit ſe rendre ; mais l'arrivée d'une puiſſante flotte Angloiſe fit lever le ſiége. Quant à ce qui regardoit M. Renau, Gibraltar qu'on avoit cru imprenable, étoit pris.

Le ſiége de Barcelone, où il ne ſe trouva pas, lui fit encore un honneur plus ſingulier. Il étoit deſtiné à y ſuivre le roi d'Eſpagne ; & en effet, il l'accompagna aſſez loin ; mais des cabales de cour l'arracherent de-là. On prenoit pour prétexte qu'il étoit néceſſaire à Cadix ; car on ne lui pouvoit nuire que ſous des prétextes honorables. Il étoit fort naturel qu'en quittant la partie, il ſouhaitât qu'on s'apperçût de ſon abſence devant Barcelone ; mais au contraire, il fit tout ce qu'il put pour n'y être pas regretté : il laiſſa au roi, en préſence de ſes principaux miniſtres, les vues particulieres qu'il avoit pour la conduite de ce ſiége, & qu'il croyoit indiſpenſables. Cependant c'étoit-là peut-être une vengeance qu'il prenoit de

ſes ennemis ; il tâchoit d'aſſurer le bien des affaires qu'ils traverſoient.

Il arriva à Cadix, où, ſelon les magnifiques promeſſes de ceux qui l'y faiſoient envoyer, il devoit trouver deux cents mille écus de fonds pour les fortifications. Il n'y trouva pas un ſou, & il eut recours à un expédient qu'il avoit déja pratiqué en d'autres occaſions pareilles ; il s'obligea en ſon nom à des négocians pour les affaires publiques, & les ſoutint tant qu'il eut du bien & du crédit. On peut croire que les miniſtres même qui le deſſervoient, le connoiſſoient aſſez bien pour compter ſur cette générofité, comme ſur un ſecours qui ne leur coûteroit rien. Quand il eut achevé de s'épuiſer, il fut réduit, après cinq ans de ſéjour & de travaux continuels en Eſpagne, à demander ſon congé, faute d'y pouvoir ſubſiſter plus long-tems. Il vendit tout ce qu'il avoit pour faire ſon voyage, & arriva en France à Saint-Jean-Pied-de-Port avec une ſeule piſtole de reſte ; retour dont la miſere doit donner de la jalouſie à toutes les ames bien faites.

Il avoit trouvé en Eſpagne un gentil-

homme du nom d'Elifagarai, qui lui apprit qu'il étoit fon parent, & lui communiqua des titres de famille, dont il n'avoit jamais eu nulle connoiffance. La maifon d'Elifagarai étoit ancienne dans la Navarre, & il y a apparence que quand Jean d'Albret, roi de Navarre, fe retira en Béarn, après la perte de fon royaume, quelqu'un de cette maifon l'y fuivit; & de-là étoit defcendu M. Renau. Toutes fes actions lui avoient rendu cette généalogie affez inutile.

Il rapportoit auffi d'Efpagne le titre de lieutenant-général des armées du roi catholique, qu'il auroit eu plus tôt, fi on n'eût pas impofé à S. M. Malgré les états de la guerre, qui faifoient foi du tems où il avoit été maréchal de camp en Efpagne, on l'avoit fait paffer pour moins ancien qu'il n'étoit, tant on eft hardi dans les cours; il eft vrai que ces hardieffes y font d'ordinaire impunies & heureufes. Le feu roi lui avoit promis que fes fervices d'Efpagne lui feroient comptés comme rendus en France.

Il fe trouva donc ici accablé de dettes,

dans un tems qui ne lui permettoit presque pas de rien demander de plusieurs années de ses appointemens qui lui étoient dûs, sans aucun avancement, ni aucune grace de la cour, seulement avec une belle & inutile réputation. Il ramassa, comme il put, les débris de sa fortune, & enfin la paix vint.

Dès qu'il eut quelque tranquillité, il reprit la question si long-tems interrompue, de la route du vaisseau. M. Huiguens étoit mort; mais un autre grand adversaire lui avoit succédé, M. Bernoulli, qui mieux instruit par la lecture du livre de la manœuvre, avoit changé de sentiment, & en étoit d'autant plus redoutable. De plus, il soutenoit la cause commune de tous les méchaniciens, dont tous les ouvrages périssoient par le fondement, si M. Renau avoit raison. Il faisoit même sur la théorie de la manœuvre un seconde difficulté, que M. Huiguens n'avoit pas apperçue; mais on ne traita que de la premiere. M. Renau, accoutumé à des succès qu'il devoit à l'opiniâtreté de son courage, ne se sentit point ébranlé dans cette occasion, aussi terrible

en ſon eſpece que toutes celles où il s'étoit jamais expoſé ; il avoit peut-être encore ſa petite troupe, mais mal aſſurée, & qui ne levoit pas trop la tête. La conteſtation où il s'engagea par lettres, en 1713, avec M. Bernoulli, fut digne de tous deux, & par la force des raiſons, & par la politeſſe dont ils les aſſaiſonnerent. Ceux qui jugeront contre M. Renau, ne laiſſeront pas d'être ſurpris des reſſources qu'il trouva dans ſon génie ; il paroît que M. Bernoulli lui-même ſe ſavoit bon gré de ſe bien démêler des difficultés où il le jetoit. Enfin, celui ci voulut terminer tout par ſon traité *de la Manœuvre des Vaiſſeaux*, qu'il publia en 1714, & dont nous avons rendu compte dans l'hiſtoire de cette année. La théorie de M. Bernoulli étoit beaucoup plus compliquée que celle de M. Renau ; mais beaucoup moins que le vrai, qui, pris dans toute ſon étendue, échapperoit aux plus grands géometres. Ils ſont réduits à l'altérer & à le falſifier pour le mettre à leur portée. Après l'impreſſion de cet ouvrage, M. Renau ne ſe tint point encore pour vaincu ; & s'il avoit cru l'être, il n'auroit pas manqué la gloire de l'avouer.

Pendant le séjour d'Espagne, il avoit perdu le fil du service de France, & une certaine habitude de traiter avec les ministres, & avec le roi même, infiniment précieuse aux courtisans. On devient aisément inconnu à la cour. Cependant il se flattoit toujours de la bonté du roi, & l'état de sa fortune le forçoit à faire auprès de S. M. une démarche très-pénible pour lui; il falloit qu'il lui demandât une audience pour lui représenter ses services passés, & la situation où il se trouvoit. Heureusement il en fut dispensé par un événement singulier. Malte se crut menacée par les Turcs, & le grand-maître fit demander au roi, par son ambassadeur, M. Renau, pour être le défenseur de son Isle. Le roi l'accorda au grand-maître; & M. Renau, en prenant congé de S. M., eut le plaisir de ne lui point parler de ses affaires, & de s'assurer seulement d'une audience à son retour.

L'alarme de Malte étoit fausse, & le roi mourut. M. Renau, qui avoit l'honneur d'être connu de tout tems, & fort estimé de M. le duc d'Orléans, régent, & qui même avoit servi sous lui en Espagne, n'eut

n'eût plus besoin de solliciter des audiences. Il fut fait conseiller du conseil de marine, & grand-croix de l'ordre de Saint-Louis.

S. A. R. ayant formé le dessein de faire dans le royaume quelques essais d'une taille proportionnelle, ou dixme, qu'avoit proposée feu M. de Vauban, & qui devoit remédier aux anciens & intolérables abus de la taille arbitraire, M. Renau accepta avec joie la commission d'aller avec M. le comte de Chateauthiers travailler à un de ces essais dans l'élection de Niort. Rien ne touchoit tant son cœur, que le bien public, & il étoit citoyen comme si la mode ou les récompenses eussent invité à l'être. De plus, il ne croyoit pas pouvoir l'être mieux, qu'en suivant les pas de M. de Vauban, & en exécutant un projet, qui avoit pour garant le nom de ce grand homme. Tout le zele de M. Renau pour la patrie fut donc employé à l'ouvrage dont il étoit chargé, & ceux qui à cette occasion se sont le plus élevés contre lui, n'ont pu l'accuser que d'erreur; accusation toujours douteuse par elle-même, & du moins fort

légere par rapport à la nature humaine. C'eſt un homme rare que celui qui ne peut faire pis que de ſe tromper.

Il étoit ſujet depuis un tems à une rétention d'urine, pour laquelle il alla aux eaux de Pougues, au mois de ſeptembre 1719. Dès qu'il en eut pris, ce qu'il fit avec peu de préparation, la fievre ſurvint, la rétention augmenta, & il s'y joignit un gonflement de ventre, pareil à celui d'une hydropiſie tympanite. Il fit preſque par honnêteté pour ſes médecins, & par maniere d'acquit les remedes uſités en pareil cas ; mais il fit avec une extrême confiance un remede qu'il avoit appris du P. Malebranche, & dont il prétendoit n'avoir que des expériences heureuſes, ſoit ſur lui, ſoit ſur d'autres ; c'étoit de prendre une grande quantité d'eau de riviere aſſez chaude. Les médecins de Pougues étoient ſurpris de cette nouvelle médecine, & il étoit lui-même ſurpris qu'elle leur fût inconnue. Il leur en expliquoit l'excellence par des raiſonnemens phyſiques, qu'ils n'avoient pas coutume d'entendre faire à leurs malades ; & par reſpect, ſoit pour les autorités qu'il

citoit, soit pour la sienne, ils ne pouvoient s'empêcher de lui passer quelques pintes d'eau ; mais il alloit beaucoup au-delà des permissions, & contrevenoit même aux défenses les plus expresses, Enfin ils prétendent absolument qu'il se noya. Il mourut le 30 septembre 1719, sans douleur, & sans avoir perdu l'usage de sa raison.

La mort de cet homme, qui avoit passé une assez longue vie à la guerre, dans les cours, dans le tumulte du monde, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, & incapable par son caractere d'être foiblement persuadé, il regardoit son corps comme un voile qui lui cachoit la vérité éternelle, & il avoit une impatience de philosophe & de chrétien, que ce voile importun lui fût ôté. *Quelle différence*, disoit-il, *d'un moment au moment suivant ! Je vais passer tout-à-coup des plus profondes ténebres à une lumiere parfaite.*

Il avoit été choisi pour être honoraire dans cette académie, dès qu'il y en avoit eu, c'est-à-dire en 1699. La nature presque

ſeule l'avoit fait géometre. Les livres du P. Malebranche, dont il étoit plein, lui inſpirerent aſſez le mépris de l'érudition, & d'ailleurs il n'avoit pas eu le loiſir d'en acquérir. Il ſauvoit ſon ignorance par un aveu libre & ingénu, & qui, pour dire le vrai, ne devoit pas coûter beaucoup à un homme plein de talens. Il ne ſe démordoit guere ni de ſes entrepriſes, ni de ſes opinions; ce qui aſſuroit davantage le ſuccès de ſes entrepriſes, & donnoit moins de crédit à ſes opinions. Du reſte, la valeur, la probité, le déſintéreſſement, l'envie d'être utile ſoit au public, ſoit aux particuliers, tout cela étoit chez lui au plus haut point. Une piété toujours égale avoit régné d'un bout de ſa vie à l'autre, & ſa jeuneſſe auſſi peu licentieuſe, que l'âge plus avancé, n'avoit pas été occupée des plaiſirs qu'on lui auroit le plus aiſément pardonnés.

ÉLOGE

DE M. LE MARQUIS

DE DANGEAU.

PHILIPPE DE COURCILLON naquit le 21 ſeptembre 1638, de Louis de Courcillon, marquis de Dangeau, & de Charlotte des Noues, petite-fille du fameux du Pleſſis-Mornai. Dès le tems de Philippe-Auguſte, les ſeigneurs de Courcillon ſont appellés *milites*, ou chevaliers. Leurs deſcendans embraſſerent le calviniſme.

M. le marquis de Dangeau fut élevé en homme de ſa condition. Il avoit une figure fort aimable, & beaucoup d'eſprit naturel, qui alloit même juſqu'à faire agréablement des vers. Il ſe convertit aſſez jeune à la religion catholique.

En 1657 ou 58, il ſervit en Flandre, capitaine de cavalerie, ſous M. de Turenne. Après la paix des Pyrénées, un grand nombre d'officiers François, qui ne

pouvoient souffrir l'oisiveté, allerent chercher la guerre dans le Portugal, que l'Espagne vouloit remettre sous sa domination. Comme ils jugeoient que, malgré la paix, les vœux de la France au moins étoient pour le Portugal, ils préférerent le service de cette couronne ; mais M. de Dangeau, avec la même ardeur militaire, eut des vues tout opposées, & se donna à l'Espagne. Peut-être crut-il qu'il étoit à propos, pour la justification de la France, qu'elle eût des sujets dans les deux armées ennemies, ou que la reine, mere du roi, & celle qu'il venoit d'épouser, étant toutes deux Espagnoles, c'étoit leur faire sa cour d'une maniere assez adroite, que d'entrer dans le parti qu'elles favorisoient. Il se signala au siége & à la prise de Giromena sur les Portugais ; il s'étoit trouvé par-tout, & dom Juan d'Autriche crut ne pouvoir envoyer au roi d'Espagne un courier mieux instruit, pour lui rendre compte de ce succès de ses armes. Le roi d'Espagne voulut s'attacher le marquis de Dangeau, & lui offrit un un régiment de 1200 chevaux, avec une grosse pension ; mais il trouva un François

trop passionné pour son roi & pour sa patrie.

A son retour en France, M. de Dangeau sentit l'utilité de son service d'Espagne. Les deux reines qui étoient bien-aise de l'entendre parler de leur pays, & de la cour de Madrid, & même en leur langue, qu'il avoit assez bien apprise, vinrent bientôt à goûter son esprit & ses manieres, & le mirent de leur jeu, qui étoit alors le reversi. Cette grace, d'autant plus touchante en ce tems-là, que le jeu n'avoit pas encore tout confondu, auroit suffi pour flatter vivement un jeune courtisan qu'elle auroit ruiné; mais ce fut pour lui la source d'une fortune considérable.

Il avoit souverainement l'esprit du jeu. Quand feu M. Leibnitz a dit que les hommes n'ont jamais marqué plus d'esprit que dans les différens jeux qu'ils ont inventés, il en pénétroit toute l'algebre, cette infinité de rapports de nombres qui y regnent, & toutes ces combinaisons délicates & presque imperceptibles, qui y sont enveloppées, & quelquefois compliquées entre elles, d'une maniere à se

dérober aux plus subtiles spéculations ; & il est vrai que si tous ceux qui jouent, étoient de bons joueurs, ils seroient, ou grands algébristes, ou nés pour l'être. Mais ordinairement ils n'y entendent pas tant de finesse ; ils se conduisent par des vues très-confuses, & à l'aventure ; & les jeux les plus savans, les échecs même, ne sont, pour la plupart des gens, que de purs jeux de hasard. M. de Dangeau, avec une tête naturellement algébrique, & pleine de l'art des combinaisons, puisé dans ses réflexions seules, eut beaucoup d'avantage au jeu des reines. Il suivoit des théories qui n'étoient connues que de lui, & résolvoit des problêmes, qu'il étoit seul à se proposer. Cependant il ne ressembloit pas à ses joueurs sombres & sérieux, dont l'application profonde découvre le dessein, & blesse ceux qui ne pensent pas tant ; il parloit avec toute la liberté d'esprit possible ; il divertissoit les reines, & égayoit leur perte. Comme elle alloit à des sommes assez fortes, elle déplut à l'économie de M. Colbert, qui en parla au roi, même avec quelque

ſoupçon. Le roi trouva moyen d'être un jour témoin de ce jeu, & placé derriere le marquis de Dangeau, ſans en être apperçu, il ſe convainquit, par lui-même, de ſon exacte fidélité, & il fallut le laiſſer gagner tant qu'il voudroit. Enſuite le roi l'ôta du jeu des reines; mais ce fut pour le mettre du ſien, avec une dame qu'il prenoit grand ſoin d'amuſer agréablement. L'algebre & la fortune n'abandonnerent pas M. de Dangeau dans cette nouvelle partie. Si l'on veut joindre à cela d'autres agrémens qu'il pouvoit trouver dans une cour pleine de galanterie, & que l'air de faveur où il étoit alors, lui auroit ſeul attirés, quand ſa figure n'auroit pas été d'ailleurs telle qu'elle étoit, il ſera impoſſible de s'imaginer une vie de courtiſan plus brillante & plus délicieuſe.

Un jour qu'il s'alloit mettre au jeu du roi, il demanda à S. M. un appartement dans Saint-Germain, où étoit la cour. La grace étoit difficile à obtenir, parce qu'il y avoit peu de logemens en ce lieu là. Le roi lui répondit qu'il la lui accorderoit, pourvu qu'il la lui demandât en cent vers,

qu'il feroit pendant le jeu ; mais cent vers bien comptés, pas un de plus, ni de moins. Après le jeu, où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent vers au roi. Il les avoit faits, exactement comptés, & placés dans sa mémoire ; & ces trois efforts n'avoient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes & vives qu'il demande à chaque instant.

Sa poésie lui valut encore une autre aventure, précieuse pour un courtisan, qui sait que dans le lieu où il vit, rien n'est bagatelle. Le roi & feue madame avoient entrepris de faire des vers en grand secret, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrerent leurs ouvrages qui n'étoient que trop bons ; ils se soupçonnerent réciproquement d'avoir eu du secours ; & par l'éclaircissement où leur bonne foi les amena bientôt, il se trouva que le même marquis de Dangeau, à qui ils s'étoient adressés chacun avec beaucoup de mystere, étoit l'auteur caché des vers de tous les deux. Il lui avoit été ordonné de part & d'autre de ne pas faire trop bien ; mais le plaisir d'être

doublement employé de cette façon, ne lui permettoit guere de bien obéir ; & qui sait même s'il ne fit pas de son mieux exprès pour être découvert ?

Quand la bassette vint à la mode, il en conçut bientôt le fin par son algebre naturelle ; mais il conçut aussi que la véritable algebre étoit encore plus sûre, & il fit calculer ce jeu par feu M. Sauveur, qui commença par là sa réputation à la cour, ainsi qu'il a été dit dans son éloge. L'algébriste naturel ne méprisa point l'algébriste savant, quoiqu'il arrive assez ordinairement que, pour quelques dons qu'on a reçus de la nature, on se croit en droit de regarder avec dédain ceux qui en ont reçu de pareils, & qui ont pris la peine de les cultiver par l'étude.

Avant cela, un autre homme devenu fort célebre, mais alors naissant, avoit songé à se faire, par M. de Dangeau, une entrée à la cour ; c'est M. Despréaux qui lui adressa le second ouvrage qu'il donna au public, sa satyre sur la noblesse. Le héros étoit bien choisi, & par sa naissance, & par sa réputation de se connoî-

tre en vers, & par la ſituation où il étoit; & par ſon inclination à favoriſer le mérite. Les plus ſatyriques & les plus miſanthropes ſont aſſez maîtres de leur bile, pour ſe ménager adroitement des protecteurs.

En 1665, le roi fit M. de Dangeau colonel de ſon régiment, qui depuis quatre ou cinq ans qu'il étoit ſur pied, n'en avoit point eu d'autre que S. M. elle-même, dont un ſimple particulier devenoit en quelque ſorte le ſucceſſeur immédiat. On ſait que le feu roi a toujours regardé ce régiment comme lui appartenant plus que le reſte de ſes troupes. Le nouveau colonel y fit une dépenſe digne de ſa reconnoiſſance, & de la prédilection du roi. Il ſervit à la tête de ſa troupe, à la campagne de Lille, en 1667. Mais au bout de quelques années, il ſe défit du régiment, pour s'attacher plus particuliérement à la ſeule perſonne du roi, qu'il ſuivit toujours dans ſes campagnes, en qualité de ſon aide-de-camp.

Comme il étoit fort inſtruit dans l'hiſ-

toire,

toire, ſur-tout dans la moderne, dans les généalogies des grandes maiſons, dans les intérêts des princes, enfin dans toutes les ſciences d'un homme de cour ; ſi cependant elles conſervent encore long-tems cette qualité, le roi eut la penſée de l'envoyer ambaſſadeur en Suede ; mais il ſupplia très-humblement S. M. de ne le pas tant éloigner d'elle, & de ne lui donner que des négociations de moindre durée, & dans des pays plus voiſins, ſi elle jugeoit à propos de lui en donner quelques-unes. Les rois aiment que l'on tienne à leur perſonne ; & ils ſe défient avec raiſon de leur dignité. Il fut donc employé ſelon ſes deſirs ; il alla pluſieurs fois envoyé extraordinaire vers les électeurs du Rhin ; & ce fut lui qui, avec le même caractere, conclut, malgré beaucoup de difficultés, le mariage du duc d'Yorck, depuis Jacques II, avec la princeſſe de Modene. Il fut chargé de la conduire en Angleterre, où il fit encore dans la ſuite un autre voyage par ordre du roi.

Le reſte de ſa vie n'eſt plus que celle d'un courtiſan, à cela près, ſelon le té-

moignage dont le feu roi l'a honoré publiquement, qu'il ne rendit jamais de mauvais office à perſonne auprès de S. M. Il a eu toutes les graces & toutes les dignités auxquelles, pour ainſi dire, il avoit droit, & qu'une ambition raiſonnable lui pouvoit promettre. Il n'a jamais eu le déſagrément qu'elles aient fait une nouvelle ſurprenante pour le public. Il a été gouverneur de Touraine, le premier des ſix menins que le feu roi donna à monſeigneur, grand-pere du roi, chevalier d'honneur des deux dauphines de Baviere & de Savoie, conſeiller d'état d'épée, chevalier des ordres du roi; grand-maître des ordres royaux & militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint-Lazare de Jéruſalem.

Quand il fut revêtu de cette derniere dignité, il ſongea auſſi-tôt à relever un ordre extrêmement négligé depuis longtems, & preſque oublié dans le monde. Il apporta plus d'attention au choix des chevaliers; il renouvella l'ancienne pompe de leur réception, & de toutes les cérémonies; ce qui touche le public plus qu'il ne

pense lui-même ; il procura par ses soins la fondation de plus de vingt-cinq commanderies nouvelles ; enfin, il employoit les revenus & les droits de sa grande maîtrise à faire élever en commun, dans une grande maison destinée à cet usage, douze jeunes gentilshommes des meilleures noblesses du royaume. On les appelloit les Eleves de Saint-Lazare, & ils devoient illustrer l'ordre par leurs noms, & par le mérite, dont ils lui étoient en partie redevables. Cet établissement dura près de dix ans ; mais il lui auroit fallu, pour subsister, des tems plus heureux, & des secours de la part du roi, dont les guerres continuelles ôterent entiérement l'espérance. Ainsi M. de Dangeau eut le déplaisir de voir sa générosité arrêtée dans sa course, & ses revenus appliqués à ses seuls besoins. Il a laissé l'ordre en état que M. le duc de Chartres ait daigné être son successeur.

Son goût déclaré pour les lettres, & pour tous ceux qui s'y distinguoient, & un zele constant à les servir de tout son pouvoir, firent juger que la place d'ho-

noraire, qui vint à vaquer ici en 1704, par la mort de M. le marquis de l'Hôpital, lui convenoit, & que l'académie des ſciences pouvoit le partager avec l'académie françoiſe. Il n'accepta la place, qu'en faiſant bien ſentir la noble pudeur qu'il avoit de ſuccéder à un des premiers géometres de l'Europe, lui qui ne s'étoit nullement tourné de ce côté-là; & il n'a jamais paru ici, ſans y apporter une modeſtie flatteuſe pour l'académie, & cependant accompagnée de dignité.

Il mourut le 9 ſeptembre 1720, âgé de 82 ans. Il avoit ſoutenu, dans un âge aſſez avancé, les plus cruelles opérations de la chirurgie, & deux fois l'une des deux, toujours avec un courage ſingulier. Ce courage eſt tout différent de celui qu'on demande à la guerre, & moins ſuſpect d'être forcé. Il eſt permis d'en manquer dans ſon lit.

M. le marquis de Dangeau avoit été en liaiſon particuliere avec les plus grands hommes de ſon tems, le grand Condé, M. de Turenne, & les autres héros de toute eſpece, que le ſiecle du feu roi a

produits. Il connoiſſoit le prix, ſi ſouvent ignoré ou négligé, d'une réputation nette & entiere, & il apportoit, à ſe la conſerver, tout le ſoin qu'elle mérite. Ce n'eſt pas là une légere attention, ni qui coûte peu, ſur-tout à la cour, où l'on ne croit guere à la probité & à la vertu, & où les plus foibles apparences ſuffiſent pour fonder les jugemens les plus déciſifs, pourvu qu'ils ſoient déſavantageux. Ses diſcours, ſes manieres, tout ſe ſentoit en lui d'une politeſſe, qui étoit encore moins celle d'un homme du grand monde, que d'un homme né officieux & bienfaiſant.

Il avoit épouſé, en premieres noces, Françoiſe Morin, ſœur de la feue maréchale d'Etrées, dont il n'a eu que feue madame la ducheſſe de Montfort; & en ſecondes noces, la comteſſe de Leuveſtein, de la maiſon Palatine, dont il n'a eu que feu M. de Courcillon.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

DES BILLETTES.

GILLES FILLEAU DES BILLETTES naquit à Poitiers, en 1634, de Nicolas Filleau, écuyer, & d'une dame qui étoit d'une bonne nobleſſe de Poitou. L'ayeul paternel de Nicolas Filleau étoit ſorti de la ville d'Orléans, avec ſa famille, dans le tems que les calviniſtes y étoient les plus forts ; il ſe déroba à leur perſécution, qu'il s'étoit attirée par ſon zele pour la religion catholique, & il abandonna tout ce qu'il avoit de bien dans l'Orléanois. Le pere de M. des Billettes, établi à Poitiers, entra dans les affaires du roi, & y fit une fortune aſſez conſidérable, quoique parfaitement légitime. Il eut trois garçons, & deux filles mariées dans deux des meilleures maiſons de la Haute & Baſſe Marche.

Les deux freres de M. des Billettes,

qui étoient ſes aînés, ont été M. de la Chaiſe, & de M. de Saint-Martin, tous deux connus par deux ouvrages fort différens ; l'un, par la Vie de Saint Louis ; l'autre, par la Traduction de Dom Quichotte. Les trois freres avoient un eſprit héréditaire de religion, des mœurs irréprochables, de l'amour pour les ſciences ; & tous trois, étant venus vivre à Paris, ils s'attacherent à madame de Longueville, à M. le duc de Roanés, à un certain nombre de perſonnes dont l'eſprit & les lumieres n'ont pas été conteſtées, & dont les mœurs ou les maximes n'ont été accuſées que d'être trop rigides.

M. des Billettes, né avec une entiere indifférence pour la fortune, ſoutenu dans cette diſpoſition par un grand fonds de piété, a toujours vécu ſans ambition, ſans aucune de ces vues qui agitent tant les hommes, occupé de la lecture & des études, où ſon goût le portoit, & encore plus des pratiques preſcrites par le chriſtianiſme. Telle a été ſa carriere d'un bout à l'autre ; une de ſes journées les repréſentoit toutes. La religion ſeule fait quelquefois des con-

verſions ſurprenantes, & des changemens miraculeux; mais elle ne fait guere toute une vie égale & uniforme, ſi elle n'eſt entée ſur un naturel philoſophe.

Il étoit fort verſé dans l'hiſtoire, dans les généalogies des grandes maiſons de l'Europe, même dans la connoiſſance des livres, qui fait une ſcience à part. Il avoit dreſſé le catalogue d'une bibliotheque générale, bien entendue, économiſée & complette, pour qui n'eût voulu que bien ſavoir. Sur tout il poſſédoit le détail des arts, de ce prodigieux nombre d'induſtries ſingulieres inconnues à tous ceux qui ne les exercent pas, nullement obſervées par ceux qui les exercent, négligées par les ſavans les plus univerſels, qui ne ſavent pas même qu'il y ait là rien à apprendre pour eux, & cependant merveilleuſes & raviſſantes, dès qu'elles ſont vues avec des yeux éclairés. La plupart des eſpeces d'animaux, comme les abeilles, les araignées, les caſtors, ont chacune un art particulier, mais unique, & qui n'a point parmi eux de premier inventeur; les hommes ont une infinité d'arts différens, qui ne ſont point nés

avec eux, & dont la gloire leur appartient. Comme l'académie avoit conçu le dessein d'en faire la description, elle crut que M. des Billettes lui étoit nécessaire, & elle le choisit pour être un de ses pensionnaires méchaniciens à son renouvellement, en 1699. Il disoit qu'il étoit étonné de ce choix; mais il le disoit simplement, rarement, & à peu de personnes, ce qui attestoit la sincérité du discours; car s'il l'eût fait sonner bien haut, & beaucoup répété, il n'eût cherché que des contradicteurs. Les descriptions d'arts qu'il a faites paroîtront avec un grand nombre d'autres dans le recueil que l'académie en doit donner au public. Aucun ouvrage de M. des Billettes n'aura été imprimé qu'après sa mort, & c'est une circonstance convenable à son extrême modestie.

Un régime exact, & même ses austérités, lui valurent une santé assez égale. Elle s'affoiblissoit peu-à-peu par l'âge; mais elle ne dégénéroit pas en maladies violentes. Il conserva jusqu'au bout l'usage de sa raison, & le 10 août 1720, il prédit sa mort pour le 15 suivant, où elle arriva en effet.

Il étoit âgé de 86 ans. Il s'étoit marié deux fois, & toutes les deux à des demoiselles de Poitou. Il n'en a point laissé d'enfans vivans.

Une certaine candeur, qui peut n'accompagner pas de grandes vertus, mais qui les embellit beaucoup, étoit une de ses qualités dominantes. On sentoit dans ses discours, dans ses manieres, le vrai orné de sa plus grande simplicité. Le bien public, l'ordre, ou plutôt tous les différens établissemens particuliers d'ordre que la société demande, toujours sacrifiés sans scrupule, & même violés par une mauvaise gloire, étoient pour lui des objets d'une passion vive & délicate. Il la portoit à tel point, & en même tems cette sorte de passion est si rare, qu'il est peut-être dangereux d'exposer au public, que quand il passoit sur les marches du pont-neuf, il en prenoit les bouts qui étoient moins usés, afin que le milieu, qui l'est toujours davantage, ne devînt pas trop tôt un glacis. Mais une si petite attention s'ennoblissoit par son principe; & combien ne seroit-il pas à souhaiter que le bien public fût toujours aimé

avec autant de ſuperſtition ? Perſonne n'a jamais mieux ſu ſoulager & les beſoins d'autrui, & la honte de les avouer. Il diſoit que ceux dont on refuſoit le ſecours, avoient eu l'art de s'attirer ce refus, ou n'avoient pas eu l'art de le prévenir, & qu'ils étoient coupables d'être refuſés. Il ſouhaitoit fort de ſe pouvoir dérober à cet éloge funebre, dont l'uſage eſt établi parmi nous ; & en effet, il a eu ſi bien l'adreſſe de cacher ſa vie, que du moins la briéveté de l'éloge répondra à ſon intention.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

D'ARGENSON.

MARC-RENÉ DE VOYER DE PAULMY D'ARGENSON naquit à Venise, le 4 novembre 1652, de René de Voyer de Paulmy, chevalier, comte d'Argenson, & de dame Marguerite Houllier de la Poyade, la plus riche héritiere d'Angoumois.

La maison de Voyer remonte, par des titres & par des filiations bien prouvées, jusqu'à Etienne de Voyer, sire de Paulmy, qui accompagna Saint Louis dans ses deux voyages d'outre-mer. Il avoit épousé Agathe de Beauvau. Depuis lui on voit toujours la seigneurie de Paulmy en Touraine possédée par ses descendans, toujours des charges militaires, des gouvernemens de villes ou de provinces, des alliances avec les plus grandes maisons, telles que celles de

de Montmorency, de Laval, de Sancerre, de Conflans. Ainſi nous pouvons négliger tout ce qui précede cet Etienne, & nous diſpenſer d'aller juſqu'à un Baſile, chevalier Grec, mais d'origine françoiſe, qui, ſous l'empire de Charles-le-Chauve, ſauva la Touraine de l'invaſion des Normands, & eut de l'empereur la terre de Paulmy pour récompenſe. S'il y a du fabuleux dans l'origine des grandes nobleſſes, du moins il y a une ſorte de fabuleux qui n'appartient qu'à elles, & qui devient lui-même un titre.

Au commencement du regne de Louis XIII, René de Voyer, fils de Pierre, chevalier de l'ordre, & grand-bailli de Touraine, & qui avoit pris le nom d'Argenſon, d'une terre entrée dans ſa maiſon par ſa grand'mere paternelle, alla apprendre le métier de la guerre en Hollande, qui étoit alors la meilleure école militaire de l'Europe. Mais l'autorité de ſa mere, Eliſabeth Huraut de Chiverni, niece du chancelier de ce nom, les conjonctures des affaires générales & des ſiennes, des eſpérances plus flatteuſes & plus prochaines

qu'on lui fit voir dans le parti de la robe, le déterminerent à l'embraſſer ; il fut le premier magiſtrat de ſon nom, mais preſque ſans quitter l'épée ; car ayant été reçu conſeiller au Parlement de Paris en 1620, âgé de 24 ans, & bientôt après, ayant paſſé à la charge de maître des requêtes, il ſervit, en qualité d'intendant, au ſiége de la Rochelle, & dans la ſuite il n'eut plus ou que des intendances d'armées, ou que des intendances de provinces, dont il falloit réprimer les mouvemens excités, ſoit par les ſeigneurs, ſoit par les calviniſtes. Les beſoins de l'Etat le firent ſouvent changer de poſte, & l'envoyerent toujours dans les plus difficiles. Quand la Catalogne ſe donna à la France, il fut mis à la tête de cette nouvelle province, dont l'adminiſtration demandoit un mélange ſingulier, & preſque unique, de hauteur & de douceur, de hardieſſe & de circonſpection. Dans un grand nombre de marches d'armées, de retraites, de combats, de ſiéges, il ſervit autant de ſa perſonne, & beaucoup plus de ſon eſprit, qu'un homme de guerre ordinaire ; l'enchaînement des affaires l'enga-

gea auſſi dans des négociations délicates avec des puiſſances voiſines, ſur tout avec la maiſon de Savoie, alors diviſée. Enfin, après tant d'emplois & de travaux, ſe croyant quitte envers ſa patrie, il ſongea à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avoit fait, & comme il étoit veuf, il ſe mit dans l'état eccléſiaſtique; mais le deſſein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Veniſe, le fit nommer ambaſſadeur extraordinaire vers cette république, & il n'accepta l'ambaſſade que par un pur motif de religion, & à condition qu'il n'y ſeroit pas plus d'un an, & que quand il en ſortiroit, ſon fils, que l'on faiſoit dès-lors conſeiller-d'état, lui ſuccéderoit. A peine étoit-il arrivé à Veniſe en 1651, qu'il fut pris, en diſant la meſſe, d'une fievre violente, dont il mourut en quatorze jours. Son fils aîné, qui avoit eu à 21 ans l'intendance d'Angoumois, Aunis & Saintonge, ſe trouva à 27 ans ambaſſadeur à Veniſe. Il fit élever à ſon pere, dans l'égliſe de Saint Job, un mauſolée, qui étoit un ornement, même pour une

aussi superbe ville, & le sénat s'engagea, par un acte public, à avoir soin de le conserver.

Pendant le cours de son ambassade, qui dura cinq ans, naquit à Venise M. d'Argenson. La République voulut être sa marraine, lui donna le nom de Marc, le fit chevalier de Saint-Marc, & lui permit à lui, & à toute sa postérité, de mettre, sur le tout de leurs armes, celles de l'Etat, avec le cimier & la devise; témoignages authentiques de la satisfaction qu'on avoit de l'ambassadeur.

Son ambassade finie, il se retira dans ses terres, peu satisfait de la cour, & avec une fortune assez médiocre, & n'eut plus d'autres vues que celles de la vie à venir. Le fils, trop jeune pour une si grande inaction, vouloit entrer dans le service; mais des convenances d'affaires domestiques, lui firent prendre la charge de lieutenant-général au présidial d'Angoulême, qui lui venoit de son aïeul maternel. Les magistrats que le roi envoya tenir les grands jours en quelques provinces, le connurent dans leur voyage, & sentirent bientôt que

son génie & ses talens étoient trop à l'étroit sur un si petit théâtre. Ils l'exhortérent vivement à venir à Paris, & il y fut obligé par quelques démêlés qu'il eut avec sa compagnie. La véritable cause n'en étoit peut-être que cette même supériorité de génie & de talens un peu trop mise au jour & trop exercée.

A Paris, il fut bientôt connu de M. de Pontchartrain, alors contrôleur général, qui, pour s'assurer de ce qu'il valoit, n'eut besoin, ni d'employer toute la finesse de sa pénétration, ni de le faire passer par beaucoup d'essais sur des affaires de finances, dont il lui confioit le soin. On l'obligea à se faire maître des requêtes, sur la foi de son mérite, & au bout de trois ans, il fut lieutenant-général de police de la ville de Paris, en 1697.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent, ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes, sans en avoir aucune connoissance ; &

même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, & par conséquent, il est toujours d'autant plus ignoré, qu'il est plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir, en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris, une consommation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des marchands, à l'égard du public, & en même tems animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie, tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse; en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condam-

nés, & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans ; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & utilement ; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, & leur garder les secrets qu'elles n'ont pas tant confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage ; être présent par-tout, sans être vu ; enfin, mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense & tumultueuse, & être l'ame toujours agissante, & presque inconnue de ce grand corps ; voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme seul puisse y suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caracteres qu'il faut prendre ; mais la voix publique répondra, si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville, furent portées au plus haut degré. Aussi le feu

roi ſe repoſoit-il entiérement de Paris, ſur ſes ſoins. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y ſeroit gliſſé dans les ténebres : cet inconnu, quelque ingénieux qu'il fût à ſe cacher, étoit toujours ſous ſes yeux ; & ſi enfin quelqu'un lui échappoit, du moins, ce qui fait preſque un effet égal, perſonne n'eût oſé ſe croire bien caché. Il avoit mérité que dans certaines occaſions importantes, l'autorité ſouveraine & indépendante des formalités appuyât ſes démarches ; car la juſtice ſeroit quelquefois hors d'état d'agir, ſi elle n'oſoit jamais ſe débarraſſer de tant de ſages liens dont elle s'eſt chargée elle-même.

Environné & accablé dans ſes audiences, d'une foule de gens du menu peuple, pour la plus grande partie, peu inſtruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'intérêts très-légers, & ſouvent très-mal entendus, accoutumés à mettre à la place du diſcours, un bruit inſenſé, il n'avoit ni l'inattention, ni le dédain qu'auroient pu s'attirer les perſonnes ou les matieres ; il ſe donnoit tout entier

aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public; il se conformoit aux façons de penser les plus basses & les plus grossieres; il parloit à chacun sa langue, quelque étrangere qu'elle lui fût; il accommodoit la raison à l'usage de ceux qui la connoissoient le moins; il concilioit avec bonté des esprits farouches, & n'employoit la décision d'autorité, qu'au défaut de la conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles, ou peu dignes d'un jugement sérieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & aussi efficace. Il s'égayoit à lui-même, autant que la magistrature le permettoit, des fonctions souverainement ennuyeuses & désagréables, & il leur prêtoit de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

La cherté étant excessive dans les années 1709 & 1710, le peuple injuste, parce qu'il souffroit, s'en prenoit en partie à M d'Argenson, qui cependant tâchoit, par toutes sortes de voies, de remédier à cette calamité. Il y eut quelques émotions qu'il

n'eût été ni prudent, ni humain de punir trop févérement. Le magiftrat les calma, & par la fage hardieffe qu'il eut de les braver, & par la confiance que la populace, quoique furieufe, avoit toujours en lui. Un jour, affiégé dans une maifon, où une troupe nombreufe vouloit mettre le feu, il en fit ouvrir la porte, fe préfenta, parla, & appaifa tout. Il favoit quel eft le pouvoir d'un magiftrat fans armes; mais on a beau le favoir, il faut un grand courage pour s'y fier. Cette action fut récompenfée ou fuivie de la dignité de confeiller d'état.

Il n'a pas feulement exercé fon courage dans des occafions où il s'agiffoit de fa vie autant que du bien public; mais encore dans celles où il n'y avoit pour lui aucun péril que volontaire. Il n'a jamais manqué de fe trouver aux incendies, & d'y arriver des premiers. Dans ces momens fi preffans, & dans cette affreufe confufion, il donnoit les ordres pour le fecours, & en même tems il en donnoit l'exemple, quand le péril étoit affez grand pour le demander. A l'embrâfement des

chantiers de la porte Saint-Bernard, il falloit, pour prévenir un embrâsement général, traverser un espace de chemin occupé par les flammes. Les gens du port, & les détachemens du régiment des gardes hésitoient à tenter ce passage. M. d'Argenson le franchit le premier, & se fit suivre des plus braves, & l'incendie fut arrêté. Il eut une partie de ses habits brulés, & fut plus de vingt heures sur pied, dans une action continuelle. Il étoit fait pour être Romain, & pour passer du sénat à la tête d'une armée.

Quelque étendue que fût l'administration de la police, le feu roi ne permit pas que M. d'Argenson s'y renfermât entiérement; il l'appelloit souvent à d'autres fonctions plus élevées & plus glorieuses, ne fût-ce que par la relation immédiate qu'elles donnoient avec le maître, relation toujours si précieuse & si recherchée. Tantôt il s'agissoit d'accommodemens entre personnes importantes, dont il n'eût pas été à propos que les contestations éclatassent dans les tribunaux ordinaires, & dont les noms exigeoient un certain

respect auquel le public eût manqué. Tantôt c'étoient des affaires d'Etat qui demandoient des expédiens prompts, un mystere adroit, & une conduite déliée. Enfin M. d'Argenson vint à exercer réglément auprès du roi un ministere secret & sans titre, mais qui n'en étoit que plus flatteur, & n'en avoit même que plus d'autorité.

Comme la juridiction de la police le rendoit maître des arts & métiers que l'académie a entrepris de décrire & de perfectionner, ce qui la mettoit dans une relation nécessaire avec lui, pour les détails de l'exécution, & que d'ailleurs il avoit pour les sciences tout le goût, & leur accordoit toute la protection que leur devoit un homme d'autant d'esprit & aussi éclairé; la compagnie voulut se l'acquérir, & elle le nomma, en 1716, pour un de ses honoraires. Bientôt après, comme si une dignité si modeste en eût dû annoncer de plus brillantes, le régent du royaume, qui avoit commencé par l'honorer de la même confiance & du même ministere secret que le feu roi, le fit entrer dans

dans les plus importantes affaires; & enfin, au commencement de 1718, le fit garde des ſceaux, & préſident du conſeil des finances. Il avoit été lieutenant de police vingt-un ans, & depuis long-tems, les ſuffrages des bons citoyens le nommoient à des places plus élevées; mais la ſienne étoit trop difficile à remplir, & la réputation ſinguliere qu'il s'y étoit acquiſe, devenoit un obſtacle à ſon élévation. Il falloit un effort de juſtice pour le récompenſer dignement.

Il fut donc chargé à la fois de deux miniſteres, dont chacun demandoit un grand homme, & tous ſes talens ſe trouverent d'un uſage heureux. L'expédition des affaires du conſeil ſe ſentit de ſa vivacité; il accorda ou refuſa les graces qui dépendoient du ſceau, ſelon ſa longue habitude de ſavoir placer la douceur & la ſévérité; ſur-tout il ſoutint avec ſa vigueur & ſa fermeté naturelle l'autorité royale, d'autant plus difficile à ſoutenir dans les minorités, que ce ne ſont pas toujours des mal-intentionnés qui réſiſtent. Sa grande application à entrer dans

le produit effectif des revenus du roi, le mit en état de faire payer, dès la premiere année qu'il fut à la tête des finances, seize millions d'arrérages des rentes de la ville, sans préjudice de l'année courante ; & outre le crédit qu'il redonnoit aux affaires, il eut le plaisir de marquer bien solidement aux habitans de Paris l'affection qu'il avoit prise pour eux en les gouvernant. Dans cette même premiere année il égala la recette & la dépense ; équation, pour parler la langue de cette académie, plus difficile que toutes celles de l'algebre. C'est sous lui qu'on a appris à se passer des traités à forfait, & à établir des régies, qui font recevoir au roi seul ses revenus, & le dispensent de les partager avec des especes d'associés. Enfin, il avoit un projet certain pour diminuer, par des remboursemens effectifs, les dettes de l'Etat ; mais d'autres vues, & qui paroissoient plus brillantes, traverserent les siennes : il céda sans peine aux conjonctures, & se démit des finances, au commencement de 1720.

Rendu tout entier à la magistrature,

il ne le fut encore que pour peu de tems ; mais ce peu de tems valut à l'Etat un réglement utile. Les bénéfices tombés une fois entre les mains des réguliers, y circuloient ensuite perpétuellement, à la faveur de certains artifices ingénieux, qui trompoient la loi, en la suivant à la lettre. M. d'Argenson remédia à cet abus par deux déclarations qui préviennent, si cependant on ose l'assurer, sur-tout en cette matiere, tous les stratagêmes de l'intérêt.

Le bien des affaires générales, qui changent si souvent de face, parut demander qu'il remît les sceaux, & il les remit au commencement de juin 1720. Il conservoit pleinement l'estime & l'affection du prince dont il les avoit reçus, & il gagnoit de la tranquillité pour les derniers tems de sa vie. Il n'eut pas besoin de toutes les ressources de son courage, pour soutenir ce repos ; mais il employa, pour en bien user, toutes celles de la religion. Il mourut le 8 de mai 1721.

Il avoit une gaieté naturelle, & une vivacité d'esprit heureuse & féconde en traits, qui seules auroient fait une réputation à un homme oisif. Elles rendoient témoignage qu'il ne gémissoit pas sous le poids énorme qu'il portoit. Quand il n'étoit question que de plaisir, on eût dit qu'il n'avoit étudié toute sa vie que l'art si difficile, quoique frivole, des agrémens & du badinage. Il ne connoissoit point, à l'égard du travail, la distinction des jours & des nuits; les affaires avoient seules le droit de disposer de son tems, & il n'en donnoit à tout le reste que ce qu'elles lui laissoient de momens vides, au hasard & irréguliérement. Il dictoit à trois ou quatre secrétaires à la fois, & souvent chaque lettre eût mérité, par sa matiere, d'être faite à part, & sembloit l'avoir été. Il a quelquefois accommodé, à ses propres dépens, des procès, même considérables; & un trait rare en fait de finances, c'est d'avoir refusé, à un renouvellement de bail, cent mille écus, qui lui étoient dûs par un usage établi; il les fit porter au trésor royal, pour être

employés au paiement des pensions les plus pressées des officiers de guerre. Quoique les occasions de faire sa cour soient toutes, sans nulle distinction, infiniment cheres à ceux qui approchent les rois, il en a rejeté un grand nombre, parce qu'il se fût exposé au péril de nuire plus que les fautes ne méritoient. Il a souvent épargné des événemens désagréables à qui n'en savoit rien, & jamais le récit du service n'alloit mendier de la reconnoissance. Autant que par sa sévérité, ou plutôt par son apparence de sévérité, il savoit se rendre redoutable au peuple dont il faut être craint; autant par ses manieres & par ses bons offices, il savoit se faire aimer de ceux que la crainte ne mene pas. Les personnes dont j'entends parler ici, sont en si grand nombre & si importantes, que j'affoiblirois son éloge, en y faisant entrer la reconnoissance que je lui dois, & que je conserverai toujours pour sa mémoire.

Il avoit épousé dame Marguerite le Fevre de Caumartin, dont il a laissé deux

fils ; l'un, conseiller-d'Etat & intendant de Maubeuge ; l'autre, son successeur dans la charge de la police ; & une fille mariée à M. de Colande, maréchal de camp, & commandeur de l'ordre de Saint Louis.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

COUPLET.

CLAUDE-ANTOINE COUPLET naquit à Paris le 20 avril 1642, d'Antoine Couplet, bourgeois de Paris. Son pere le destina au barreau, sans consulter, & apparemment sans connoître ses talens & son goût, qui le portoient aux mathématiques, & principalement aux méchaniques. Elles lui causerent beaucoup de distractions dans ses études ; cependant il fut reçu avocat : mais il quitta bientôt cette profession forcée, & se donna entiérement à celle que la nature lui avoit choisie.

Il chercha de l'instruction & du secours dans le commerce de M. Buhot, cosmographe, & ingénieur du roi, qui, après avoir reconnu ses dispositions, se fit un plaisir de les cultiver : il voulut même serrer par une alliance la liaison que la science

avoit commencée entre eux, & en 1665 il fit épouser sa belle-fille à son éleve, âgé alors de 24 ans.

En 1666 fut formée l'académie des sciences. M. Buhot fut choisi par M. Colbert pour en être, & quelque tems après M. Couplet y entra; on lui donna un logement à l'observatoire, & la garde du cabinet des machines. Il semble qu'un certain respect doive être attaché aux noms de ceux qui ont les premiers composé cette compagnie.

En 1670, M. Couplet acheta de M. Buhot la charge de professeur de mathématique de la grande écurie. Il étoit obligé d'aller fort souvent à Versailles, & dans ces tems-là le feu roi y fit faire ces grandes conduites d'eau qui l'ont tant embelli. La science des eaux & des nivellemens fut perfectionnée au point qu'elle en devint presque toute nouvelle; & M. Couplet, qui ne demandoit qu'à s'instruire & à s'exercer, en eut des occasions à souhait. Nous avons parlé en 1699, (p. 112 & suiv.) d'un niveau qu'il s'étoit en quelque maniere rendu propre, en le rendant d'une exécution beaucoup plus facile.

Employé ſouvent à des ouvrages de particuliers, il s'y conduiſoit toujours d'une maniere dont ſa famille ſeule pouvoit ſe plaindre ; il ne vouloit que réuſſir, & il mettoit de ſon argent pour hâter, ou pour perfectionner les travaux : loin de faire valoir ſes ſoins & ſes peines, il en parloit avec une modeſtie qui enhardiſſoit à le récompenſer mal, & ce n'étoit jamais un tort avec lui que le peu de reconnoiſſance.

Ce qu'il a fait de plus conſidérable a été à *Coulanges-la-Vineuſe*, petite ville de Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre. Coulanges eſt riche en vins, & de-là vient ſon épithete, qui lui convient d'autant mieux, qu'elle n'avoit que du vin, & point d'eau. Les habitans étoient réduits à des mares, & comme elles étoient ſouvent à ſec, ils alloient fort loin chercher un puits qui tariſſoit auſſi, & les renvoyoit à une fontaine éloignée de-là d'une lieue. Afin que l'on ne manquât pas d'eau dans les incendies, chaque habitant étoit obligé, par ordonnance de police, à avoir à ſa porte un tonneau toujours plein, & malgré cette précaution, la ville avoit eu trois grands

incendies en trente ans, & à l'un on avoit été obligé de jeter du vin sur le feu. Ils avoient obtenu en 1716 un arrêt du conseil, qui leur permettoit de lever sur chaque piece de vin qui sortiroit de leur territoire, un impôt dont le produit seroit employé à chercher de l'eau, & à toutes les dépenses nécessaires ; mais tous les ingénieurs qui avoient tenté cette entreprise, l'avoient tentée sans succès, quoique vivement animés, & par l'utilité, & par la gloire.

M. d'Aguesseau, alors procureur-général, & aujourd'hui chancelier de France, ayant acquis le domaine de cette ville, voulut faire encore un effort, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il n'en falloit plus faire, & en 1705 il s'adressa à M. Couplet, qui partit pour Coulanges au mois de septembre ; ce mois est ordinairement un des plus secs de toute l'année ; 1705 fut une année fort séche ; & si l'on pouvoit alors trouver de l'eau, il n'étoit pas à craindre qu'on en manquât jamais.

En une infinité d'endroits de la terre, il court des veines d'eau, qui ont effectivement quelque rapport avec le sang qui coule

dans nos veines. Si ces eaux trouvent des terres ſablonneuſes, elles ſe filtrent au travers, & ſe perdent; il faut des fonds qui les arrêtent, tels que ſont des lits de glaïſe. Elles ſont en plus grande quantité ſelon la diſpoſition des terrains. Si, par exemple, une grande plaine a une pente vers un côteau, & s'y termine, toutes les eaux que la plaine recevra du ciel ſeront déterminées à couler vers ce côteau, qui les raſſemblera encore, & elles ſe trouveront en abondance au pied. Ainſi la recherche & la découverte des eaux dépend d'un examen des terrains, fort exact & aſſez fin; il y faut un coup-d'œil juſte & guidé par une longue expérience.

M. Couplet, arrivé à quelque diſtance de Coulanges, mais ſans la voir encore, & s'étant ſeulement fait montrer vers quel endroit elle étoit, mit toutes ſes connoiſſances en uſage, & enfin promit hardiment cette eau ſi deſirée, & qui s'étoit dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchoit ſon niveau à la main, & dès qu'il put voir les maiſons de la ville, il aſſura que l'eau ſe-

roit plus haute. Quelques-uns des principaux habitans, qui par impatience, ou par curiofité, étoient allés au devant de lui, coururent porter cette nouvelle à leurs concitoyens, ou pour leur avancer la joie, ou pour fe donner une efpece de part à la gloire de la découverte. Cependant M. Couplet continuoit fon chemin, en marquant avec des piquets les endroits où il falloit fouiller, & en prédifant dans le même tems à quelle profondeur précifément on trouveroit l'eau; & au lieu qu'un autre eût pu prendre un air impofant de divination, il expliquoit naïvement les principes de fon art, & fe privoit de toute apparence de merveilleux. Il entra dans Coulanges, où il ne vit rien qui traverfât les idées qu'il avoit prifes, & il repartit pour Paris, après avoir laiffé les inftructions néceffaires pour les travaux qui fe devoient faire en fon abfence. Il reftoit à conduire l'eau dans la ville par des tranchées & par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de befoin, & tout cela emportoit mille dé-

tails

tails de pratique, sur quoi il ne laissoit rien à desirer, il promit de revenir au mois de décembre, pour mettre à tout la derniere main.

Il revint en effet, & enfin le 21 décembre l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuse vendange n'y avoit rendu tant de joie. Hommes, femmes, enfans, tous couroient à cette eau pour en boire, & ils eussent voulu s'y pouvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent sonnées avec tant d'emportement, que la plus grosse fut démontée; l'alégresse publique fit cent folies. La ville, auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparoit point, a pris une face nouvelle; on y bâtit, on vient même s'y établir; au lieu qu'on l'abandonnoit peu à peu; & pour tout cela, M. Couplet n'a pas fait 3000 livres de dépense à cette même ville, qui auroit été ravie de se charger d'un impôt perpétuel: aussi crut-elle bien

lui devoir une inscription & une devise. L'inscription est ce distique latin.

Non erat antè fluens populis sitientibus unda;
Ast dedit æternas arte Cupletus aquas.

La devise représente un Moyse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de ceps de vignes, avec ces mots : *Utile dulci.*

Auxerre & Courson, qui sont dans le voisinage de Coulanges, se sentirent aussi de son voyage : il donna à Auxerre les moyens d'avoir de meilleure eau ; & à Courson, ceux de retrouver une source perdue.

C'est dans ces sortes de fonctions, & dans celles qu'il devoit à l'académie, & à sa charge, qu'il a passé une vie toujours occupée, & toujours laborieuse. Une complexion d'une force singuliere, le soutenoit dans ses fatigues. Enfin, âgé de soixante & dix-neuf ans, il eut une premiere attaque d'apoplexie, & quelque tems après, une seconde, auxquelles succéda une paralysie, qui tomba particuliérement sur la langue & sur l'œsophage, de sorte qu'il ne pouvoit ni parler, ni

avaler ſans beaucoup de peine. Il fut deux ans à languir, mais avec courage. Il employa toujours à des prieres & à des diſcours édifians, le peu qui lui reſtoit d'uſage de la parole, & il mourut le 25 juillet 1722, âgé de quatre-vingt-un ans.

Ce qu'on appelle préciſément bonté, étoit en lui à un haut point; & avec cet avantage, qu'elle étoit ſenſiblement marquée dans ſa phyſionomie, dans ſon air, dans ſes manieres, on ſe fût fié à lui ſans autres garans que ceux-là. Heureuſes du moins par rapport aux effets extérieurs, les vertus dont la preuve eſt courte & prompte! Il étoit tréſorier de l'académie, titre trop faſtueux, & aſſez impropre; il étoit plutôt le contraire d'un tréſorier; il n'avoit point de fonds entre les mains; mais il faiſoit des avances conſidérables par rapport à ſa fortune, & ne les retiroit pas ſans peine. Il a laiſſé un fils qui lui a ſuccédé dignement dans cette place.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

MERY.

JEAN MERY naquit à Vatan en Berry, le 6 janvier 1645, de Jean Mery, maître chirurgien, & de Jeanne Mores. On lui fit commencer ſes études, mais il s'en dégoûta bientôt par le peu de ſecours qu'il trouva dans de mauvais maîtres, par le peu d'émulation, apparemment auſſi par le peu d'inclination naturelle. Il ne paſſa pas la quatrieme; il s'attacha uniquement à la profeſſion de ſon pere. Il vint à Paris à dix-huit ans, s'inſtruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les écoles pour de jeunes chirurgiens. Non content de ſes exercices du jour, il déroboit ſubtilement un mort, quand il le pouvoit, l'emportoit dans ſon lit, & paſſoit la nuit à le diſſéquer en grand ſecret.

En 1681, il fit, à la priere de M.

Lamy, docteur en médecine, qui donnoit une seconde édition de son livre sur l'*Ame censitive*, une description de l'oreille. Il reconnoît dans une lettre préliminaire adressée à ce docteur, & imprimée aussi, qu'il n'est qu'*un simple chirurgien de l'Hôtel-Dieu*; & par-là il insinue qu'il est bien hardi d'oser décrire une partie aussi délicate que l'oreille, & aussi inconnue aux plus habiles anatomistes, qu'on ne le croira pas en droit de faire des découvertes; mais si on veut bien ne pas s'en tenir à des préjugés ordinairement si concluans, il s'engage à convaincre tout incrédule, les pieces à la main. Dans la même année il fut pourvu d'une charge de chirurgien de la feue reine.

En 1683, M. de Louvois le mit aux invalides, en qualité de chirurgien-major.

L'année suivante, le roi de Portugal ayant demandé, au feu roi, un chirurgien capable de donner du secours à la reine sa femme, qui étoit à l'extrémité, M. de Louvois y envoya M. Mery en poste; mais la reine mourut avant son arrivée. Il n'y eut à Lisbonne aucun ma-

lade qui ne voulût le consulter, quelque peu digne qu'il en fût par son mal, ou au contraire, quelque désespéré qu'il fût. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'arrêter en Portugal, on en fit autant en Espagne à son passage; mais rien ne put vaincre l'amour de la patrie.

A son retour, M. de Louvois le fit entrer dans l'académie des sciences, en 1684.

Cette même année, la cour allant à Chambord, le roi demanda à M. Fagon, un chirurgien qu'il pût mettre, pendant le voyage, auprès de M. le duc de Bourgogne, encore enfant. M. Fagon fit choix de M. Mery. On ne peut pas mettre en doute s'il s'acquitta de cet emploi avec toute l'application & tout le zele possible; mais il se trouvoit encore plus étranger à la cour, qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne; & il revint, aussi-tôt qu'il le put, respirer son véritable air natal, celui des invalides, & de l'académie.

En 1692 il fit un voyage en Angleterre, par ordre de la cour; &, ce qui paroîtra

ſans doute ſurprenant, on en ignore abſolument le ſujet. Peut-être s'eſt-on déja apperçu que les faits rapportés juſqu'ici, ont été aſſez dénués de circonſtances, aſſez décharnés; c'eſt la faute de celui qu'ils regardent. Après qu'il avoit rempli, dans la derniere exactitude, ſes fonctions néceſſaires, il ſe renfermoit dans ſon cabinet, où il étudioit non pas tant les livres, que la nature même; il n'avoit de commerce qu'avec les morts, & cela dans un ſens beaucoup plus étroit qu'on ne le dit d'ordinaire des ſavans. Il s'inſtruiſoit donc infiniment; mais perſonne n'en eût rien ſu, ſi les opérations, qu'il faiſoit tous les jours, n'euſſent trahi le ſecret de ſon habileté. Ceux qui ſont fortement occupés à exercer une profeſſion ou un talent, parlent du moins plus volontiers dans l'intérieur de leur famille, ſoit de leurs occupations préſentes, ſoit de leurs projets; on eſt obligé de les écouter, & ils ont une liberté entiere de ſe faire valoir; mais il n'uſoit point de ſes droits à cet égard, on ne le voyoit qu'aux heures des repas, & il n'y tenoit point de dif-

cours inutiles. Enfin, je le répete, on ne ſait rien du voyage d'Angleterre, dont il auroit dû, au moins à ſa femme & à ſes enfans, vanter ou excuſer le ſuccès. Tout étoit enſeveli dans un profond ſilence, & il eſt preſque étonnant que M. Mery ait été connu. Il n'a rien mis du ſien dans ſa réputation, que ſon mérite; & communément il s'en faut beaucoup que ce ne ſoit aſſez.

En 1700, M. de Harlay, premier préſident, le nomma premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Il n'accepta cette place que quand il fut bien ſûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec celle de l'académie, & je lui ai ouï dire que les deux enſemble rempliſſoient toute ſon ambition; auſſi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quelque importans qu'ils fuſſent, & quelque utiles qu'ils duſſent être, n'ont jamais pu le faire ſortir de chez lui. Tout au plus a-t-il traité quelques amis; mais en amis, & en leur faiſant très-peu de choſe. Des étrangers, qui ſouhaitoient paſſionnément qu'il leur fît des cours particuliers d'anatomie, n'ont pu le tenter

par les promeſſes les plus magnifiques & les plus ſûres. Il ne vouloit point d'une augmentation de fortune, qui lui eût coûté un tems deſtiné à de nouveaux progrès dans ſa ſcience.

Mais ce même tems, qu'il eſtimoit plus que la richeſſe, il ne l'épargnoit point à ſes devoirs; il conçut volontairement le deſſein d'en donner à l'Hôtel-Dieu beaucoup plus qu'il ne lui en demandoit ſelon l'uſage établi. Les jeunes chirurgiens, qui venoient apprendre leur métier, n'y prenoient des leçons qu'au gré du haſard, qui leur mettoit ſous les yeux, tantôt une opération, tantôt une autre; rien de ſuivi, rien de méthodique ne dirigeoit leurs connoiſſances. Il obtint de M. de Harlay que l'on conſtruisît un lieu, où il leur feroit des cours réglés d'anatomie. S'il eût pris cette occaſion de demander des appointemens plus forts, s'il ne l'eût même fait naître que dans cette vue, on ne l'eût pas blâmé d'accorder ſon intérêt avec celui du public. D'ailleurs, M. le premier préſident l'honoroit d'une affection pariculiere, &

comme ce grand magiſtrat avoit beaucoup d'eſprit, peut-être l'aimoit-il, d'autant plus qu'il falloit de la pénétration pour ſentir tout ce qu'il valoit; mais M. Mery ne ſongea, dans ſon nouvel établiſſement, qu'à l'utilité publique, & il ſe tint heureux qu'on lui eût accordé un ſurcroît conſidérable d'aſſujettiſſement & de travail.

Son génie étoit d'apporter une extrême exactitude à l'obſervation, & de ſe bien aſſurer de la ſimple vérité des choſes. Il ne ſe preſſoit point d'imaginer pourquoi telle diſpoſition, telle ſtructure; il voyoit les faits d'autant plus ſûrement, qu'il ne les voyoit point au travers d'un ſyſtême déja formé, qui eût pu les changer à ſes yeux. Son cabinet anatomique, auquel il avoit travaillé une bonne partie de ſa vie, ce nombre prodigieux de diſſections, faites de ſa main avec une patience étonnante, avoient apparemment aidé à lui faire prendre cette habitude; il avoit été ſi long-tems appliqué à né faire que voir, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſonger tant à deviner; mais on doit convenir qu'il n'y

a pas moins de ſagacité d'eſprit à bien voir en cette matiere, qu'à deviner ; auſſi n'avoit-on pas à craindre que ce qu'il faiſoit voir aux autres, il le leur déguisât, ou l'embellît trop par ſes diſcours ; à peine ſe pouvoit-il réſoudre à l'expliquer : il falloit preſque que les pieces de ſon cabinet parlaſſent pour lui.

On y en compte juſqu'à quatre-vingt d'importantes, ſoit ſquéletes entiers, ſoit partie d'animaux. Trente de ces pieces regardent l'homme ; & celles où ſont tous les nerfs conduits depuis leur origine, juſqu'à leurs extrémités, a dû lui coûter des trois ou quatre mois de travail. Une adreſſe ſinguliere, & une perſévérance infatigable ont été néceſſaires pour finir ces ouvrages ; auſſi étoit-ce là ce qui l'enlevoit à tout. Il étoit toujours preſſé de rentrer dans ce lieu, où toutes ces machines démontées & dépouillées de ce qui nous les cache, en les revêtant, lui préſentoient la nature plus à nu, & lui donnoient toujours à lui-même de nouvelles inſtructions ; cependant, pour ne pas trop ſe glorifier de la connoiſſance qu'il avoit

de la ſtructure des animaux, il faiſoit réflexion ſur l'ignorance où l'on eſt de l'action & du jeu des liqueurs. « Nous autres » anatomiſtes, m'a-t-il dit une fois, nous » ſommes comme les crocheteurs de Paris, » qui en connoiſſent toutes les rues, juſ- » qu'aux plus petites, & aux plus écartées; » mais qui ne ſavent pas ce qui ſe paſſe » dans les maiſons. »

On a vu de lui, dans nos volumes, quantité de morceaux, ſur ce que devient l'air entré par les poumons, ſur l'iris de l'œil, ſur la choroïde, &c. Il a donné une nouvelle ſtructure au nerf optique, & a oſé avancer qu'un animal ſe multiplie ſans accouplement; c'eſt la moule d'étang dont il a donné la ſinguliere & bizarre anatomie (1) : mais ce qui a fait le plus de bruit dans ces volumes, a été ſon opinion ſur la circulation du ſang dans le fœtus, ou ſur l'uſage du trou ovale, directement oppoſée à celle de tous les autres anatomiſtes. Il fut cauſe que l'académie, dès ſon renouvellement en 1699,

(1) Voyez l'Hiſt. de 1710, p. 30 & ſuiv.

fut

fut agitée par cette queſtion. Un monde d'adverſaires élevés contre lui, tant au dedans qu'au dehors de l'académie, ne l'ébranla point. Il publia même en 1700, hors de nos mémoires, un traité exprès ſur ce ſujet, auquel il joignit ſes remarques ſur une nouvelle maniere de tailler la pierre, pratiquée alors par un frere Jacques, Franc-Comtois; c'eſt-là le ſeul livre qu'on ait de lui. On ne ſait point encore aujourd'hui quel parti eſt victorieux; & c'eſt une aſſez grande gloire pour celui qui ſeul étoit un parti. Il paroît, ainſi que nous oſâmes le ſoupçonner il y a long-tems, que les deux ſyſtêmes oppoſés pourroient être vrais & ſe concilier; dénouement qui mériteroit d'être remarqué dans l'hiſtoire de la philoſophie, & qui condamneroit bien la grande chaleur de toute cette conteſtation.

M. Mery étoit ſi retenu à former, ou à adopter des ſyſtêmes qu'il héſitoit à recevoir, ou, ſi l'on veut, ne recevoit pas celui de la génération par les œufs, ſi vraiſemblable, ſi appuyé, ſi généralement reçu. Il n'en ſubſtituoit pas d'autre à la

place, mais des ſtructures de parties, qui effectivement ne s'y accordent pas trop, l'arrêtoient (1) ; au lieu que les autres anatomiſtes ſe laiſſent emporter à un grand nombre d'apparences très-favorables, & ſe repoſent en quelque ſorte ſur la nature de la ſolution de quelques difficultés. Nous n'avons garde de décider entre leur hardieſſe & la timidité oppoſée ; ſeulement pouvons-nous dire qu'en fait de ſciences, les hommes ſont nés dogmatiques & hardis, & qu'il leur en coûte plus d'efforts pour être timides & pirrhoniens.

Cependant M. Mery, peu diſpoſé a prendre trop facilement les opinions les plus dominantes, ne l'étoit pas davantage à quitter facilement les ſiennes particulieres. Le témoignage qu'il ſe rendoit de la grande ſûreté de ſes obſervations, & du peu de précipitation de ſes conſéquences, l'affermiſſoit dans ce qu'il avoit une fois penſé déterminément. La vie retirée y contribuoit encore ; les idées qu'on y prend

(1) Voyez l'Hiſt. de 1701, p. 38 & ſuivantes, ſeconde Edit.

ſont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traverſées, pliées par celles des autres, entretenues dans une certaine ſoupleſſe; on s'accoutume trop dans la ſolitude à ne penſer que comme ſoi. Cette même retraite lui faiſoit ignorer auſſi des ménagemens d'expreſſion néceſſaires dans la diſpute; il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un ſentiment étoit abſurde; il le diſoit, mais cet excès de naïveté & de ſincérité ne bleſſoit pas tant dans l'intérieur de l'académie; & ſi les ſuites aſſez ordinaires du ſavoir n'y étoient excuſées, où le ſeroient-elles? On y a remarqué avec plaiſir, que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ſes ſentimens, en avoit changé en quelques occaſions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'opération du frere Jacques, & il ſe rétracta dans la ſuite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un anatomiſte de la compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery ſur certains points, qui lui avoient paru d'abord inſoutenables, & il le ra-

conte pour la gloire de M. Mery, & non pour la ſienne.

Ce même anatomiſte prétend que M. Mery a entrevu la valvule d'Euſtachius, connu les glandes de couper long-tems avant couper même; mais il faut laiſſer les découvertes aux noms qui en ſont en poſſeſſion; & quand même ce ne ſeroit que la faveur du ſort qui les leur auroit adjugées plutôt qu'à d'autres, il vaut mieux n'en point appeller.

Malgré une conſtitution très-ferme, & une vie toujours très-réglée d'un bout à l'autre, M. Mery ſe ſentit preſque tout d'un coup abandonné de ſes jambes vers l'age de 75 ans, ſans avoir nulle autre incommodité. Il fut réduit à ſe renfermer abſolument chez lui, où il s'étoit tant renfermé volontairement. Tous ceux de l'académie, qui pouvoient ſe plaindre de quelques-unes de ces ſincérités dont nous avons parlé, allerent le voir pour le raſſurer ſur l'inquiétude où il eût pu être à leur égard, & renouveller une amitié, qui, à proprement parler, n'avoit pas été interrompue; il fut ſenſiblement tou-

ſont plus roides & plus inflexibles, faute d'être traverſées, pliées par celles des autres, entretenues dans une certaine ſoupleſſe; on s'accoutume trop dans la ſolitude à ne penſer que comme ſoi. Cette même retraite lui faiſoit ignorer auſſi des ménagemens d'expreſſion néceſſaires dans la diſpute; il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un ſentiment étoit abſurde; il le diſoit, mais cet excès de naïveté & de ſincérité ne bleſſoit pas tant dans l'intérieur de l'académie; & ſi les ſuites aſſez ordinaires du ſavoir n'y étoient excuſées, où le ſeroient-elles? On y a remarqué avec plaiſir, que M. Mery, quelque attaché qu'il fût à ſes ſentimens, en avoit changé en quelques occaſions. Par exemple, il avoit d'abord fort approuvé l'opération du frere Jacques, & il ſe rétracta dans la ſuite. Il étoit de bonne grace d'avoir commencé par l'approbation. Un anatomiſte de la compagnie raconte qu'il a convaincu M. Mery ſur certains points, qui lui avoient paru d'abord inſoutenables, & il le ra-

par celle des eſpaces céleſtes ; l'autre, ſon intelligence infinie par la méchanique des animaux. On peut même croire que l'anatomie a quelque avantage : l'intelligence prouve encore plus que l'immenſité.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

VARIGNON.

Pierre Varignon naquit à Caen, en 1654, d'un architecte-entrepreneur, dont la fortune étoit fort médiocre. Il avoit deux freres, qui suivirent la profession du pere, & il étudia pour être ecclésiastique.

Au milieu de cette éducation commune, qu'on donne aux jeunes gens dans les colleges, tout ce qui peut les occuper un jour plus particuliérement, vient par différens hasards se présenter à leurs yeux; & s'ils ont quelque inclination naturelle bien déterminée, elle ne manque pas de saisir son objet, dès qu'elle le rencontre. Comme les architectes, & quelquefois les simples maçons, savent faire des cadrans; M. Varignon en vit tracer de bonne heure, & ne le vit pas indifféremment. Il en apprit la pratique la plus grossiere, qui étoit tout ce qu'il pouvoit

apprendre de ses maîtres ; mais il soupçonnoit que tout cela dépendoit de quelque théorie générale ; soupçon qui ne servoit qu'à l'inquiéter & à le tourmenter sans fruit. Un jour, pendant qu'il étoit en philosophie aux jésuites de Caen, feuilletant par amusement différens livres dans la boutique d'un libraire, il tomba sur un Euclide, & en lut les premieres pages, qui le charmerent, non-seulement par l'ordre & l'enchaînement des idées, mais encore par la facilité qu'il se sentit à y entrer. Comment l'esprit humain n'aimeroit-il pas ce qui lui rend témoignage de ses talens ? Il emporta l'Euclide chez lui, & en fut toujours plus charmé par les mêmes raisons. L'incertitude éternelle, l'embarras sophistique, l'obscurité inutile, & quelquefois affectée de la philosophie des écoles, aiderent encore à lui faire goûter la clarté, la liaison, la sûreté des vérités géométriques. La géométrie le conduisit aux ouvrages de Descartes, & il fut frappé de cette nouvelle lumiere, qui de-là s'est répandue dans tout le monde pensant. Il prenoit sur les nécef-

ſités abſolues de la vie, de quoi acheter des livres de cette eſpece, ou du moins il le mettoit au nombre des néceſſités abſolues, il falloit-même, & ce'a pouvoit encore irriter la paſſion, qu'il ne les étudiât qu'en ſecret; car ſes parens, qui s'appercevoient bien que ce n'étoient pas là les livres ordinaires dont les autres faiſoient uſage, déſapprouvoient beaucoup, & traverſoient de tout leur pouvoir l'application qu'il y donnoit. Il paſſa en théologie; & quoique l'importance des matieres, & la néceſſité dont elles ſont pour un eccléſiaſtique, le fixaſſent davantage, ſa paſſion dominante ne leur fut pas entiérement ſacrifiée.

Il alloit ſouvent diſputer à des theſes dans les claſſes de philoſophie, & il brilloit fort par ſa qualité de bon argumentateur, à laquelle concouroient & le caractere de ſon eſprit, & ſa conſtitution corporelle, beaucoup de force & de netteté de raiſonnement d'un côté, & de l'autre, une excellente poitrine & une voix éclatante. Ce fut alors que M. l'abbé de Saint-Pierre, qui étudiôit en philoſophie dans le même college, le connut. Un

goût commun pour les choſes de raiſonnement, ſoit phyſiques, ſoit métaphyſiques, & des diſputes continuelles, furent le lien de leur amitié. Ils avoient beſoin l'un de l'autre pour approfondir, & pour s'aſſurer que tout étoit vu dans un ſujet. Leurs caractères différens faiſoient un aſſortiment complet & heureux; l'un, par une certaine vigueur d'idées, par une vivacité féconde, par une fougue de raiſons; l'autre, par une analyſe ſubtile, par une préciſion ſcrupuleuſe, par une ſage & ingénieuſe lenteur à diſcuter tout.

M. l'abbé de Saint-Pierre, pour jouir plus à ſon aiſe de M. Varignon, le logea avec lui; & enfin, toujours plus touché de ſon mérite, il réſolut de lui faire une fortune, qui le mît en état de ſuivre pleinement ſes talens & ſon génie. Cependant cet abbé, cadet de Normandie, n'avoit que 1800 livres de rente; il en détacha 300 qu'il donna par contrat à M. Varignon. Ce peu, qui étoit beaucoup par rapport au bien du donateur, étoit beaucoup auſſi par rapport aux beſoins & aux deſirs du donataire. L'un ſe trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi ſon ami.

L'abbé, persuadé qu'il n'y avoit point de meilleur séjour que Paris pour des philosophes raisonnables, vint en 1686 s'y établir avec M. Varignon dans une petite maison du fauxbourg S. Jacques. Là ils pensoient chacun de son côté, car ils n'étoient plus tant en communauté de pensées : l'abbé, revenu des subtilités inutiles & fatigantes, s'étoit tourné principalement du côté des réflexions sur l'homme, sur les mœurs, & sur les principes du gouvernement. M. Varignon s'étoit totalement enfoncé dans les mathématiques. J'étois leur compatriote, & allois les voir assez souvent, & quelquefois passer deux ou trois jours avec eux ; il y avoit encore de la place pour un survenant, & même pour un second, sorti de la même province, aujourd'hui l'un des principaux membres de l'académie des belles-lettres, & fameux par les histoires qui ont paru de lui. Nous nous rassemblions avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la premiere ardeur de savoir, fort unis ; & ce que nous ne comptions peut-être pas alors pour un assez grand bien, peu connus. Nous parlions à nous

goût commun pour les chofes
ment, foit phyfiques, foit m
& des difputes continuelles
lien de leur amitié. Ils avoient
de l'autre pour approfondir, &
rer que tout étoit vu dans un
caracteres différens faifoient
ment complet & heureux; l'u
certaine vigueur d'idées, par
féconde, par une fougue d
l'autre, par une analyfe fubtile
précifion fcrupuleufe, par une
génieufe lenteur à difcuter tout.

M. l'abbé de Saint Pierre, r
plus à fon aife de M. Varignon
avec lui; & enfin, toujours plus
fon mérite, il réfolut de lui faire
tune, qui le mît en état de fuivre
ment fes talens & fon génie. C
cet abbé, cadet de Normandie
que 1800 livres de rente; il en de
qu'il donna par contrat à M. V.
Ce peu, qui étoit beaucoup par r
bien du donateur, étoit beaucoup
rapport aux befoins & aux defirs d
taire. L'un fe trouva riche, & l'a
core plus d'avoir enrichi fon ami.

ne ; sa vie étoit une possession perpé-
lle, & parfaitement paisible de ce qu'il
oit uniquement. Cependant si on eût
chercher un homme heureux, on l'eût
chercher bien loin de lui, & bien plus
; mais on ne l'y eût pas trouvé.

sa solitude du fauxbourg saint-Jac-
, il ne laissoit pas de lier commerce
plusieurs savans, & des plus illustres,
MM. du Hamel, du Verney, de

du Verney lui demandoit assez sou-
lumieres sur ce qu'il y a en anato-
qui appartient à la science des mécha-
ils examinoient ensemble des po-
de muscles, leurs points d'appui,
directions, & M. du Verney apprenoit
d'anatomie à M. Varignon, qui
voit par des raisonnemens mathéma-
appliqués à l'anatomie.

en 1687, il se fit connoître du pu-
son *Projet d'une nouvelle méchani-*
dié à l'académie des sciences. Elle
nouvelle en effet. Découvrir des véri-
en découvrir les sources, ce sont
choses qui peuvent d'abord paroître

inséparables, & qui cependant sont souvent séparées, tant la nature a été avare de connoissances à notre égard. En méchanique dont il s'agit ici, on démontroit bien la nécessité de l'équilibre dans les cas où il arrive ; mais on ne savoit pas précisément ce qui le causoit. C'est ce que M. Varignon apperçut par la théorie des mouvemens composés, & ce qui fait tout le sujet de son livre. Les principes essentiels une fois trouvés, les vérités coulent avec une facilité délicieuse pour l'esprit ; leur enchaînement est plus simple, & en même tems plus étroit ; le spectacle de leur génération, qui n'a plus rien de forcé, en est plus agréable, & cette même génération, plus légitime en quelque sorte, est aussi plus féconde.

La nouvelle méchanique fut reçue de tous les géometres avec applaudissement, & elle valut à son auteur deux places considérables ; l'une, de géometre dans cette académie, en 1688 ; l'autre, de professeur en mathématiques au college Mazarin. On vouloit donner du relief à cette chaire, qui n'avoit point encore été remplie, & il fut choisi.

Il mit au jour en 1690 ſes *nouvelles Conjectures ſur la peſanteur*. Il conçoit une pierre poſée dans l'air, & il demande pourquoi elle tombe vers le centre de la terre. L'air eſt un liquide, dont par conſéquent les différentes parties ſe meuvent en tous les ſens imaginables ; une direction quelconque étant déterminée, il n'eſt pas poſſible qu'il n'y en ait un grand nombre qui s'accordent à la ſuivre. On peut imaginer toutes celles qui s'accordent dans une même direction, comme ne faiſant qu'une même colonne. La pierre eſt donc frappée par des colonnes qui la pouſſent d'orient en occident, d'occident en orient, de bas en haut, de haut en bas. Les colonnes qui la pouſſent latéralement d'orient en occident, ou au contraire, ſont égales en longueur, & par conſéquent en force, & il n'en réſulte à la pierre aucune impreſſion. Mais celles qui la pouſſent de haut en bas ſont beaucoup plus longues que celles qui la pouſſent de bas en haut, & cela à quelque diſtance de la terre où la pierre ait jamais pu être portée ; elle ſera donc pouſſée avec plus de force de haut en bas, que de

bas en haut, & elle tombera vers le centre de la terre, ou, ce qui eſt le même, perpendiculairement à ſa ſurface, parce que les colonnes latérales égales en force, l'empêchent de s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Si la pierre étoit à une égale diſtance & de la terre, & de la derniere ſurface de l'air, elle demeureroit en repos ; plus loin, elle monteroit. Ce qu'on a dit de l'air, on le dira de même de la matiere ſubtile, & de tout autre liquide où des corps ſeront poſés. Telle eſt en général l'idée de M. Varignon ſur la cauſe de la peſanteur ; pluſieurs grands hommes ont prouvé, par l'inutilité de leurs efforts, l'extrême difficulté de cette matiere, & j'avoue qu'il pourroit bien auſſi l'avoir prouvée. Du moins ce ſyſtême a-t-il peu de ſectateurs ; & quoique ſimple, bien lié, bien ſuivi, il eſt vrai qu'un phyſicien, même avant la diſcuſſion, ne ſe ſent pas porté à le croire. L'auteur l'auroit plus aiſément défendu que perſuadé. Auſſi ne l'a-t-il point donné avec cette confiance & cet air triomphant, qui ont accompagné tant d'autres ſyſtêmes : le titre modeſte de *Conjectures* répondoit

ſincérement à ſa penſée ; il ne croyoit point qu'en matiere de phyſique, & principalement ſur les premiers de la phyſique, on pût paſſer la conjecture ; & il ſembloit être ravi que ſa chere géométrie eût ſeule la certitude en partage.

Dans ſes recherches mathématiques, ſon génie le portoit toujours à les rendre les plus générales qu'il fût poſſible. Un payſage, dont on aura vu toutes les parties l'une après l'autre, n'a pourtant point été vu ; il faut qu'il le ſoit d'un lieu aſſez élevé, où tous les objets, auparavant diſperſés, ſe raſſemblent ſous un ſeul coup-d'œil. Il en va de même des vérités géométriques ; on en peut voir un grand nombre diſperſées çà & là, ſans ordre entre elles, ſans liaiſon ; mais pour les voir toutes enſemble, & d'un coup-d'œil, on eſt obligé de remonter bien haut, & cela demande de l'effort & de l'adreſſe. Les formules générales algébriques ſont les lieux élevés où l'on ſe place pour découvrir tout à la fois un grand pays. Il n'y a peut-être pas eu de géometre, ni qui ait mieux connu,

ni qui ait mieux fait ſentir le prix de ces formules que M. Varignon.

Il ne pouvoit donc manquer de ſaiſir avidement la géométrie des infiniment-petits dès qu'elle parut ; elle s'éleve ſans ceſſe au plus haut point de vue, à l'infini, & de-là elle embraſſe une étendue infinie. Avec quel tranſport vit-il naître une nouvelle géométrie, & de nouveaux plaiſirs ! Quand cette belle & ſublime méthode fut attaquée dans l'académie même (1), car il falloit qu'elle ſubît le ſort de toutes les nouveautés, il en fut un des plus ardens défenſeurs ; & il força en ſa faveur ſon caractere naturel, ennemi de toute conteſtation. Il ſe plaignit quelquefois à moi que cette diſpute l'avoit interrompu dans des recherches ſur le calcul intégral, dont il auroit de la peine à reprendre le fil. Il ſacrifia les infiniment-petits à eux-mêmes ; le plaiſir & la gloire d'y faire des progrès, au devoir plus preſſant de les défendre.

Tous les volumes que l'académie a im-

(1) Voyez l'Hiſt. de 1701, p. 89 & ſuivantes, ſeconde Edit.

primés rendent compte de ſes travaux. Ce ne ſont preſque jamais des morceaux détachés les uns des autres, mais de grandes théories complettes ſur les loix du mouvement, ſur les forces centrales, ſur la réſiſtance des milieux au mouvement. Là, par le moyen de ces formules générales, rien ne lui échappe de ce qui eſt dans l'enceinte de la matiere qu'il traite. Outre les vérités nouvelles, on en voit d'autres, déja connues d'ailleurs, mais détachées, qui viennent de toutes parts ſe rendre dans ſa théorie. Toutes enſemble font corps, & les vides qu'elles laiſſoient auparavant entre elles, ſe trouvent remplis.

La certitude de la géométrie n'eſt nullement incompatible avec l'obſcurité & la confuſion, & elles ſont quelquefois telles, qu'il eſt étonnant qu'un géometre ait pu ſe conduire ſûrement dans le labyrinthe ténébreux où il marchoit. Les ouvrages de M. Varignon ne cauſent jamais cette déſagréable ſurpriſe. Il s'étudie à mettre tout dans le plus grand jour ; il ne s'épargne point, comme font quelquefois de grands hommes, le travail de l'arrangement beau-

coup moins flatteur, & souvent *plus* pénible que celui de *la* production même; il ne recherche *point* par des sous-entendus hardis la gloire de paroître profond.

Il possédoit fort l'histoire de la géométrie. Il l'avoit apprise, non pas tant précisément pour l'apprendre, que parce qu'il avoit voulu rassembler des lumieres de tous côtés. Cette connoissance historique est sans doute un ornement pour un géometre ; mais de plus ce n'est pas un ornement inutile. En général, plus l'esprit a été tourné & retourné en différens sens sur une matiere, plus il en devient fécond.

Quoique la santé de M. Varignon parût devoir être à toute épreuve, l'assiduité & la contention du travail lui causerent en 1705 une grande maladie. On n'est guere si habile impunément. Il fut six mois en danger, & trois ans dans une langueur qui étoit un épuisement d'esprit visible; il m'a conté que quelquefois dans des accès de fievre, il se croyoit au milieu d'une forêt, où il voyoit toutes les feuilles des arbres couvertes de calculs algébriques. Condamné par ses médecins, par ses amis, & par

lui-même, à se privet de tout travail, il ne laissoit pas, dès qu'il étoit seul dans sa chambre, de prendre un livre de mathématique, qu'il cachoit bien vîte s'il entendoit venir quelqu'un. Il reprenoit la contenance d'un malade, & n'avoit pas besoin de jouer beaucoup.

Il est à remarquer, par rapport à son caractere, que ce fut en ce tems-là qu'il parut de lui un écrit, où il reprenoit M. Wallis sur de certains espaces plus qu'infinis que ce grand géometre attribuoit aux hyperboles. Il soutenoit au contraire qu'ils n'étoient que finis (1). La critique avoit tous les assaisonnemens possibles d'honnêteté; mais enfin, c'étoit une critique, & il ne l'avoit faite que pour lui seul. Il la confia à M. Carré, étant dans un état qui le rendoit plus indifférent pour ces sortes de choses; & celui-ci, touché du seul intérêt des sciences, la fit imprimer dans nos mémoires, à l'insu de l'auteur, qui se trouva aggresseur contre son inclination.

Il revint de sa maladie & de sa lan-

(1) Voyez l'Hist. de 1706, p. 47.

gueur, & ne profita nullement du paſſé. L'édition de ſon *Projet de nouvelle méchanique* ayant été entiérement débitée, il ſongea à en faire une ſeconde, ou plutôt un ouvrage tout nouveau, quoique ſur le même plan; mais beaucoup plus ample, & auquel le titre de *Projet* ne convenoit plus. On y devoit bien ſentir la grande acquiſition de richeſſes qu'il avoit faite dans l'intervalle; mais il ſe plaignoit ſouvent que le tems lui manquoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en perdre volontairement. Une infinité de viſites ſoit de François, ſoit d'étrangers, dont les uns vouloient le voir pour l'avoir vu, & les autres pour le conſulter & pour s'inſtruire, des ouvrages de mathématique que l'autorité ou l'amitié de quelques perſonnes l'engageoient à examiner, & dont il ſe croyoit obligé de rendre le compte le plus exact; un grand commerce de lettres avec les principaux géometres de l'Europe, & des lettres ſavantes & travaillées, car il ne falloit pas plus ſe négliger avec ces amis-là qu'avec le public même; tout cela nuiſoit beaucoup au livre qu'il avoit entrepris.

C'eſt ainſi qu'on devient célebre, parce qu'on a été maître de diſpoſer d'un grand loiſir, & qu'on perd ce loiſir ſi précieux, parce qu'on eſt devenu célebre. De plus, ſes meilleurs écoliers, ſoit du college Mazarin, ſoit du college royal, car il y occupoit auſſi une chaire de mathématique, étoient en poſſeſſion de lui demander des leçons particulieres. La joie de voir qu'ils en demandaſſent, ſon zele pour les mathématiques, ſa bonté naturelle, ſon inclination à étendre un devoir plutôt qu'à le reſſerrer, leur avoient donné ce droit, & ôté la crainte d'en uſer trop librement. Il ſoupiroit après deux ou trois mois de vacances qu'il avoit pendant l'année; il s'enfuyoit à quelque campagne, où les journées entieres étoient à lui, & s'écouloient bien vîte.

Malgré ſon extrême amour pour la paix, il a fini ſa vie par être embarqué dans une conteſtation. Un religieux Italien, habile en mathématique, l'attaqua ſur la tangente, & l'angle d'attouchement des courbes, tels qu'on les conçoit dans la géométrie des infiniment-petits. Il ſe crut obligé

de répondre, & à dire le vrai, les indifférens ne l'eussent pas trop cru : je ne crois pas sortir du personnage de simple historien, en assurant que sa gloire ne couroit aucun péril ; mais il étoit sensible de ce côté-là, ou plutôt toute sa sensibilité y étoit rassemblée. Il répondit par le dernier mémoire qu'il ait donné à l'académie, qui a été le seul où il fût question d'un différend. Son inclination pacifique y dominoit pourtant encore ; il n'y nommoit point son adversaire qui l'avoit nommé à tout moment, que tout le monde connoissoit, qui ne se cachoit point ; & quoiqu'on lui représentât la parfaite inutilité, & même la superstition de cette réticence, il s'obstina toujours à ne le nommer que l'*aggresseur* ; il est vrai qu'il n'en usoit pas si honnêtement à l'égard des parallogismes, & qu'il leur donnoit leur véritable nom.

Dans les deux dernieres années de sa vie, il fut fort incommodé d'un rhumatisme placé dans les muscles de la poitrine ; il ne pouvoit marcher quelque tems, sans être obligé de se reposer pour reprendre haleine. Cette incommodité aug-

menta toujours, & tous les remedes y furent inutiles; ce qui ne le surprenoit pas beaucoup. Il n'en relâcha rien de ses occupations ordinaires; & enfin, après avoir fait sa classe au college Mazarin, le 22 décembre 1722, sans être plus mal que de coutume, il mourut subitement la nuit suivante.

Son caractere étoit aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvoit le demander. J'ai déja donné cette même louange à tant de personnes de cette académie, qu'on peut croire que le mérite en appartient plutôt à nos sciences, qu'à nos savans. Il ne connoissoit point la jalousie; il est vrai qu'il étoit à la tête des géometres de France, & qu'on ne pouvoit compter les grands géometres de l'Europe, sans le mettre du nombre; mais combien d'hommes, en tout genre, élevés à ce même rang, ont fait l'honneur à leurs inférieurs, d'en être jaloux, & de les décrier? La passion de conserver une premiere place, fait prendre des précautions qui dégradent. Il faut convenir cependant, que quand on lui présentoit

quelque idée qui lui étoit nouvelle, il couroit quelquefois un peu trop vîte à l'objection & à la difficulté; le feu de son esprit, des vues dont il étoit plein sur chaque matiere, venoient traverser trop impétueusement celles qu'on lui offroit, mais on parvenoit assez facilement à obtenir de lui une attention plus tranquille & plus favorable. Il mettoit dans la dispute une chaleur que l'on n'eût jamais cru qu'il eût dû terminer par rire. Ses manieres d'agir, nettes, franches, loyales en toute occasion, exemptes de tout soupçon d'intérêt indirect & caché, auroient seules suffi pour justifier la province dont il étoit, des reproches qu'elle a d'ordinaire à essuyer; il n'en conservoit qu'une extrême crainte de se commettre, qu'une grande circonspection à traiter avec les hommes, dont effectivement le commerce est toujours redoutable. Je n'ai jamais vu personne qui eût plus de conscience, je veux dire, qui fût plus appliqué à satisfaire exactement au sentiment intérieur de ses devoirs, & qui se contentât moins d'avoir satisfait aux apparences. Il possé-

doit la vertu de reconnoiſſance au plus haut degré ; il faiſoit le récit d'un bienfait reçu, avec plus de plaiſir que le bienfaiteur le plus vain n'en eût eu à le faire, & il ne ſe croyoit jamais acquitté par toutes ces compenſations, dont on s'établit ſoi-même pour juge. Il étoit prêtre, & n'avoit pas beſoin de beaucoup d'efforts pour vivre conformément à cet état. Auſſi ſa mort ſubite n'a-t-elle point alarmé ſes amis.

Il ma fait l'honneur de me léguer tous ſes papiers par ſon teſtament. J'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me ſera poſſible. La nouvelle méchanique eſt en aſſez bon état, & va paroître au jour ; j'eſpere que les lettres la ſuivront. Du reſte, je promets de ne rien détourner, à mon uſage particulier, des tréſors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en ferai cru : il faudroit un plus habile homme pour faire, ſur ce ſujet, quelque mauvaiſe action, avec quelque eſpérance de ſuccès.

ÉLOGE

DU

CZAR PIERRE I.

COMME il eſt ſans exemple que l'académie ait fait l'éloge d'un ſouverain, en faiſant, ſi on oſe le dire, celui d'un de ſes membres, nous ſommes obligés d'avertir que nous ne regarderons le feu Czar qu'en qualité d'académicien; mais d'académicien roi & empereur, qui a établi les ſciences & les arts dans les vaſtes états de ſa domination; & quand nous le regarderons comme guerrier, & comme conquérant, ce ne ſera que parce que l'art de la guerre eſt un de ceux dont il a donné l'intelligence à ſes ſujets.

La Moſcovie ou Ruſſie étoit encore dans une ignorance & dans une groſſiéreté, preſque pareilles à celles qui accompagnent toujours les premiers âges des nations. Ce n'eſt pas que l'on ne découvrît

dans les Moscovites de la vivacité, de la pénétration, du génie & de l'adresse à imiter ce qu'ils auroient vu ; mais toute industrie étoit étouffée ; les paysans, nés esclaves, & opprimés par des seigneurs impitoyables, se contentoient qu'une agriculture grossiere leur rapportât précisément de quoi vivre ; ils ne pouvoient, ni n'osoient s'enrichir. Les seigneurs eux-mêmes n'osoient paroître riches, & les arts sont enfans des richesses, & de la douceur du gouvernement. L'art militaire, malheureusement aussi indispensable que l'agriculture, n'étoit guere moins négligé; aussi les Moscovites n'avoient-ils étendu leur domination que du côté du Nord & de l'Orient, où ils avoient trouvé des peuples plus barbares, & non du côté de l'Occident & du Midi, où sont les Suédois, les Polonois & les Turcs. La politique des Czars avoit éloigné de la guerre les seigneurs & les gentilshommes, qui en étoient venus à regarder comme une exemption honorable cette indigne oisiveté ; & si quelques-uns servoient, leur naissance les avoit faits commandans, &

leur tenoit lieu d'expérience. On avoit mis dans les troupes plusieurs officiers Allemands ; mais qui la plupart, simples soldats dans leur pays, & officiers seulement, parce qu'ils étoient en Moscovie, n'en savoient pas mieux leur nouveau métier. Les armées Russiennes levées par force, composées d'une vile populace, mal disciplinées, mal commandées, ne tenoient guere tête à un ennemi aguerri, & il falloit que des circonstances heureuses & singulieres leur missent entre les mains une victoire qui leur étoit assez indifférente. La principale force de l'empire consistoit dans les Strelitz, milice à peu près semblable aux Janissaires Turcs, & redoutable comme eux à ses maîtres, dans le même tems qu'elle les faisoit redouter des peuples. Un commerce foible & languissant étoit tout entier entre les mains de marchands étrangers, que l'ignorance & la paresse des gens du pays n'invitoient que trop à les tromper.. La mer n'avoit jamais vu de vaisseaux Moscovites, soit vaisseaux de guerre, soit marchands, & tout l'usage du port

d'Archangel étoit pour les nations étrangeres.

Le christianisme même, qui impose quelque nécessité de savoir, du moins au clergé, laissoit le clergé dans des ténebres aussi épaisses que le peuple; tous savoient seulement qu'ils étoient de la religion greque, & qu'il falloit haïr les Latins; nul ecclésiastique n'étoit assez habile pour prêcher devant des auditeurs si peu redoutables; il n'y avoit presque pas de livres dans les plus anciens & les plus riches monasteres, même à condition de n'y être pas lus. Il régnoit par-tout une extrême dépravation de mœurs & de sentimens, qui n'étoit pas seulement, comme ailleurs, cachée sous des dehors légers de bienséance, ou revêtue de quelque apparence d'esprit, & de quelques autres agrémens superficiels. Cependant ce même peuple étoit souverainement fier, plein de mépris pour tout ce qu'il ne connoissoit point; & c'est le comble de l'ignorance que d'être orgueilleuse. Les Czars y avoient contribué, en ne permettant point que leurs sujets

voyageassent ; peut-être craignoit-on qu'ils ne vinssent à ouvrir les yeux sur leur malheureux état. La nation Moscovite, peu connue que de ses plus proches voisins, faisoit presque une nation à part, qui n'entroit point dans le systême de l'Europe, qui n'avoit que peu de liaison avec les autres puissances, & peu de considération chez elles, & dont à peine étoit-on curieux d'apprendre de tems en tems quelques révolutions importantes.

Tel étoit l'état de la Moscovie, lorsque le prince Pierre naquit, le 11 juin 1672, du Czar Alexis Michaëlowits, & de Natalie Kirilouna Nariskin, sa seconde femme. Le Czar étant mort en 1676, Fédor ou Théodore son fils aîné lui succéda, & mourut en 1682, après six ans de regne. Le prince Pierre, âgé seulement de dix ans, fut proclamé Czar en sa place, au préjudice de Jean, quoiqu'aîné, dont la santé étoit fort foible, & l'esprit imbécille. Les Strelitz, excités par la princesse Sophie, qui espéroit plus d'autorité sous Jean, son frere de pere & de mere, & incapable de tout, se révol-

terent en faveur de Jean ; & pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux freres régneroient ensemble.

Pierre, déja Czar dans un âge si tendre, étoit très-mal élevé, non-seulement par le vice général de l'éducation Moscovite, par celui de l'éducation ordinaire des princes, que la flatterie se hâte de corrompre dans le tems même destiné aux préceptes & à la vérité ; mais encore plus par les soins de l'ambitieuse Sophie, qui déja le connoissoit assez pour craindre qu'il ne fût un jour trop grand prince & trop difficile à gouverner. Elle l'environna de tout ce qui étoit capable d'étouffer ses lumieres naturelles, de lui gâter le cœur, de l'avilir par les plaisirs. Mais ni la bonne éducation en fait les grands caracteres, ni la mauvaise ne les détruit. Les héros, en tout genre, sortent tout formés des mains de la nature, & avec des qualités insurmontables. L'inclination du Czar Pierre, pour les exercices militaires, se déclara dès sa premiere jeunesse ; il se plaisoit à battre le tambour, & ce qui marque bien qu'il ne vouloit pas s'amuser, comme un

enfant, par un vain bruit, mais apprendre une fonction de soldat, c'est qu'il cherchoit à s'y rendre habile; il le devint effectivement au point d'en donner quelquefois des leçons à des soldats qui n'y réussissoient pas si bien que lui.

Le Czar Fédor avoit aimé la magnificence en habits & en équipages de chevaux; pour lui, quoique blessé dès-lors de ce faste, qu'il jugeoit inutile & onéreux, il vit cependant avec plaisir que les sujets qui n'avoient été jusque-là que trop éloignés de toute sorte de magnificence, en prenoient peu à peu le goût.

Il conçut qu'il pouvoit employer à de plus nobles usages, la force de son exemple; il forma une compagnie de cinquante hommes, commandée par des officiers étrangers, & qui étoient habillés, & faisoient leurs exercices à l'allemande. Il prit dans cette troupe le moindre de tous les grades, celui de tambour. Ce n'étoit pas une représentation frivole qui ne fît que fournir à lui, & à sa cour, une matiere de divertissement & de plaisanterie. Il avoit bien défendu à son capi-

taine de ſe ſouvenir qu'il étoit Czar; il ſervoit avec toute l'exactitude & toute la ſoumiſſion que demandoit ſon emploi; il ne vivoit que de ſa paye, & ne couchoit que dans une tente de tambour, à la ſuite de ſa compagnie. Il devint ſergent après l'avoir mérité au jugement des officiers qu'il auroit punis d'un jugement trop favorable; & il ne fut jamais avancé que comme un ſoldat de fortune, dont ſes camarades même auroient approuvé l'élévation. Par-là il vouloit apprendre aux nobles, que la naiſſance ſeule n'étoit point un titre ſuffiſant pour obtenir les dignités militaires, & à tous ſes ſujets, que le mérite ſeul en étoit un. Les bas emplois par où il paſſoit, la vie dure qu'il y eſſuyoit, lui donnoient un droit d'en exiger autant, plus fort que celui même qu'il tenoit de ſon autorité deſpotique.

A cette premiere compagnie de cinquante hommes, il en joignit de nouvelles, toujours commandées par des étrangers, toujours diſciplinées à la maniere d'Allemagne, & il forma enfin un corps

considérable. Comme il avoit alors la paix, il faisoit combattre une troupe contre une autre, ou représentoit des siéges de places ; il donnoit à ses soldats une expérience qui ne coûtoit point encore de sang ; il essayoit leur valeur, & préludoit à des victoires.

Les Strelitz regardoient tout cela comme un amusement d'un jeune prince, & se divertissoient eux-mêmes des nouveaux spectacles qu'on leur donnoit. Ce jeu cependant les intéressoit plus qu'ils ne pensoient. Le Czar, qui les voyoit trop puissans, & d'ailleurs uniquement attachés à la princesse Sophie, cachoit dans le fond de son cœur un dessein formé de les abattre, & il vouloit s'assurer de troupes, & mieux instruites & plus fidelles.

En même tems il suivoit une autre vue aussi grande, & encore plus difficile. Une chaloupe Hollandoise, qu'il avoit trouvée sur un lac d'une de ses maisons de plaisance, où elle demeuroit abandonnée & inutile, l'avoit frappé, & ses pensées s'étoient élevées jusqu'à un projet de marine,

rine, quelque hardi qu'il dût paroître, & qu'il lui parût peut-être à lui-même.

Il fit d'abord construire à Moscow de petits bâtimens, par des Hollandois, ensuite quatre frégates de quatre pieces de canon, sur le lac de Péreslave. Déja il leur avoit appris à se battre les unes contre les autres. Deux campagnes de suite il partit d'Archangel sur des vaisseaux Hollandois ou Anglois, pour s'instruire par lui-même de toutes les opérations de mer.

Au commencement de *1696*, le Czar Jean mourut, & Pierre, seul maître de l'empire, se vit en état d'exécuter ce qu'il n'eût pu avec une autorité partagée. L'ouverture de son nouveau regne, fut le siége d'Azof sur les Turcs. Il ne le prit qu'en *1697*, après avoir fait venir des Vénitiens pour construire sur le Don, des galeres qui en fermassent l'embouchure, & empêchassent les Turcs de secourir la place.

Il connut par là, mieux que jamais, l'importance d'une marine; mais il sentit aussi l'extrême incommodité de n'avoir

des vaiſſeaux, que des étrangers, ou de n'en conſtruire que par leurs mains. Il voulut s'en délivrer; & comme ce qu'il méditoit étoit trop nouveau pour être ſeulement mis en délibération, & que l'exécution de ſes vues, confiée à tout autre que lui, étoit plus qu'incertaine, ou du moins très-lente, il prit entiérement ſur lui une démarche hardie, bizarre en apparence, & qui, ſi elle manquoit de ſuccès, ne pouvoit être juſtifiée qu'auprès du petit nombre de ceux qui reconnoiſſent le grand par-tout où il ſe trouve. En 1698, n'ayant encore régné ſeul que près de deux ans, il envoya en Hollande une ambaſſade dont les chefs étoient M. le Fort, Genevois, qu'il honoroit d'une grande faveur, & le comte Golowin, grand chancelier; & il ſe mit dans leur ſuite *incognito*, pour aller apprendre la conſtruction des vaiſſeaux.

Il entra à Amſterdam, dans la maiſon de l'amirauté des Indes, & ſe fit inſcrire dans le rôle des charpentiers, ſous le nom de Pierre Michaëlof, & non de

Pierre Michaëlowits, qu'il eût dû prendre par rapport à ſon grand-pere; car dans la langue Ruſſienne, cette différence de terminaiſon marque un homme du peuple, ou un homme de condition, & il ne vouloit pas qu'il reſtât aucune trace de ſa ſuprême dignité. Il l'avoit entiérement oubliée, ou plutôt il ne s'en étoit jamais ſi bien ſouvenu, ſi elle conſiſte plus dans des fonctions utiles aux peuples, que dans la pompe & l'éclat qui l'accompagne. Il travailloit dans le chantier avec plus d'aſſiduité & plus d'ardeur que ſes compagnons, qui n'avoient pas des motifs comparables aux ſiens; tout le monde connoiſſoit le Czar, & on ſe le montroit les uns aux autres, avec un reſpect, que s'attiroit moins ce qu'il étoit, que ce qu'il étoit venu faire. Guillaume III, roi d'Angleterre, qui ſe trouvoit alors en Hollande, & qui ſe connoiſſoit en mérite perſonnel, eut pour lui toute la conſidération réelle qui lui étoit due. L'*incognito* ne retrancha que la fauſſe & l'apparente.

Avant que de partir de ſes Etats, il avoit

envoyé les principaux ſeigneurs Moſcovites voyager en différens endroits de l'Europe, leur marquant à chacun, ſelon les diſpoſitions qu'il leur connoiſſoit, ce qu'ils devoient particuliérement étudier; il avoit ſongé auſſi à prévenir, par la diſperſion des grands, les périls de ſon abſence. Quelques-uns obéirent de mauvaiſe grace, & il y en eut un qui demeura quatre ans enfermé chez lui à Veniſe, pour en ſortir avec la ſatisfaction de n'avoir rien vu, ni rien appris. Mais en général l'expédient du Czar réuſſit; les ſeigneurs s'inſtruiſirent dans les pays étrangers, & l'Europe fut pour eux un ſpectacle tout nouveau, dont ils profiterent.

Le Czar voyant en Hollande que la conſtruction des vaiſſeaux ne ſe faiſoit que par pratique, & par une tradition d'ouvriers, & ayant appris qu'elle ſe faiſoit en Angleterre ſur des plans, où toutes les proportions étoient exactement marquées, jugea cette maniere préférable, & paſſa en Angleterre. Le roi Guillaume l'y reçut encore; & pour lui faire un préſent ſelon ſon goût, & qui fût un mo-

dele de l'art qu'il venoit étudier, il lui donna un Yacht magnifique.

D'Angleterre, le Czar repaſſa en Hollande, pour retourner dans ſes Etats par l'Allemagne, remportant avec lui la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux acquiſe en moins de deux ans, parce qu'il l'avoit acquiſe par lui-même, & achetée courageuſement par une eſpece d'abdication de la dignité royale; prix qui auroit paru exorbitant à tout autre ſouverain.

Il fut rappellé bruſquement de Vienne, par la nouvelle de la révolte de quarante mille Strelitz. Arrivé à Moſcow à la fin de 1699, il les caſſa tous ſans héſiter, plus ſûr du reſpect qu'ils auroient pour ſa hardieſſe, que de celui qu'ils devoient à ſes ordres. Dès l'année 1700, il eut remis ſur pied trente mille hommes d'infanterie réglée, dont faiſoient partie les troupes qu'il avoit eu déja la prévoyance de former & de s'attacher particuliérement.

Alors ſe déclara, dans toute ſon étendue, le vaſte projet qu'il avoit conçu. Tout

étoit à faire en Mofcovie, & rien à perfectionner. Il s'agiffoit de créer une nation nouvelle ; &, ce qui tient encore de la création, il falloit agir feul, fans fecours, fans inftrumens. L'aveugle politique de fes prédéceffeurs avoit prefque entiérement détaché la Mofcovie du refte du monde ; le commerce y étoit ou ignoré, ou négligé au dernier point ; & cependant toutes les richeffes, & même celles de l'efprit, dépendent du commerce. Le Czar ouvrit fes grands Etats jufques-là fermés ; après avoir envoyé fes principaux fujets chercher des connoiffances & des lumieres chez les étrangers, il attira chez lui tout ce qu'il put d'étrangers, capables d'en apporter à fes fujets, officiers de terre & de mer, matelots, ingénieurs, mathématiciens, architectes, gens habiles dans la découverte des mines, & dans le travail des métaux, médecins, chirurgiens, artifans de toutes les efpeces.

Toutes ces nouveautés, cependant aifées à décrier par le feul nom de nouveautés, faifoient beaucoup de mécontens, & l'autorité defpotique, alors fi légitimement em-

ployée, n'étoit qu'à peine affez puiffante. Le Czar avoit affaire à un peuple dur, indocile, devenu pareffeux par le peu de fruit de fes travaux, accoutumé à des châtimens cruels, & fouvent injuftes, détaché de l'amour de la vie par une affreufe mifere, perfuadé par une longue expérience qu'on ne pouvoit travailler à fon bonheur, infenfible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifférens, & les plus légers, tels que celui des anciens habits, ou le retranchement des longues barbes, trouvoient une oppofition opiniâtre, & fuffifoient quelquefois pour caufer des féditions. Auffi, pour plier la nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la vigueur au-delà de celle qui eût fuffi avec un peuple plus doux & plus traitable ; & le Czar y étoit d'autant plus obligé, que les Mofcovites ne connoiffoient la grandeur & la fupériorité que par le pouvoir de faire du mal, & qu'un maître indulgent & facile ne leur eût pas paru un grand prince, & à peine un maître.

En 1700, le Czar, foutenu de l'alliance d'Augufte, roi de Pologne, entra en guerre

avec Charles XII, roi de Suede, le plus redoutable rival de gloire qu'il pût jamais avoir. Charles étoit un jeune prince, non pas seulement ennemi de toute molleſſe, mais amoureux des plus violentes fatigues & de la vie la plus dure; recherchant les périls par goût & par volupté; invinciblement opiniâtre dans les extrémités où son courage le portoit; enfin, c'étoit Alexandre, s'il eût eu des vices & plus de fortune. On prétend que le Czar & lui étoient encore fortifiés par l'erreur ſpéculative d'une prédeſtination abſolue.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité, qui pouvoit être entre les deux ſouverains ennemis, ne ſe trouvât entre les deux nations. Des Moſcovites qui n'avoient encore qu'une légere teinture de diſcipline, nulle ancienne habitude de valeur, nulle réputation qu'ils craigniſſent de perdre, & qui leur enflât le courage, alloient trouver des Suédois exactement diſciplinés depuis long-tems, accoutumés à combattre ſous une longue ſuite de rois guerriers, leurs généraux, animés par le ſeul ſouvenir de leur hiſtoire. Auſſi le

Czar disoit-il, en commençant cette guerre : « Je sais bien que mes troupes » seront long-tems battues ; mais cela » même leur apprendra enfin à vaincre. » Il s'armoit d'une patience plus héroïque que la valeur même, & sacrifioit l'intérêt de sa gloire à celui qu'avoient ses peuples de s'aguerrir.

Cependant, après que les mauvais succès des premiers commencemens eurent été essuyés, il remporta quelques avantages assez considérables, & la fortune varia ; ce qui honoroit déja assez ses armes. On put espérer de se mesurer bientôt avec les Suédois sans inégalité, tant les Moscovites se formoient rapidement. Au bout de quatre ans, le Czar avoit deja fait d'assez grands progrès dans la Livonie & dans l'Ingrie, provinces dépendantes de la Suede, pour être en état de songer à bâtir une place, dont le port situé sur la mer Baltique pût contenir une flotte, & il commença en effet le fameux Pétersbourg en 1704. Jamais tous les efforts des Suédois n'ont pu l'en chasser, & il a rendu Pétersbourg une des meilleures forteresses de l'Europe.

Selon la loi qu'il s'étoit prefcrite à lui-même, de n'avancer dans les dignités de la guerre, qu'autant qu'il le méritoit, il devoit être avancé. A Grodno en Lithuanie, où fe trouvoient le roi de Pologne & les principaux feigneurs de ce royaume, il pria ce prince de prendre le commandement de fon armée, & quelques jours après il lui fit propofer en public, par le général Mofcovite Ogilvi, de remplir deux places de colonel vacantes. Le roi Augufte répondit qu'il ne connoiffoit pas encore affez les officiers Mofcovites, & lui dit de lui en nommer quelques-uns des plus dignes de ces emplois. Ogilvi lui nomma le prince Alexandre Menzicou, & le lieutenant-colonel Pierre Alexiowits, c'eft-à-dire, le Czar. Le roi dit qu'il connoiffoit le mérite de Menzicou, & qu'il lui feroit inceffamment expédier le brevet; mais que pour l'autre, il n'étoit pas affez informé de fes fervices. On follicita, pendant cinq ou fix jours, pour Pierre Alexiowits, & enfin le roi le fit colonel. Si c'étoit là une efpece de comédie, du moins elle étoit inftructive, &

méritoit d'être jouée devant tous les rois.

Après de grands désavantages qu'il eut contre les Suédois, depuis 1704, enfin il remporta sur eux, en 1709, devant Pultava, une victoire complette ; il s'y montra aussi grand capitaine, que brave soldat, & il fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étoient instruites avec eux. Une grande partie de l'armée Suédoise fut prisonniere de guerre, & on vit un héros tel que le roi de Suede, fugitif sur les terres de Turquie, & ensuite presque captif à Bender. Le Czar se crut digne alors de monter au grade de lieutenant-général.

Il faisoit manger à sa table les généraux Suédois prisonniers, & un jour qu'il but à la santé de ses maîtres dans l'art de la guerre, le comte de Rhinschild, l'un des plus illustres d'entre ces prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre. *Vous*, dit-il, *Messieurs les généraux. V. M. est donc bien ingrate*, répliqua le comte, *d'avoir si maltraité ses maîtres*. Le Czar, pour réparer en quelque façon cette glorieuse ingratitude, fit rendre aussi-tôt une épée à chacun d'eux.

les traita toujours comme auroit fait leur roi, qu'ils auroient rendu victorieux.

Il ne pouvoit manquer de profiter du malheur & de l'éloignement du roi de Suede. Il acheva de conquérir la Livonie & l'Ingrie, & y joignit la Finlande & une partie de la Poméranie Suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à son Pétersbourg naissant. Il ordonna aux seigneurs d'y venir bâtir, & le peupla tant des anciens artisans de Moscovie, que de ceux qu'il rassembloit de toutes parts.

Il fit construire des galeres inconnues jusques-là dans ces mers, pour aller sur les côtes de Suede & de Finlande, pleines de rochers, & inaccessibles aux bâtimens de haut bord. Il acheta des vaisseaux d'Angleterre, & fit travailler sans relâche à en bâtir encore. Il parvint enfin à en bâtir un de quatre-vingt-dix pieces de canon, où il eut le sensible plaisir de n'avoir travaillé qu'avec des ouvriers Moscovites. Ce grand navire fut lancé à la mer en 1718, au milieu des acclamations de tout un peuple,

peuple, & avec une pompe digne du principal charpentier.

La défaite des Suédois à Pultava, lui produisit, par rapport à l'établissement des arts, un avantage que certainement il n'attendoit pas lui-même. Près de 3000 officiers Suédois furent dispersés dans tous ses États, & principalement en Sibérie, vaste pays qui s'étend jusqu'aux confins de la Chine, & destiné à la punition des Moscovites exilés. Ces prisonniers, qui manquoient de subsistance, & voyoient leur retour éloigné & incertain, se mirent presque tous à exercer les différens métiers dont ils pouvoient avoir quelque connoissance, & la nécessité les y rendit promptement assez habiles. Il y eut parmi eux jusqu'à des maîtres de langues & de mathématiques. Ils devinrent une espece de colonie, qui civilisa les anciens habitans; & tel art, qui, quoique établi à Moscow ou à Pétersbourg, eût pu être long-tems à pénétrer en Sibérie, s'y trouva porté tout d'un coup.

L'histoire doit avouer les fautes des grands hommes; ils en ont eux-mêmes

donné l'exemple. Les Turcs ayant rompu la treve qu'ils avoient avec le Czar, il se laissa enfermer, en 1712, par leur armée, sur les bords de la riviere de Pruth, dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son armée, la Czarine Catherine, qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient; elle envoya négocier avec le grand Visir, en lui laissant entrevoir une grosse somme d'argent; il se laissa tenter, & la prudence du Czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la Czarine instituât l'ordre de Sainte Catherine, dont elle seroit chef, & où il n'entreroit que des femmes. Il éprouva toute la douceur que l'on goûte, non-seulement à devoir beaucoup à ce qu'on aime; mais encore à en faire un aveu éclatant, & qui lui soit glorieux.

Le roi de Suede étant sorti enfin des Etats du Turc en 1713, après les actions qu'il fit à Bender, & qu'un Romain n'auroit osé feindre, le Czar se retrouva ce formidable ennemi en tête; mais il étoit

fortifié de l'alliance du roi de Dannemarck. Il porta la guerre dans le Duché de Holſtein, allié de la Suede, & en même tems il y porta ſes obſervations continuelles, & ſes études politiques. Il faiſoit prendre par des ingénieurs, le plan de chaque ville, & les deſſins des différens moulins & des machines qu'il n'avoit pas encore ; il s'informoit de toutes les particularités du labourage, & des métiers, & par-tout il engageoit d'habiles artiſans qu'il envoyoit chez lui. A Gottorp, dont le roi de Danemarck étoit alors maître, il vit un grand globe céleſte en dedans, & terreſtre en dehors, fait ſur un deſſin de Ticho-Brahé. Douze perſonnes peuvent s'aſſeoir dedans autour d'une table, & y faire des obſervations céleſtes, en faiſant tourner cet énorme globe. La curioſité du Czar en fut frappée ; il le demanda au roi de Danemarck, & fit venir exprès de Pétersbourg une frégate qui l'y porta. Des aſtronomes le placerent dans une grande maiſon bâtie pour cet uſage.

La Moſcovie vit, en 1714, un ſpectacle tout nouveau, & que le Czar étoit

peut-être furpris de lui donner fitôt, un triomphe pour une victoire navale, remportée fur les Suédois, à Gango vers les côtes de Finlande. La flotte Mofcovite entra dans le port de Pétersbourg, avec les vaiffeaux ennemis qu'elle amenoit, & le contre-amiral Suédois Ockrenskield, prifonnier chargé de fept bleffures. Les troupes débarquées pafferent avec pompe fous un arc de triomphe qu'on avoit élevé; & le Czar, qui avoit combattu en perfonne, & qui étoit le vrai triomphateur, moins par fa qualité de fouverain, que par celle de premier inftituteur de la marine, ne parut dans cette marche qu'à fon rang de contre-amiral, dont il avoit alors le titre. Il alla à la citadelle où le vice-Czar Romanodofski, affis fur un trône, au milieu d'un grand nombre de fénateurs, le fit appeller, reçut de fa main une relation du combat, & après l'avoir affez long-tems interrogé, l'éleva, par l'avis du confeil, à la dignité de vice-amiral. Ce prince n'avoit pas befoin de l'efclave des triomphateurs Romains; il favoit affez lui feul prefcrire de la modeftie à fon triomphe.

Il y joignit encore beaucoup de douceur & de générosité, en traitant le contre-amiral Suédois Ockrenskield, comme il avoit fait auparavant le général Rhinschild. Il n'y a que la vraie valeur qui aime à se retrouver dans un ennemi, & qui s'y respecte.

Nous supprimerons désormais presque tout ce qui appartient à la guerre. Tous les obstacles sont surmontés, & d'assez beaux commencemens établis.

Le Czar, en 1716, alla avec la Czarine voir le roi de Danemarck, à Copenhague, & y passa trois mois. Là il visita tous les colleges, toutes les académies, & vit tous les savans. Il lui étoit indifférent de les faire venir chez lui, ou d'aller chez eux. Tous les jours il alloit dans une chaloupe, avec deux ingénieurs, côtoyer les deux royaumes de Danemarck & de Suede, pour mesurer toutes les sinuosités, sonder tous les fonds, & porter ensuite le tout sur des cartes si exactes, que le moindre banc de sable ne leur a pas echappé. Il falloit qu'il fût bien respecté de ses alliés, pour n'être pas traversé par eux-mêmes

dans ce grand soin de s'instruire si particuliérement.

Ils lui donnerent encore une marque de considération plus éclatante. L'Angleterre étoit son alliée, aussi-bien que le Danemarck, & ces deux puissances, ayant joint leurs flottes à la sienne, lui déférerent le commandement en chef. Les nations les plus expérimentées sur la mer, vouloient bien déja obéir au premier de tous les Russes qui eût connu la mer.

De Danemarck il alla à Hambourg, de Hambourg à Hanovre & à Volfembutel, toujours observant, & de-là en Hollande, où il laissa la Czarine, & vint en France en 1717. Il n'avoit plus rien d'essentiel à apprendre, ni à transporter chez lui; mais il lui restoit à voir la France, un pays où les connoissances ont été portées aussi loin, & les agrémens de la société plus loin que par-tout ailleurs; seulement est-il à craindre que l'on n'y prenne à la fin un bizarre mépris du bon, devenu trop familier.

Le Czar fut fort touché de la personne du roi encore enfant. On le vit qui tra-

versoit avec lui les appartemens du Louvre, le conduisant par la main, & le prenant presque entre ses bras, pour le garantir de la foule, aussi occupé de ce soin & d'une maniere aussi tendre que son propre gouverneur.

Le 19 juin 1717, il fit l'honneur à l'académie des sciences d'y venir. Elle se para de ce qu'elle avoit de plus nouveau & de plus curieux en fait d'expériences ou de machines. Dès qu'il fut retourné dans ses Etats, il fit écrire à M. l'abbé Bignon, par M. Areskins, Ecossois, son premier médecin, qu'il vouloit bien être membre de cette compagnie; & quand elle lui en eut rendu graces, avec tout le respect & toute la reconnoissance qu'elle devoit, il lui en écrivit lui-même une lettre, qu'on n'ose appeller une lettre de remercîment, quoiqu'elle vînt d'un souverain, qui s'étoit accoutumé depuis long-tems à être homme. Tout cela est imprimé dans l'histoire de 1720, & tout glorieux qu'il est à l'académie, nous ne le répéterons pas. On étoit ici fort régulier à lui envoyer, chaque année, le volume qui lui étoit dû

en qualité d'académicien, & il le recevoit avec plaisir de la part de ses confreres. Les sciences, en faveur desquelles il s'abaissoit au rang de simple particulier, doivent l'élever, en récompense, au rang des Augustes & des Charlemagnes, qui leur ont accordé aussi leur familiarité.

Pour porter la puissance d'un Etat aussi loin qu'elle puisse aller, il faudroit que le maître étudiât son pays, presque en géographe & en physicien, qu'il en connût parfaitement tous les avantages naturels, & qu'il eût l'art de les faire valoir. Le Czar travailla sans relâche à acquérir cette connoissance, & à pratiquer cet art. Il ne s'en fioit point à des ministres peu accoutumés à rechercher si soigneusement le bien public; il n'en croyoit que ses yeux, & des voyages de trois ou quatre cents lieues ne lui coûtoient rien pour s'instruire par lui-même. Il les faisoit, accompagné seulement de trois ou quatre personnes, & avec cette intrépidité qui suffit seule pour éloigner les périls. Aussi le Czar possédoit-il si exactement la carte de son vaste empire, qu'il conçut, sans

crainte de se tromper, les grands projets qu'il pouvoit fonder, tant sur la situation en général, que sur les détails particuliers des pays.

Comme tous les méridiens se rassemblent sous le pôle en un seul point, les François & les Chinois, par exemple, se trouveroient voisins du côté du septentrion, si leurs royaumes s'étendoient beaucoup davantage de ce côté-là. Ainsi la situation fort septentrionale de l'empire Moscovite, jointe à sa grande étendue, fait que par ses parties méridionales, il touche aux parties septentrionales de grands Etats fort éloignés les uns des autres vers le midi. Il est le voisin d'une grande partie de l'Europe & de toute l'Asie ; il a d'ailleurs de grandes rivieres, qui tombent en différentes mers, la Duvine dans la mer Blanche, partie de l'Océan, le Don dans la mer Noire, partie de la Méditéranée, le Volga dans la mer Caspienne. Le Czar comprit que ces rivieres, jusques-là presque inutiles, réuniroient chez lui tout ce qu'il y a de plus séparé, s'il les faisoit communiquer entr'elles, soit par de moindres

rivieres qui s'y jettent, soit par des canaux qu'il tireroit. Il entreprit ces grands travaux, fit faire tous les nivellemens nécessaires, choisit lui-même les lieux où les canaux devoient être creusés, & régla le nombre des écluses.

La jonction de la riviere de Volkoua, qui passe à Pétersbourg, avec le Volga, est présentement finie, & l'on fait, par eau, à travers toute la Russie, un chemin de plus de 800 lieues depuis Pétersbourg jusqu'à la mer Caspienne, ou en Perse. Le Czar envoya à l'académie le plan de cette grande communication, où il avoit tant de part comme ingénieur; il semble qu'il voulût faire ses preuves d'académicien.

Il y a encore un autre canal fini, qui joint le Don avec le Volga. Mais les Turcs, ayant repris la ville d'Asof, située à l'embouchure du Don, la grande utilité de ce canal attend une nouvelle conquête.

Vers l'orient, la domination du Czar s'étend dans un espace de plus de 1500 lieues jusqu'aux frontieres de la Chine, & au voisinage des mers du Japon. Les

caravanes Moscovites, qui alloient trafiquer à la Chine, mettoient une année entiere à leur voyage. C'étoit-là une ample matiere à exercer un génie tel que le sien : car ce long chemin pouvoit être & abrégé, & facilité, soit par des communications de rivieres, soit par d'autres travaux, soit par des traités avec des princes Tartares, qui auroient donné passage dans leurs pays. Le voyage pouvoit n'être que de quatre mois. Selon son dessein, tout doit aboutir à Pétersbourg, qui par sa situation seroit un entrepôt du monde. Cette ville, à qui il avoit donné la naissance & son nom, étoit pour lui ce qu'étoit Alexandrie pour Alexandre son fondateur ; & comme Alexandrie se trouva si heureusement située, qu'elle changea la face du commerce d'alors, & en devint la capitale à la place de Tyr, de même Pétersbourg changeroit les routes d'aujourd'hui, & deviendroit le centre d'un des plus grands commerces de l'univers.

Le Czar porta encore ses vues plus loin. Il voulut savoir quelle étoit sa situation à l'égard de l'Amérique, si elle tient à la

Tartarie, ou si la mer du Septentrion donnoit un passage dans ce grand continent; ce qui lui auroit encore ouvert un nouveau monde. De deux vaisseaux qui partirent d'Archangel pour cette découverte, jusqu'à présent impossible, l'un fut arrêté par les glaces; on n'a point eu de nouvelles de l'autre, qui apparemment a péri. Au commencement de cette année, il a encore donné ordre à un habile capitaine de marine, d'en construire deux autres pour le même dessein; il falloit que dans de pareilles entreprises l'opiniâtreté de son courage se communiquât à ceux qu'il employoit.

La révolution arrivée en Perse, par la révolte de Mahmoud, attira de ce côté-là les armes du Czar & du Grand-Seigneur. Le Czar s'empara de la ville de Derbent, sur la côte occidentale de la mer Caspienne, & de tout ce qui lui convenoit, par rapport au projet d'étendre le commerce de Moscovie; il fit lever le plan de cette mer, & grace à ce conquérant académicien, on en connut enfin la véritable figure, fort différente de celle qu'on lui donnoit

donnoit communément. L'académie reçut aussi du Czar une carte de sa nouvelle mer Caspienne.

La Moscovie avoit beaucoup de mines, mais ou inconnues ou négligées, par l'ancienne paresse & le découragement général de la nation. Il n'étoit pas possible qu'elles échappassent à la vive attention que le souverain portoit sur tout. Il fit venir d'Allemagne des gens habiles dans la science des métaux, & mit en valeur tous ces trésors enfouis ; il lui vint de la poudre d'or des bords de la mer Caspienne, & du fond de la Sibérie ; on dit qu'une livre de cette derniere poudre rendoit quatorze onces d'or pur. Du moins le fer, beaucoup plus nécessaire que l'or, devint commun en Moscovie, & avec lui tous les arts qui le préparent ou qui l'emploient.

On ne peut que parcourir les différens établissemens que lui doit la Moscovie, & seulement les principaux.

Une infanterie de cent mille hommes, aussi belle & aussi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une assez grande partie

des officiers sont déja Moscovites ; on convient que la cavalerie n'est pas si bonne, faute de bons chevaux.

Une marine de 40 vaisseaux de ligne, & de 200 galeres.

Des fortifications, selon les dernieres regles, à toutes les places qui en méritent.

Une excellente police dans les grandes villes, qui auparavant étoient aussi dangereuses pendant la nuit que les bois les plus écartés.

Une académie de marine & de navigation, où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans.

Des colleges à Moscow, à Pétersbourg & à Kiof, pour les langues, les belles-lettres & les mathématiques ; de petites écoles dans les villages, où les enfans des paysans apprennent à lire & à écrire.

Un college de médecine & une belle apothicairerie publique à Moscow, qui fournit de remedes les grandes villes & les armées ; jusques-là il n'y avoit eu dans tout l'empire aucun médecin que pour le Czar ; nul apothicaire.

Des leçons publiques d'anatomie, dont le nom n'étoit seulement pas connu, & ce qu'on peut compter pour une excellente leçon toujours subsistante, le cabinet du fameux M. Ruisch, acheté par le Czar, où sont rassemblées tant de dissections si fines, si instructives & si rares.

Un observatoire, où des astronomes ne s'occupent pas seulement à étudier le ciel, mais où l'on renferme toutes les curiosités d'histoire naturelle, qui apparemment donneront naissance à un long & ingénieux travail de recherches physiques.

Un jardin des plantes, où des botanistes qu'il a appellés, rassembleront avec notre Europe connue, tout le Nord inconnu de l'Europe, celui de l'Asie, la Perse & la Chine.

Des imprimeries dont il a changé les anciens caracteres trop barbares, & presque indéchiffrables, à cause des fréquentes abréviations; d'ailleurs, les livres si difficiles à lire étoient plus rares qu'aucune marchandise étrangere.

Des interpretes pour toutes les langues des Etats de l'Europe, & de plus pour la

latine, pour la greque, pour la turque; pour la calmouque, pour la mongule & pour la chinoiſe; marque de la grande étendue de cet empire, & peut-être préſage d'une plus grande.

Une bibliotheque royale, formée de trois grandes bibliotheques, qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holſtein & en Allemagne.

Après avoir donné à ſon ouvrage des fondemens ſolides & néceſſaires, il y ajouta ce qui n'eſt que de parure & d'ornement. Il changea l'ancienne architecture groſſiere & difforme au dernier point, ou plutôt il fit naître chez lui l'architecture. On vit s'élever un grand nombre de maiſons régulieres & commodes, quelques palais, des bâtimens publics, & ſur-tout une amirauté qu'il n'a faite auſſi ſuperbe & auſſi magnifique, que parce que ce n'eſt pas un édifice deſtiné à une ſimple oſtentation de magnificence. Il a fait venir d'Italie & de France beaucoup de tableaux, qui apprennent ce que c'eſt que la peinture à des gens qui ne la connoiſſoient que par de très-mauvaiſes repré-

ſentations de leurs ſaints. Il envoyoit à Gennes & à Livourne des vaiſſeaux chargés de marchandiſes, qui lui rapportoient du marbre & des ſtatues. Le pape Clément XI, touché de ſon goût, lui donna une Antique, qu'il fit venir par terre à Pétersbourg, de peur de la riſquer ſur mer. Il a même fait un cabinet de médailles, curioſité qui n'eſt pas ancienne en ces pays-ci. Il aura eu l'avantage de prendre tout dans l'état où l'ont mis, juſqu'à préſent, les nations les plus ſavantes & les plus polies, & elles lui auront épargné cette ſuite ſi lente de progrès qu'elles ont eues à eſſuyer; bientôt elles verront la nation Ruſſienne arriver à leur niveau, & y arriver d'autant plus glorieuſement, qu'elle ſera partie de plus loin.

Les vues du Czar embraſſoient ſi généralement tout, qu'il lui paſſa par l'eſprit de faire voyager, dans quelques villes principales d'Allemagne, les jeunes demoiſelles Moſcovites, afin qu'elles priſſent une politeſſe & des manieres, dont la privation les défiguroit entiérement. Il avoit vu ailleurs combien l'art des agrémens

aidè la nature à faire des perſonnes aimables, & combien même il en fait ſans elle. Mais les inconvéniens de ces voyages ſe préſenterent bien vîte ; il fallut y renoncer, & attendre que les hommes, devenus polis, fuſſent en état de polir les femmes ; elles ſurpaſſeront bientôt leurs maîtres.

Le changement général comprit auſſi la religion, qui à peine méritoit le nom de religion chrétienne. Les Moſcovites obſervoient pluſieurs carêmes, comme tous les Grecs, & ces jeûnes, pourvu qu'ils fuſſent très-rigoureuſement gardés, leur tenoient lieu de tout. Le culte des ſaints avoit dégénéré en une ſuperſtition honteuſe ; chacun avoit le ſien dans ſa maiſon, pour en avoir la protection particuliere, & on prêtoit à ſon ami le ſaint domeſtique dont on s'étoit bien trouvé ; les miracles ne dépendoient que de la volonté & de l'avarice des prêtres. Les paſteurs qui ne ſavoient rien, n'enſeignoient rien à leurs peuples, & la corruption des mœurs, qui peut ſe maintenir juſqu'à un certain point, malgré l'inſtruction, étoit

infiniment favorisée & accrue par l'ignorance. Le Czar osa entreprendre la réforme de tant d'abus ; sa politique même y étoit intéressée. Les jeûnes, par exemple, si fréquens & si rigoureux, incommodoient trop les troupes, & les rendoient souvent incapables d'agir. Ses prédécesseurs s'étoient soustraits à l'obéissance du patriarche de Constantinople, & s'en étoient fait un particulier. Il abolit cette dignité, quoique assez dépendante de lui, & par-là se trouva plus maître de son église. Il fit divers réglemens ecclésiastiques sages & utiles ; &, ce qui n'arrive pas toujours, tint la main à l'exécution. On prêche aujourd'hui en Moscovite dans Pétersbourg ; ce nouveau prodige suppléera ici pour les autres. Le Czar osa encore plus ; il retrancha aux églises ou aux monasteres trop riches l'excès de leurs biens, & l'appliqua à son domaine. On n'en sauroit louer que sa politique, & non pas son zele de religion, quoique la religion bien épurée pût se consoler de ce retranchement. Il a aussi établi une pleine liberté de conscience dans ses Etats, ar-

ticle dont le pour & le contre peut être ſoutenu en général, & par la politique, & par la religion.

Il n'avoit que 53 ans, lorſqu'il mourut le 28 janvier 1725, d'une rétention d'urine, cauſée par un abſcès dans le col de la veſſie. Il ſouffrit d'extrêmes douleurs pendant douze jours, & ne ſe mit au lit que dans les trois derniers. Il quitta la vie avec tout le courage d'un héros, & toute la piété d'un chrétien. Comme il avoit déclaré par édit, trois ans auparavant, qu'il étoit maître de diſpoſer de ſa ſucceſſion, il la laiſſa à la Czarine, ſa veuve, qui fut reconnue, par tous les ordres de l'Etat, ſouveraine impératrice de Ruſſie. Il avoit toujours eu pour elle une vive paſſion, qu'elle avoit juſtifiée par un mérite rare, par une intelligence capable d'entrer dans toutes ſes vues, & de les ſeconder, par une intrépidité preſque égale à la ſienne, par une inclination bienfaiſante, qui ne demandoit qu'à connoître des malheureux pour les ſoulager.

La domination de l'impératrice Catherine eſt encore affermie par la profonde vénération que tous les ſujets du Czar avoient

conçue pour lui. Ils ont honoré sa mort de larmes sinceres, toute sa gloire leur avoit été utile. Si Auguste se vantoit d'avoir trouvé Rome de brique, & de la laisser de marbre, on voit assez combien à cet égard l'empereur Romain est inférieur à celui de la Russie. On vient de lui frapper des médailles où il est appellé Pierre-le-Grand, & sans doute le nom de Grand lui sera confirmé par le consentement des étrangers, nécessaire pour ratifier ces titres d'honneur donnés par des sujets à leur maître.

Son caractere est assez connu par tout ce qui a été dit; on ne peut plus qu'y ajouter quelques particularités des plus remarquables. Il jugeoit indigne de lui toute la pompe & tout le faste qui n'eût fait qu'environner sa personne, & il laissoit au prince Menzicou représenter par la magnificence du favori, la grandeur du maître. Il l'avoit chargé des dehors brillans, pour ne se réserver que les fonctions laborieuses. Il les poussoit à tel point, qu'il alloit lui-même aux incendies qui sont en Moscovie très-communs, & font beaucoup de ravage, parce que les maisons y sont ordinairement

de bois. Il avoit créé des officiers obligés à porter du ſecours, il avoit pris une de ces charges; & pour donner l'exemple, il montoit au haut des maiſons en feu, quel que fût le péril; & ce que nous admirerions ici dans un officier ſubalterne, étoit pratiqué par l'empereur. Auſſi les incendies ſont-ils aujourd'hui beaucoup plus promptement éteints. Nous devons toujours nous ſouvenir de ne pas prendre pour regle de nos jugemens, des mœurs auſſi délicates, pour ainſi dire, & auſſi adoucies que les nôtres; elles condamneroient trop vîte des mœurs plus fortes & plus vigoureuſes. Il n'étoit pas exempt d'une certaine dureté naturelle à toute ſa nation, & à laquelle l'autorité abſolue ne remédioit pas. Il s'étoit corrigé des excès du vin, très-ordinaires en Moſcovie, & dont les ſuites peuvent être terribles dans celui à qui on ne réſiſte jamais. La Czarine ſavoit l'adoucir, s'oppoſer à propos aux emportemens de ſa colere, ou fléchir ſa ſévérité; & il jouiſſoit de ce rare bonheur que le dangereux pouvoir de l'amour ſur lui, ce pouvoir qui a déshonoré tant de grands hommes, n'étoit employé

qu'à le rendre plus grand. Il a publié avec toutes les pieces originales la malheureuse histoire du prince Alexis, son fils; & la confiance avec laquelle il a fait l'univers juge de sa conduite, prouve assez qu'il ne se reprochoit rien. Des traits éclatans de clémence à l'égard de personnes moins cheres, & moins importantes, font voir aussi que sa sévérité pour son fils dut être nécessaire. Il savoit parfaitement honorer le mérite; ce qui étoit l'unique moyen d'en faire naître dans ses Etats & de l'y multiplier. Il ne se contentoit pas d'accorder des bienfaits, de donner des pensions, faveurs indispensables & absolument dues selon les desseins qu'il avoit formés; il marquoit par d'autres voies une considération plus flatteuse pour les personnes, & quelquefois il la marquoit même encore après la mort. Il fit faire des funérailles magnifiques à M. Areskins, son premier médecin, & y assista, portant une torche allumée à la main. Il a fait le même honneur à deux Anglois, l'un contre-amiral de sa flotte, l'autre interprete de langues.

Nous avons dit (Tom. II, page 256)

qu'ayant consulté sur ses grands desseins l'illustre M. Leibnitz, il lui avoit donné un titre d'honneur & une pension considé-dérable, qui alloit chercher dans son cabinet un savant étranger, à qui l'honneur d'avoir été consulté eût suffi. Le Czar a composé lui-même des traités de marine, & l'on augmentera de son nom la liste peu nombreuse des souverains qui ont écrit. Il se divertissoit à travailler au tour; il a envoyé de ses ouvrages à l'empereur de la Chine, & il a eu la bonté d'en donner un à M. d'Onzembrai, dont il jugea le cabinet digne d'un si grand ornement. Dans les divertissemens qu'il prenoit avec sa cour, tels que quelques relations nous les ont exposés, on peut trouver des restes de l'ancienne Moscovie; mais il lui suffisoit de se relâcher l'esprit, & il n'avoit pas le tems de mettre beaucoup de soin à raffiner sur les plaisirs. Cet art vient assez tôt de lui-même après les autres.

Sa vie ayant été assez courte, ses projets, qui avoient besoin d'une longue suite d'exécution ferme & soutenue, auroient péri presque

presque en naissant, & tout seroit retombé par son propre poids dans l'ancien chaos, si l'impératrice Catherine n'avoit succédé à la couronne. Pleinement instruite de toutes les vues de Pierre-le-Grand, elle en a pris le fil, & le suit ; c'est toujours lui qui agit par elle. Il lui avoit particuliérement recommandé en mourant de protéger les étrangers, & de les attirer. M. Delisle, astronome de cette académie, vient de partir pour Pétersbourg, engagé par les graces de l'impératrice. Messieurs Nicolas & Daniel Bernoulli, fils de Jean, dont le nom sera immortel dans les mathématiques, l'ont devancé de quelques mois, & ils ont été devancés aussi par le célebre M. Herman, dont nous avons de si beaux ouvrages. Quelle colonie pour Pétersbourg ! La sublime géométrie des infiniment-petits va pénétrer avec ces grands géometres dans un pays où les élémens d'Euclide étoient absolument inconnus il y a vingt-cinq ans. Nous ne parlerons point des autres sujets de l'académie de Pétersbourg ; ils se feront assez connoître, excités & favorisés comme

ils le feront par l'autorité souveraine. Le Danemarck a eu une reine qu'on a nommée la Sémiramis du Nord ; il faudra que la Moscovie trouve quelque nom aussi glorieux pour son impératrice.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

LITTRE.

ALEXIS LITTRE naquit le 21 juillet 1658, à Cordes en Albigeois. Son pere, marchand de cette petite ville, eut douze enfans qui vécurent tous, & il ne fut soulagé d'aucun d'eux par l'église.

Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelque talent. La force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. M. Littre joignit à ces avantages un caractere très-sérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela il n'eût pas subsisté dans ses études, qu'il fit à Villefranche en Rouergue, chez les PP. de

la Doctrine. Une grande économie n'eût pas suffi ; il fallut qu'il répétât à d'autres écoliers, plus riches & plus paresseux, ce qu'on venoit presque à l'instant de leur enseigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de savoir mieux. La promenade eût été une débauche pour lui ; dans les tems où il étoit libre, il suivoit un médecin chez ses malades, & au retour il s'enfermoit pour écrire les raisonnemens qu'il avoit entendus.

Ses études de Villefranche finies, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des écoles de médecine, & il fit si bien, qu'il fut encore en état de venir de-là à Paris, il y a plus de quarante-deux ans.

Sa plus forte inclination étoit pour l'anatomie ; mais de toutes les inclinations qui ont une science pour objet, c'est la plus difficile à satisfaire. Les sortes de livres qui seuls enseignent sûrement l'anatomie, ceux qu'il faut le plus étudier, sont rares, & on ne les a pas sous sa main en si grand nombre, ni dans les tems

qu'on voudroit. Un certain ſentiment, confus à la vérité, mais très-fort & ſi général, qu'il peut paſſer pour naturel, fait reſpecter les cadavres humains; & la France n'eſt pas à cet égard autant au-deſſus de la ſuperſtition Chinoiſe, que les anatomiſtes le deſireroient. Chaque famille veut que ſon mort n'ait plus qu'à jouir de ſes obſeques, & ne ſouffre point qu'il ſoit ſacrifié à l'inſtruction publique; ſeulement permettra-t-elle, en quelques occaſions, qu'il le ſoit à ſon intérêt particulier. La police reſtreint extrêmement la permiſſion de diſſéquer des morts, & ceux à qui elle l'accorde pour l'utilité commune, en ſont beaucoup plus jaloux que cette utilité ne demanderoit. Quand on n'eſt pas de leur nombre, on ne fait guere de grands progrès en anatomie, qui ne ſoient en quelque ſorte illégitimes; on eſt réduit à frauder les loix, & à ne s'inſtruire que par artifice, par ſurpriſe, à force de larcins toujours un peu dangereux, & qui ne ſont jamais aſſez fréquens. M. Littre, étant à Paris, éprouva les inconvéniens de ſon amour pour l'anato-

mie. Il eſt vrai qu'il eut un tems aſſez tranquille, grace à la liaiſon qu'il fit avec un chirurgien de la Salpétriere, qui avoit tous les cadavres de l'Hôpital à ſa diſpoſition. Il s'enferma avec lui pendant l'hiver de 1684, qui heureuſement fut fort long & fort froid; & ils diſſéquerent enſemble plus de deux cents cadavres. Mais le ſavoir qu'il acquit par-là, le grand nombre d'étudians qui coururent à lui, exciterent des envieux, qui le traverſerent. Il ſe refugia dans le Temple, où de plus grands criminels ſe mettent quelquefois à l'abri des priviléges du lieu; il crut y pouvoir travailler en ſûreté, avec la permiſſion de monſieur le grand-prieur de Vendôme; mais un officier ſubalterne, avec qui il n'avoit pas ſongé à prendre les meſures néceſſaires, permit qu'on lui enlevât le tréſor qu'il tenoit caché dans cet aſyle, un cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlévement ſe fit avec une pompe inſultante; on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un jeune homme, qui n'avoit pas droit de devenir ſi habile.

Il essuya encore, en vertu d'une sentence de M. de la Reynie, lieutenant de police, obtenue par les chirurgiens, un second affront, si c'en étoit un, du moins une seconde perte aussi douloureuse. Il fut souvent réduit à se rabattre sur les animaux, & principalement sur les chiens qui sont les plus exposés au scalpel, lorsqu'il n'avoit rien de mieux à faire.

Malgré ses malheurs, & peut-être par ces malheurs même, sa réputation croissoit, & les écoliers se multiplioient. Ils n'attendoient point de lui les graces du discours, ni une agréable facilité de débiter son savoir; mais une exactitude scrupuleuse à démontrer, une extrême timidité à conjecturer, de simples faits bien vus. De plus, ils s'attachoient à lui par la part qu'il leur donnoit à la gloire de ses découvertes, dès qu'ils le méritoient; ou pour avoir heureusement apperçu quelque chose de nouveau, ou pour avoir eu quelque idée singuliere & juste. Ce n'étoit point qu'il affectât de mettre leur vanité dans ses intérêts; il n'étoit pas si fin, ni si adroit; il ne songeoit qu'à leur rendre loyalement ce qui leur étoit dû.

Content de Paris & de ſa fortune, il y avoit plus de quinze ans qu'il n'avoit donné de ſes nouvelles à ſa famille. Ceux qui l'ont connu, croiront aiſément que les affections communes, le ſang, le nom, n'avoient pas beaucoup de pouvoir ſur lui, & qu'il ſe tenoit iſolé de tout, ſans ſe faire violence. Ses parens le preſſerent fort de retourner s'établir à Cordes; mais quelle propoſition pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit auſſi peu de beſoin de parenté! Il continua donc ici ſa forme de vie ordinaire: pour s'inſtruire toujours de plus en plus, il aſſiſtoit à toutes les conférences qu'on tenoit ſur les matieres qui l'intéreſſoient; il ſe trouvoit aux panſemens des hôpitaux, il ſuivoit les médecins dans leurs viſites; enfin il fut reçu docteur régent de la faculté de Paris.

L'éloquence lui manquoit abſolument: un ſimple anatomiſte peut s'en paſſer; mais un médecin ne le peut guere. L'un n'a que des faits à découvrir & à expoſer aux yeux; mais l'autre, éternellement obligé de conjecturer ſur des matieres très-dou-

teuses, l'est aussi d'appuyer ses conjectures par des raisonnemens assez solides, ou qui du moins rassurent & flattent l'imagination effrayée; il doit quelquefois parler, presque sans autre but que de parler; car il a le malheur de ne traiter avec les hommes, que dans le tems précisément où ils sont plus foibles & plus enfans que jamais. Cette puérilité de la maladie regne principalement dans le grand monde, & sur-tout dans une moitié de ce grand monde, qui occupe plus les médecins, qui sait mieux les mettre à la mode, & qui a souvent plus de besoin d'être amusée que guérie; un médecin peut agir plus raisonnablement avec le peuple. Mais en général, s'il n'a pas le don de la parole, il faut presque qu'il ait en récompense celui des miracles.

Aussi ne fut-ce qu'à force d'habileté que M. Littre réussit dans cette profession; encore ne réussit-il que parmi ceux qui se contentoient de l'art de la médecine, dénué de celui du médecin. Sa vogue ne s'étendit point jusqu'à la cour, ni jusqu'aux femmes du monde. Son laconisme

peu consolant n'étoit d'ailleurs réparé ni par sa figure, ni par ses manieres.

Feu M. du Hamel, qui ne jugeoit pas les hommes par la superficie, ayant passé dans la classe des anatomistes au renouvellement de 1699, nomma M. Littre, docteur en médecine, pour son éleve ; titre qui se donnoit alors, & qu'on a eu la délicatesse d'abolir, quoique personne ne le dédaignât. On connut bien-tôt M. Littre dans la compagnie, non par son empressement à se faire connoître, à dire son sentiment, à combattre celui des autres, à étaler un savoir imposant, quoiqu'inutile ; mais par sa circonspection à proposer ses pensées, par son respect pour celles d'autrui, par la justesse & la précision des ouvrages qu'il donnoit, par son silence même.

En 1702, n'étant encore monté qu'au grade d'associé, il lui passa par les mains une maladie, où l'on peut dire, sans sortir de la plus exacte simplicité historique, qu'il fit un chef-d'œuvre de chirurgie & de médecine (1). Nous n'en pouvons

(1) Voyez les Mém. de 1702, p. 241 & suiv.

donner ici qu'une idée très-légere & très-éloignée de ce que demanderoit la justice due à M. Littre. La merveille grossiroit infiniment par les détails que nous supprimerons.

Une femme, qui n'avoit nuls signes de grossesse, accablée d'ailleurs d'un grand nombre de différentes incommodités très-cruelles, réduite à un état déplorable, & presque entiérement désespérée, jettoit par les selles, du pus, du sang, des chairs pourries, des cheveux; & enfin il vint un os, que l'on reconnut sûrement pour être celui du bras d'un fœtus d'environ six mois. Ce fut alors que M. Littre la vit, appellé par la curiosité. Il trouva en introduisant son doigt *index* dans l'anus, qu'à la plus grande distance où ce doigt pût aller, l'intestin *rectum* étoit percé d'un trou, par où sortoient les matieres extraordinaires; que ce trou étoit large d'environ un pouce & demi, & que l'ouverture en étoit alors exactement bouchée en dehors par la tête d'un fœtus qui y appliquoit sa face; aussi ne sortoit-il plus rien que de naturel. Il conçut

qu'un fœtus s'étoit formé dans la trompe ou dans l'ovaire de ce côté-là, qu'il avoit rompu la poche qui le renfermoit, qu'il étoit tombé dans la cavité du ventre, y étoit mort, s'y étoit pourri, qu'un de ses bras, dépouillé de chair, & détaché du reste du squélette, par la corruption avoit percé l'intestin, & étoit sorti par la plaie. Quelques autres os eussent pu sortir de même, supposé que la mere eût pu vivre, & attendre pendant tout le tems nécessaire; mais les quatre grands os du crâne ne pouvoient jamais sortir par une ouverture de beaucoup trop petite. Tout condamnoit donc la mere à la mort; elle ne pouvoit nullement soutenir une incision au ventre, presque sûrement mortelle pour la personne la plus saine. M. Littre osa imaginer, comme possible, de faire passer les quatre os du crâne par la petite plaie de l'intestin. Il inventa des ciseaux d'une construction nouvelle, car aucun instrument connu de chirurgie n'étoit convenable. Avec ces ciseaux introduits par le fondement jusqu'à la plaie de l'intestin, il alloit couper le crâne en parties
assez

affez petites pour paffer par l'ouverture, & il les tiroit avec d'autres cifeaux qui ne coupoient point, inventés auffi par lui. On juge bien que cette opération fe devoit répéter bien des fois, & dans certains intervalles, pour ménager les forces prefque éteintes de la malade; que de plus il falloit s'y conduire avec une extrême dextérité pour n'adreffer qu'au fœtus, des inftrumens tranchans & très-fins, qui euffent pu la bleffer mortellement. M. Littre difpofoit fur une table les morceaux du crâne déja tirés, afin de voir ce qui lui manquoit encore, & ce qui lui reftoit à faire. Enfin, il eut la joie de voir tout heureufement tiré, fans que fa main fe fût jamais égarée, ni eût porté le moindre coup aux parties de la mere. Cependant il s'en falloit beaucoup que tout ne fût fait; l'inteftin étoit percé d'une plaie très-confidérable; le long féjour d'un fœtus pourri dans la cavité du ventre, ce qui y reftoit encore de fes chairs fondues, y avoit produit une corruption capable elle feule de caufer la mort. Il vint à bout de la corruption, par des injec-

tions qu'il fit encore d'une maniere particuliere ; il lava, il nettoya, ou plutôt il ranima tout, il referma même la plaie ; & la malade, qui, après avoir été naturellement fort grasse, n'avoit plus que des os absolument décharnés, reprit jusqu'à son premier embonpoint. On a dit même qu'elle étoit redevenue grosse.

Cette cure coûta à M. Littre quatre mois de soins les plus assidus & les plus fatigans, d'une attention la plus pénible, & d'une patience la plus opiniâtre. Il n'étoit pourtant pas animé par l'espoir de la récompense ; tout le bien de la malade, tout le bien de son mari, qui n'étoit qu'un simple ouvrier en instrumens de mathématique, n'y auroit pas suffi. L'extrême singularité du cas avoit piqué sa curiosité ; de plus, la confiance que sa malade avoit prise en lui, l'attachoit à elle ; il croyoit avoir contracté avec elle un engagement indispensable de la secourir, parce qu'elle n'espéroit qu'en son secours. Lorsqu'il a raconté toute cette histoire en 1702, il ne s'y est donné simplement que la gloire d'avoir marché sans

guide, & uſé de beaucoup de précautions & de ménagemens. Du reſte, loin de vouloir s'emparer de toute notre admiration, il la tourne lui-même ſur les reſſources imprévues de la nature. Un autre auroit bien pu éloigner cette idée, même ſans penſer trop à l'éloigner.

Il fut choiſi pour être médecin du Châtelet. Le grand agrément de cette place pour lui, étoit de lui fournir des accidens rares, & plus d'occaſions de diſſéquer.

Il a toujours été d'une aſſiduité exemplaire à l'académie, fort exact à s'acquitter des travaux qu'il lui devoit, ſi ce n'eſt qu'il s'en affranchit les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, parce qu'il perdoit la vue de jour en jour; mais il ne ſe relâcha point ſur l'aſſiduité. Alors il ſe mit à garder dans les aſſemblées, un ſilence dont il n'eſt jamais ſorti; il paroiſſoit un diſciple de Pythagore, quoiqu'il pût toujours parler en maître ſur les matieres qui l'avoient occupé. On le voyoit plongé dans une mélancolie profonde, qu'il eût été inutile de combattre, & dont on ne pouvoit que le plaindre.

Le premier février 1725, il fut frappé d'apoplexie, & mourut le trois, sans avoir eu aucune connoissance dans tout cet espace de tems. Cependant cette mort subite ne l'avoit pas surpris; quinze jours auparavant il avoit fait de son propre mouvement ses dévotions à sa paroisse.

Ceux d'entre les gens de bien qui condamnent tant les spectacles, l'auroient trouvé bien net sur cet article; jamais il n'en avoit vu aucun. Il n'y a pas de mémoire qu'il se soit diverti. Il n'avoit de sa vie songé au mariage, & ceux qui l'ont vu de plus près, prétendent que les raisons de conscience n'avoient jamais dû être assez pressantes pour l'y porter. Presque tous les hommes ne songent qu'à étendre leur sphere, & à y faire entrer tout ce qu'ils peuvent d'étranger; pour lui, il avoit réduit la sienne à n'être guere que lui seul. Il avoit fait de sa main plusieurs préparations anatomiques, que des médecins ou chirurgiens Anglois & Hollandois vinrent acheter de lui, quelque tems avant sa mort, lorsqu'il n'en pouvoit plus faire d'usage. Les étrangers le con-

noiſſoient mieux que ne faiſoit une partie d'entre nous ; il arrive quelquefois qu'ils nous apprennent le mérite de nos propres concitoyens, que nous négligions, peut-être, parce que leur modeſtie leur nuiſoit de près.

Il a laiſſé ſon légataire univerſel M. Littre ſon neveu, lieutenant-général de Cordes.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

HARTSOEKER.

NICOLAS HARTSOEKER naquit à Goude en Hollande, le 26 mars 1656, de Chriſtian Hartſoëker, miniſtre remontrant, & d'Anne Vander My. Cette famille étoit ancienne dans le pays de Drente, qui eſt des Provinces-Unies.

Son pere eut ſur lui les vues communes des peres ; il le fit étudier pour le mettre dans ſa profeſſion, ou dans quelque autre également utile ; mais il ne s'attendoit pas que ſes projets duſſent être traverſés par où ils le furent, par le ciel & par les étoiles, que le jeune homme conſidéroit avec beaucoup de plaiſir & de curioſité. Il alloit chercher dans les almanachs tout ce qu'ils rapportoient ſur ce ſujet, & ayant entendu dire, à l'âge de douze ou treize ans, que tout cela s'apprenoit dans les mathé-

matiques, il voulut donc étudier les mathématiques ; mais ſon pere s'y oppoſoit abſolument. Ces ſciences ont eu juſqu'à préſent ſi peu de réputation d'utilité, que la plupart de ceux qui s'y ſont appliqués, ont été des rebelles à l'autorité de leurs parens. Nos éloges en ont fourni pluſieurs exemples.

Le jeune Hartſoëker amaſſa en ſecret le plus d'argent qu'il put ; il le déroboit aux divertiſſemens qu'il eût pris avec ſes camarades ; enfin il ſe mit en état d'aller trouver un maître de mathématiques, qui lui promit de le mener vîte, & lui tint parole. Il fallut cependant commencer par les premieres regles d'arithmétique ; il n'avoit de l'argent que pour ſept mois, & il étudioit avec toute l'ardeur que demandoit un fonds ſi court. De peur que ſon pere ne découvrît par la lumiere, qui étoit dans ſa chambre toutes les nuits, qu'il les paſſoit à travailler, il étendoit devant ſa fenêtre les couvertures de ſon lit, qui ne lui ſervoient plus qu'à cacher qu'il ne dormoit pas.

Son maître avoit des baſſins de fer,

dans lesquels il polissoit assez bien des verres de six pieds de foyer, & le disciple en apprit la pratique. Un jour, qu'en badinant & sans dessein, il présentoit un fil de verre à la flâme d'une chandelle, il vit que le bout de ce fil s'arrondissoit; & comme il savoit déja qu'une boule de verre grossissoit les objets placés à son foyer, & qu'il avoit vu, chez M. Leuvenhoeck, des microscopes, dont il avoit remarqué la construction, il prit la petite boule, qui s'étoit formée & détachée du reste du fil, & il en fit un microscope, qu'il essaya d'abord sur un cheveu. Il fut ravi de le trouver bon, & d'avoir l'art d'en faire à si peu de frais.

Cette invention de voir, contre le jour, de petits objets transparens, par le moyen de petites boules de verre, est due à M. Leuvenhoeck; & M. Hudde, bourgmestre d'Amsterdam, grand mathématicien, a dit à M. Hartsoëker, qu'il étoit étonnant que cette découverte eût échappé à tous tant qu'ils étoient de géometres & de philosophes, & eût été réservée à un homme sans lettres, tel que

Leuvenhoeck. Apparemment il vouloit relever le génie de l'ignorant, ou réprimer l'orgueil des ſavans, ſur des découvertes fortuites.

M. Hartſoëker, âgé alors de dix-huit ans, s'occupa beaucoup de ſes microſcopes. Tout ce qui pouvoit y être obſervé, l'étoit. Il fut le premier à qui ſe dévoila le ſpectacle du monde le plus imprévu pour les phyſiciens même les plus hardis en conjectures, ces petits animaux juſques-là inviſibles, qui doivent ſe transformer en hommes, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter, qui ne ſont que dans celle des mâles, qui ont la figure de grenouilles naiſſantes, de groſſes têtes & de longues queues, & des mouvemens très-vifs. Cette étrange nouveauté étonna l'obſervateur, & il n'en oſa rien dire. Il crut même que ce qu'il voyoit pouvoit être l'effet de quelque maladie, & il ne ſuivit point l'obſervation.

Vers la fin de 1674, en 1675 & 1676 ſon pere l'envoya étudier en littérature, en grec, en philoſophie, en anatomie ſous les plus habiles profeſſeurs de Leyde & d'Amſ-

terdam. Ses maîtres en philosophie étoient des cartésiens aussi entêtés de Descartes, que les scholastiques précédens l'avoient été d'Aristote. On n'avoit fait dans ces écoles que changer d'esclavage. M. Hartsoëker devint cartésien à outrance, mais il s'en corrigea dans la suite. Il faut admirer toujours Descartes, & le suivre quelquefois.

M. Hartsoëker alla en 1677 de Leyde à Amsterdam, ayant dessein de passer en France, pour y achever ses études. Il reprit les observations du microscope, interrompues depuis deux ans, & revit ces animaux qui lui avoient été suspects. Alors il eut la hardiesse de communiquer son observation à son maître de mathématiques, & à un autre ami. Ils s'en assurerent tous trois ensemble. Ils virent de plus ces mêmes animaux sortis d'un chien, & de la même figure à peu-près que les animaux humains. Ils virent ceux du coq & du pigeon, mais comme des vers ou des anguilles. L'observation s'affermissoit & s'étendoit, & les trois confidens de ce secret de la nature ne doutoient presque plus que tous les ani-

maux ne naquissent par des métamorphoses invisibles & cachées, comme toutes les especes de mouches & de papillons viennent de métamorphoses sensibles & connues.

Ces trois hommes seuls savoient quelle liqueur renfermoit les animaux ; & quand on les faisoit voir à d'autres, on leur disoit que c'étoit de la salive, quoique certainement elle n'en contienne point. Comme M. Leuvenhoeck a écrit dans quelqu'une de ses lettres, qu'il avoit vu dans la salive une infinité de petits animaux, on pourroit le soupçonner d'avoir été trompé par le bruit qui s'en étoit répandu. Il n'aura peut-être pas voulu ne point voir ce que d'autres voyoient, lui qui étoit en possession des observations microscopiques les plus fines, & à qui tous les objets invisibles appartenoient.

L'illustre M. Huiguens, étant venu à la Haye pour rétablir sa santé, il entendit parler des animaux de la salive qu'un jeune homme faisoit voit à Rotterdam, & il marqua beaucoup d'envie d'en être convaincu par ses propres yeux. Aussi-tôt M.

Hartſoëker, ravi d'entrer en liaiſon avec ce grand homme, alla à la Haye. Il lui confia & à quelques autres perſonnes ce que c'étoit que la liqueur où nageoient les animaux; car à meſure que l'obſervation s'établiſſoit, la timidité & les ſcrupules diminuoient naturellement: de plus, la beauté de la decouverte feroit demeurée trop imparfaite, & les conſéquences philoſophiques qui en pouvoient naître, demandoient que le myſtere ceſsât. M. Huiguens, qui avoit promis très - obligeamment à M. Hartſoëker des lettres de recommandation pour ſon voyage de Paris, fit encore mieux, & l'amena avec lui à Paris, où il revint en 1678. Le nouveau venu alla voir d'abord l'obſervatoire, les hôpitaux, les ſavans; il ne lui étoit pas inutile de pouvoir citer le nom de M. Huiguens. Celui-ci fit mettre alors dans le journal des ſavans qu'il avoit fait avec un microſcope de nouvelle invention, des obſervations très-curieuſes, & principalement celle des petits animaux, & cela ſans parler de M. Hartſoëker. Le bruit en fut fort grand parmi ceux qui s'intéreſſent à ces ſortes de nouvelles,

velles, & M. Hartsoëker ne résista point à la tentation de dire que le nouveau microscope venoit de lui, & qu'il étoit le premier auteur des observations. Le silence, en cette occasion, étoit au-dessus de l'humanité. M. Huiguens étoit vivant, d'un rare mérite, & par conséquent il avoit des ennemis. On anima M. Hartsoëker à revendiquer son bien, par un mémoire qni paroîtroit dans le journal. Il ne savoit pas encore assez de françois pour le composer, différentes plumes le servirent; chacune lança son trait contre M. Huiguens.

L'auteur du journal fut trop sage pour publier cette piece, & il la renvoya à M. Huiguens. Celui-ci fit à M. Hartsoëker une réprimande assez bien méritée, selon M. Harsoëker lui-même qui l'a écrit : il lui dit qu'il ne se prenoit pas à lui d'une piece qu'il voyoit bien qui partoit de ses ennemis, & qu'il s'offroit à dresser lui-même pour le journal un mémoire, où il lui rendroit toute la justice qu'il desireroit. M. Hartsoëker y consentit, honteux du procédé de M. Huiguens, & heureux

d'en être quitte à si bon marché. L'importance dont il lui étoit de se faire connoître, l'amour de ce qu'on a trouvé, sa jeunesse, de mauvais conseils donnés avec chaleur, sur-tout l'aveu ingénu de sa faute, dont nous ne tenons l'histoire que de lui, peuvent lui servir d'excuses assez légitimes.

Il se confirmoit de plus en plus dans la découverte des petits animaux primitifs, qu'il trouva toujours dans toutes les especes, sur lesquelles il put étendre ses expériences. Il imagina qu'ils devoient être répandus dans l'air, où ils voltigeoient; que tous les animaux visibles les prenoient tous confusément, ou par la respiration, ou avec les alimens; que de-là ceux qui convenoient à chaque espece, alloient se rendre dans les parties des mâles, propres à les renfermer, ou à les nourrir, & qu'ils passoient ensuite dans les femelles, où ils trouvoient des œufs, dont ils se saisissoient pour s'y développer. Selon cette idée, quel nombre prodigieux d'animaux primitifs de toutes les especes! tout ce qui respire, tout ce qui se nourrit, ne respire qu'eux, ne se nourrit que d'eux. Il sem-

ble cependant qu'à la fin leur nombre viendroit néceſſairement à diminuer, & que les eſpeces ne feroient pas toujours également fécondes. Peut-être cette difficulté aura-t-elle contribué à faire croire à M. Leibnitz que les animaux primitifs ne périſſoient point, & qu'après s'être dépouillés de l'enveloppe groſſiere, de cette eſpece de maſque, qui en faiſoit, par exemple des hommes, ils ſubſiſtoient vivans dans leur premiere forme, & ſe remettoient à voltiger dans l'air, juſqu'à ce que des accidens favorables les fiſſent de nouveau redevenir hommes.

M. Hartſoëker demeura à Paris juſqu'à la fin de 1679. Il retourna en Hollande, où il ſe maria. Il revint à Paris, ſeulement pour le faire voir pendant quelques ſemaines à ſa femme, qui goûta tant ce ſéjour, qu'ils y revinrent en 1684, & y furent quatorze années de ſuite, les plus agréables, au rapport de M. Hartſoëker, qu'il ait paſſées en toute ſa vie.

Les verres de téleſcopes, qui avoient été ſa premiere occupation, lui donnerent beaucoup d'accès à l'Obſervatoire, où il

n'y en avoit que de Campani, excellens à la vérité, mais pas assez grands. M. Hartsoëker en fit un, qu'il porta à feu M. Cassini, & il se trouva très-mauvais; un second ne valut pas mieux; enfin, un troisieme fut passable. Cette persévérance, qui partoit du fonds de connoissances qu'il se sentoit, fit prédire à M. Cassini que ce jeune homme, s'il continuoit, réussiroit infailliblement. La prédiction fut peut-être elle-même la cause de son accomplissement: le jeune homme encouragé fit de bons verres de toutes sortes de grandeurs, & enfin un de 600 pieds de foyer, dont il n'a jamais voulu se défaire, à cause de sa rareté. Il eut l'avantage de gagner l'amitié de M. Cassini, qui seule eût été une preuve de mérite.

Sur ces verres d'un si long foyer, il dit un jour à feu M. Varignon & à M. l'abbé de Saint-Pierre, qui l'allerent voir, qu'il ne croyoit pas possible de les travailler dans des bassins; mais qu'en faisant des essais sur des morceaux de diverses glaces faites pour être plates, on en trouvoit qui avoient une très-petite courbure sphérique, & par

conséquent un long foyer; qu'il avoit même trouvé un foyer de 1200 pieds; que cela dépendoit en partie d'un peu de courbure insensible dans les tables de fer poli, sur lesquelles on étend le verre fondu, ou de la maniere dont on chargeoit les glaces pour les polir les unes contre les autres; que ces essais étoient plus longs que difficiles: mais il ne voulut point s'expliquer plus à fond.

En 1694, il fit imprimer à Paris, où il étoit, son premier ouvrage, l'*Essai de Dioptrique*. Il y donne cette science démontrée géométriquement & avec clarté; tout ce qui appartient aux foyers des verres sphériques, car il rejette les autres figures comme inutiles; tout ce qui regarde l'augmentation des objets, le rapport des objectifs & des oculaires, les ouvertures qu'il faut laisser aux lunettes, le *champ* qu'on peut leur donner, le différent nombre de verres qu'on y peut mettre. Il y joint, pour l'art de tailler les verres, & sur les conditions que leur matiere doit avoir, une pratique qui lui appartenoit en partie, & dont cependant il ne dis-

ſimule rien. Le titre de ſon livre eût été rempli, quand il n'eût donné rien de plus ; mais il va beaucoup plus loin. Un ſyſtême général de la réfraction, & ſes expériences le conduiſent à la différente réfrangibilité des rayons, propriété que M. Newton avoit trouvée pluſieurs années auparavant, & ſur laquelle il a fondé ſon ingénieuſe théorie des couleurs, l'une des plus belles découvertes de la phyſique moderne. M. Hartſoëker prétend du moins avoir avancé le premier, que la différente réfrangibilité venoit de la différente viteſſe, qui effectivement en paroît être la véritable cauſe ; & parce qu'elle étoit inconnue, il a donné comme un paradoxe inouï en dioptrique, que l'angle de la réfraction ne dépende pas de la ſeule inégalité de réſiſtance des deux milieux. Plus le rayon a de viteſſe, moins il ſe rompt.

L'eſſai de dioptrique eſt même un eſſai de phyſique générale. Il y poſe les premiers principes, tels qu'il les conçoit, deux uniques élémens. L'un eſt une ſubſtance parfaitement fluide, infinie, toujours en mouvement, dont aucune partie

n'eſt jamais entiérement détachée de ſon tout ; l'autre, ce ſont de petits corps différens en grandeur & en figure , parfaitement durs & inaltérables , qui nagent confuſément dans ce grand fluide , s'y rencontrent , s'y âſſemblent , & deviennent les différens corps ſenſibles. Avec ces deux élémens il forme tout , & tire de cette hypotheſe , juſqu'à la peſanteur & à la dureté des corps compoſés. Ailleurs il en a tiré auſſi le reſſort.

Un aſſez grand nombre de phénomenes de phyſique générale qu'il explique , l'amenent à la formation du ſoleil , des planetes & même des cometes. Il conçoit que les cometes ſont des taches du ſoleil aſſez maſſives, pour avoir été chaſſées impétueuſement hors de ce grand globe de feu ; elles s'élevent juſqu'à une certaine diſtance, & retombent enſuite dans le ſoleil , qui les abſorbe de nouveau , & les diſſout, ou les repouſſe encore hors de lui , s'il ne les diſſout pas. On tâche préſentement à aller plus loin ſur la théorie des cometes , & ce ne ſont plus des générations fortuites.

L'hiſtoire des découvertes faites dans le ciel, par les téleſcopes, appartenoit aſſez naturellement à la dioptrique. M. Hartſoëker la donne, accompagnée de ſes réflexions ſur tant de ſingularités nouvelles & imprévues. Il finit par les obſervations du microſcope; & l'on peut juger que les petits animaux qui ſe transforment en tous les autres, n'y ſont pas oubliés.

Cet ouvrage lui attira l'eſtime des ſavans, & l'amitié de quelques-uns, comme M. l'abbé Galois, qui conſerva toujours pour lui les mêmes ſentimens. Le pere Malebranche & M. le marquis de l'Hôpital, qui reconnurent qu'il étoit bon géometre, voulurent le gagner à la nouvelle géométrie des infiniment-petits, dont ils étoient pleins; mais il la jugeoit peu utile pour la phyſique, à laquelle il s'étoit dévoué. Il dédaignoit aſſez, par la même raiſon, les profondeurs de l'algebre, qui, ſelon lui, ne ſervoient à quelques ſavans, qu'à leur procurer la gloire d'être inintelligibles pour la plupart du monde. Il eſt vrai qu'en ne regardant la géométrie que

comme instrument de la physique, il pouvoit souvent n'avoir pas besoin que l'instrument fût si fin ; mais la géométrie n'est pas un pur instrument ; elle a par elle-même une beauté sublime, indépendante de tout usage. S'il ne vouloit pas, comme il l'a dit aussi, se laisser détourner de la physique, il avoit raison de craindre les charmes de la géométrie nouvelle.

Animé par le succès de sa dioptrique, il publia, deux ans après, ses *Principes de Physique* à Paris. Là il expose avec plus d'étendue le systême qu'il avoit déja donné en raccourci ; & y joignant sur les différens sujets auxquels son titre l'engage, un grand nombre, soit de ses pensées particulieres, soit de celles qu'il adopte, il forme un corps de physique assez complet, parce qu'il y traite presque de tout ; & assez clair, parce qu'il évite les grands détails, qui, en approfondissant les matieres, les obscurcissent pour une grande partie des lecteurs.

Au renouvellement de l'académie, en 1699, tems où il étoit retourné en Hollande avec sa famille, il fut nommé asso-

cié étranger ; c'étoit le fruit de la réputation qu'il laissoit à Paris. Quelque tems après il fut aussi agrégé à la société royale de Berlin, & l'on peut remarquer que dans tous les ouvrages qu'il a imprimés depuis, il ne s'est paré ni de ces titres d'honneur, ni d'aucun autre. Il a toujours mis simplement & à l'antique, *par Nicolas Hartsoëker*, bien différent de ceux qui rassemblent le plus de titres qu'ils peuvent, & qui croient augmenter leur mérite à force d'enfler leur nom.

Le feu Czar étant allé à Amsterdam, pour ses grands desseins, dont nous admirons aujourd'hui les suites, il demanda aux magistrats de cette ville quelqu'un qui pût l'instruire, & lui ouvrir le chemin des connoissances qu'il cherchoit. Ils firent venir de Rotterdam M. Hartsoëker, qui n'épargna rien pour se montrer digne de ce choix, & de l'honneur d'avoir un tel disciple. Le Czar, qui prit beaucoup d'affection pour lui, voulut l'emmener en Moscovie ; mais ce pays étoit trop éloigné & de mœurs trop différentes, l'incertitude des événemens encore trop grande,

une famille trop difficile à tranſporter. Meſſieurs d'Amſterdam, pour le dédommager en quelque ſorte des dépenſes qu'il avoit été obligé de faire, pendant ſa demeure auprès du Czar, lui firent dreſſer une petite eſpece d'obſervatoire ſur un des baſtions de leur ville. Ils ſavoient bien que c'étoit là le recompenſer magnifiquement, quoiqu'à peu de frais.

Il entreprit, dans cet obſervatoire, un grand miroir ardent, compoſé de pieces rapportées, pareil à celui dont quelques-uns prétendent qu'Archimede ſe ſervit. M. le Landgrave de Heſſe - Caſſel alla le voir travailler ; & pour lui faire un honneur encore plus marqué, il alla chez lui. Comme les ſavans ſont ordinairement trop heureux que les princes daignent les admettre à leur faire la cour, les hiſtoires n'oublient pas les viſites rendues aux ſavans, par les princes ; elles honorent les uns & les autres, & peut-être également.

Dans le même tems, le feu électeur Palatin, Jean Guillaume, avoit jeté les yeux ſur M. Hartſoëker, pour ſe l'attacher ; mais, ce qui eſt rare, le philoſophe

réſiſtoit aux ſollicitations de l'électeur ; & , ce qui eſt plus rare encore , l'électeur perſévéra pendant trois ans ; & enfin , en 1704 , le philoſophe ſe réſolut à s'engager dans une cour. Il fut le premier mathématicien de S. A. E. & en même tems profeſſeur honoraire en philoſophie , dans l'univerſité d'Heidelberg.

Ce n'eſt pas aſſez pour un ſavant attaché à un prince , d'en recevoir réguliérement & magnifiquement même , ſi l'on veut , ces récompenſes indiſpenſables , que reçoivent , ſans diſtinction , tous ſes autres officiers ; il lui en faut de plus délicates : il faut que le prince ait du goût pour les talens & pour les connoiſſances du ſavant ; il faut qu'il en faſſe uſage , & plus cet uſage eſt fréquent , & éclairé en même tems , plus le ſavant eſt bien payé. M. Hartſoëker eut ce bonheur avec ſon maître , qui avoit beaucoup d'inclination pour la phyſique , & s'y appliquoit plus ſérieuſement qu'en prince.

Le phyſicien prétendoit même être obligé au prince d'une obſervation ſinguliere , qui le fit changer de ſentiment ſur une

une matiere importante. L'électeur lui apprit la reproduction merveilleuse des jambes d'écrevisse. (1) Sur cela, M. Hartsoëker, qui ne put concevoir que cette reproduction de parties perdues ou retranchées, qui est sans exemple dans tous les animaux connus, s'exécutât par le seul méchanisme, imagina qu'il y avoit dans les écrevisses une ame *plastique* ou *formatrice*, qui savoit leur refaire de nouvelles jambes; qu'il devoit y en avoir une pareille dans les autres animaux & dans l'homme même; & parce que la fonction de ces ames plastiques n'est pas de reproduire des membres perdus, il leur donna celle de former les petits animaux qui perpétuent les especes. Ce seroient là les *natures plastiques* de M. Cudvorth, qui ont eu de célebres partisans, si ce n'étoit que celles-ci agissent sans connoissance, & que celles de M. Hartsoëker sont intelligentes. Ce nouveau systême lui plut tant, qu'il se rétracta hautement de la premiere pensée qu'il avoit eue sur les petits

(1) Voyez l'Hist. de 1712, p. 35 & suiv.

animaux, & la traita lui-même de *bizarre & d'abſurde ;* termes que la plus grande ſincérité d'un auteur n'emploie guere. Quant aux terribles objections qui ſe préſentent bien vîte contre les ames plaſtiques, il ne ſe les diſſimule pas ; & pouſſé par lui-même aux dernieres extrémités, il avoue de bonne foi qu'il ne ſait pas de réponſe. Il ſemble qu'il vaudroit autant n'avoir point fait de ſyſtême, que d'être ſi promptement réduit à en venir là. Il ne s'agit que d'avouer ſon ignorance un peu plus tôt.

Il raſſembla les diſcours préparés qu'il avoit tenus à l'électeur, & en forma deux volumes, qui parurent en 1707 & 1708, ſous le titre de *Conjectures phyſiques*, dédiés au prince pour qui ils avoient été faits. Cet ouvrage eſt dans le même goût que les *Eſſais de Phyſique*, dont il ne ſe cache pas de répéter quelquefois des morceaux en propres termes, auſſi-bien que de l'*Eſſai de Dioptrique ;* car à quoi bon cette délicateſſe de changer de tours & d'expreſſions, quand on ne change pas de penſées ?

Du Palatinat, il fit des voyages dans quelques autres pays de l'Allemagne, ou

pour voir les ſavans, ou pour étudier l'hiſtoire naturelle, ſur-tout les mines. A Caſſel il trouva un verre ardent de M. le Landgrave, fait par M. Tſchirnhaus, de la même grandeur que celui qu'avoit feu M. le duc d'Orléans, & tout pareil. Il répéta les expériences de M. Homberg, & n'eut pas le même ſuccès à l'égard de la vitrification de l'or, dont nous avons parlé en 1702, *page* 34, & en 1717, *page* 30. Il eſt le philoſophe Hollandois, aux objections duquel M. Homberg répondoit en 1707. Il ne s'en eſt point déſiſté, & a toujours ſoutenu que ce qui ſe vitrifioit, n'étoit point l'or, mais une matiere ſortie du charbon qui ſoutenoit l'or dans le foyer, & mêlée peut-être avec quelques parties hétérogenes de l'or. Il nioit même la vitrification d'aucun métal au verre ardent; jamais il n'avoit ſeulement pu parvenir à celle du plomb, quelque tems qu'il y eût employé. Il eſt triſte qu'un grand nombre d'expériences délicates ſoient encore incertaines. Seroit-ce donc trop prétendre, que de vouloir du moins avoir des faits bien conſtans?

Le Landgrave de Heſſe-Caſſel dit un

jour à M. Hartsoëker qu'il auroit bien souhaité le trouver peu content de la cour Palatine ; il répéta deux fois ce discours que M. Hartsoëker ne vouloit point entendre ; & enfin le prenant par la main, il lui dit : *Je ne sais si vous me comprenez.* M. Hartsoëker, obligé de répondre, l'assura de son respect, de sa reconnoissance, & en même tems d'une fidélité inviolable pour l'électeur. Un refus si noble à des avances si flatteuses, dut le faire regretter davantage par le Landgrave.

Il alla à la cour d'Hanovre, où M. Leibnitz, ami né de tous les savans, le présenta à l'électeur, aujourd'hui roi d'Angleterre, & à la princesse électorale, si célebre par son goût & par ses lumieres. Il reçut un accueil très-favorable ; la renommée & M. Leibnitz rendoient témoignage à son mérite.

L'électeur Palatin, ayant entendu parler avec admiration du miroir ardent de M. Tschirnhaus, demanda à M. Hartsoëker s'il en pourroit faire un pareil. Celui-ci aussi-tôt en fit jeter trois dans la verrerie de Neubourg, de la plus belle matiere

qu'il fût possible. Il les eut bientôt mis dans leur perfection, & l'électeur lui en donna le plus grand, qui a trois pieds cinq pouces rhinlandiques de diametre, & que deux hommes ont de la peine à transporter. Il est de neuf pieds de foyer, & ce foyer est parfaitement rond, & de la grandeur d'un louis d'or. Le miroir du palais royal n'est pas si grand.

En 1710, il publia un volume iutitulé: *Eclaircissemens sur les conjectures physiques.* Ce sont des réponses à des objections, dont il a dit depuis que la plupart étoient de M. Leibnitz. Dans cet ouvrage, il devient un homme presque entiérement différent de ce qu'il avoit été jusqu'alors. Il n'avoit jamais attaqué personne; ici il est un censeur très-févere, & c'est principalement sur les volumes donnés tous les ans par l'académie que tombe sa censure. Il est vrai qu'il a souvent déclaré qu'il ne critiquoit que ce qu'il estimoit, & qu'il se tiendroit honoré de la même marque d'estime. L'académie, qui ne se croit nullement irrépréhensible, ne fut point offensée; elle le traita toujours comme un de ses membres, sujet

ſeulement à quelque mauvaiſe humeur, & les particuliers attaqués ne voulurent point interrompre le cours de leurs occupations, pour travailler à des réponſes, qui le plus ſouvent ſont négligées du public, & tout au plus ſoulagent un peu la vanité des auteurs.

Les Eclairciſſemens ſur les Conjectures phyſiques eurent une *ſuite* aſſez ample qui parut en 1712. L'auteur y étend beaucoup plus loin qu'il n'avoit encore fait le ſyſtême des ames plaſtiques. Dans l'homme, l'ame raiſonnable donne les ordres, & une ame *végétative* qui eſt la plaſtique, intelligente & plus intelligente que la raiſonnable même, exécute dans l'inſtant, & non-ſeulement exécute les mouvemens volontaires, mais prend ſoin de toute l'économie animale, de la circulation des liqueurs, de la nutrition, de l'accrétion, &c. opérations trop difficiles pour n'être l'effet que du ſeul méchaniſme. Mais, dit-on auſſi tôt, cette ame raiſonnable, cette ame végétative, c'eſt nous-mêmes ; & comment faiſons-nous tout cela ſans en ſavoir rien ? M. Hartſoëker répond par une comparaiſon, qui

du moins est assez ingénieuse. Un sourd est seul dans une chambre, & il y a dans des chambres voisines des gens destinés à le servir. On lui a fait comprendre que quand il voudroit manger, il n'avoit qu'à frapper avec un bâton. Il frappe, & aussi-tôt des gens viennent qui apportent des plats. Comment peut-il concevoir que ce bruit qu'il n'a pas entendu, & dont il n'a pas l'idée, les aient fait venir ?

Après cela on s'attend assez à une ame végétative intelligente dans les bêtes, qui en paroissent effectivement assez dignes. On ne sera pas même trop surpris qu'il y en ait une dans les plantes, où elle réparera, comme dans les écrevisses, les parties perdues, aura attention à ne les laisser sortir de terre que par la tige, tiendra cette tige toujours verticale, fera enfin tout ce que le méchanisme n'explique pas commodément. Mais M. Hartsoëker ne s'en tient pas-là. A ce nombre prodigieux d'intelligences répandues par-tout, il en ajoute qui président aux mouvemens célestes, & qu'on croyoit abolies pour jamais. Ce n'est pas-là le seul exemple qui fasse voir qu'au-

cune idée de la philosophie ancienne n'a été assez proscrite pour devoir désespérer de revenir dans la moderne.

Cette *Suite des Eclaircissemens* contient, outre plusieurs morceaux de physique destinés à l'usage de l'électeur, différens morceaux particuliers, qui sont presque tous des critiques qu'il fait de plusieurs auteurs célebres, ou des réponses à des critiques qu'on lui avoit faites. Sur-tout il répond à des journalistes, dont il n'étoit pas content : ce sont des especes de juges fort sujets à être pris à partie.

L'électeur Palatin mourut en 1716. M. Hartsoëker ne quitta point la cour Palatine, tant que l'électrice veuve, princesse de la maison de Médicis, née avec le goût héréditaire de protéger les sciences, & à laquelle il étoit fort attaché, demeura en Allemagne. Mais elle se retira en Italie au bout d'un an, après avoir fait ses adieux en princesse, avec des libéralités qu'elle répandit sur ses anciens courtisans. M. Hartsoëker n'y fut pas oublié. Dès que le Landgrave de Hesse le vit libre, il recommença à lui faire l'honneur de le solliciter ; mais

il ſe crut déja trop avancé en âge pour prendre de nouveaux engagemens ; il avoit aſſez vécu dans une cour, & quelques agrémens qu'un philoſophe y puiſſe avoir, il ne peût s'empêcher de ſentir qu'il eſt dans un climat étranger. Il ſe transporta avec toute ſa famille à Utrecht.

Ce fut-là qu'il fit imprimer en 1722 un *Recueil de pieces de phyſique*, toutes détachées les unes des autres. Le titre annonce enſuite que le principal deſſein eſt de faire voir *l'invalidité* du ſyſtême de M. Newton, de ce ſyſtême fondé ſur la plus ſublime géométrie, ou étroitement incorporé avec elle, adopté par tous les philoſophes de toute une nation auſſi éclairée que l'Angloiſe, admiré même, & du moins reſpecté par ceux qui ne l'adoptent pas. M. Hartſoëker, ſans uſer de petits ménagemens peu philoſophiques, entre en lice avec courage, & ſe déclare nettement contre ces grands eſpaces vides où ſe meuvent les planetes, obligées à décrire des courbes par des gravitations, ou attractions mutuelles. Il y trouve des inconvéniens qu'il ne peut digérer ; & quoiqu'il ne ſoit rien moins

que Cartéfien, il aime mieux ramener les tourbillons de Defcartes. L'idée en eft effectivement très-naturelle; & de plus, les mouvemens de toutes les planetes, tant principales que fubalternes, dirigés en même fens; mais principalement le rapport invariable de toutes les diftances à toutes les révolutions, indiquent affez fortement que tous les corps céleftes, qui compofent le fyftême folaire, font affujettis à fuivre le cours d'un même fluide. Il faut convenir néanmoins que les cometes, qui fe meuvent en tous fens, devroient trouver, dans ce grand fluide, une réfiftance qui diminueroit beaucoup leur mouvement propre, & pourroit même ne leur laiffer à la fin que le mouvement général du tourbillon. M. Hartfoëker tâche à fe tirer de cette grande difficulté, par fon fyftême particulier des cometes, qui n'eft pas lui-même fans difficulté.

Dans ce même recueil il attaque trois differtations, fur lefquelles M. de Mairan, étant encore en province, & avant que d'être de l'académie des fciences, avoit en trois années confécutives rem-

porté le prix de l'académie de Bordeaux. M. de Mairan répondit dans le journal des savans, en 1722. Il y convient, en véritable savant, de quelques fautes réelles, & par-là il acquiert le droit d'être cru sur sa parole, à l'égard de celles dont il ne convient pas. M. Hartsoëker dit, dans sa préface, que, s'il eût eu les autres pieces, qui, dans les années suivantes, avoient remporté le prix de Bordeaux, il y auroit fait aussi ses remarques. Il prétendoit apparemment faire entendre par-là qu'il n'en vouloit point personnellement à M. de Mairan, ni à aucun auteur particulier, plus qu'à tout autre; mais il peut paroître que ce discours marque quelque inclination à reprendre, & même un peu de dessein formé. Il proteste souvent, & avec un grand air de sincérité, qu'il ne prétend donner que de simples conjectures; il seroit donc assez raisonnable de laisser celles des autres en paix; elles ont toutes un droit égal de se produire au jour, & souvent n'en ont guere de se combattre.

Nous passerons sous silence le reste de ce recueil ; deux dissertations envoyées à l'académie pour le prix qu'elle propose tous les ans, l'une sur le principe, l'autre sur les loix du mouvement ; un discours sur la peste, où il prend, après le pere Kircher, l'hypothese des insectes ; un traité des passions, &c. Mais nous en exceptons une piece, à cause du grand & fameux adversaire qu'elle a pour objet, M. Bernoulli, dont M. Hartsoëker avoit attaqué le sentiment sur la lumiere du barometre, exposé dans l'histoire de 1701 (1).

M. Bernoulli fit soutenir à Basle, sur ce sujet, une these où l'on ne ménageoit pas M. Hartsoëker, qui s'en ressentit vivement. Il ramasse de tous côtés les armes qui pouvoient servir sa colere ; &, comme il étoit accusé d'en vouloir toujours aux plus grands hommes, tels que messieurs Huiguens, Leibnitz, Newton, il se justifie par en parler plus librement que jamais, peut-être pour faire

(1) Page 1 & suiv.

valoir

valoir ſa modération paſſée. Sur-tout M. Leibnitz, qui n'entre dans la querelle qu'à cette occaſion, & très-incidemment, n'en eſt pas traité avec plus d'égard; & ſon *Harmonie préétablie*, ſes *Monades*, & quelques autres penſées particulieres, ſont rudement qualifiées. On croiroit que les philoſophes devroient être plus modérés dans leurs querelles que les poëtes, les théologiens plus que les philoſophes; cependant tout eſt aſſez égal.

Après que M. Hartſoëker ſe fût établi à Utrecht, il entreprit un cours de phyſique, auquel il a beaucoup travaillé. Il y a fait de plus un èxtrait entier des lettres de M. Leuvenhoeck, parce qu'il trouvoit que, dans ce livre, beaucoup d'obſervations rares & curieuſes ſe perdoient dans un tas de choſes inutiles, qui empêcheroient peut-être qu'on ne ſe donnât la peine de les y aller déterrer. On doit être bien obligé à ceux qui ſont capables de produire, quand ils veulent bien donner leur tems à rendre les productions d'autrui plus utiles au public.

Son application continuelle au travail

altéra enfin sa santé, qui jusques-là s'étoit bien soutenue. Peu de tems avant sa mort, sur quelques reproches qui lui étoient revenus de la maniere dont il en avoit usé à l'égard de l'académie, il voulut se justifier par une espece d'apologie qu'il n'a pu achever entiérement. On s'imagine bien sur quoi elle roule; tout ce qu'il y dit est vrai, & il ne reste rien à lui reprocher, qu'une chose dont on ne peut le convaincre ; c'est que l'on sent dans ses critiques plus de plaisir, que de besoin de critiquer : mais ce seroit pousser la délicatesse trop loin, que de donner du poids à un sentiment qui peut être incertain & trompeur.

Il mourut le 10 décembre 1725. Il étoit vif, enjoué, officieux, d'une bonté & d'une facilité, dont de faux amis ont abusé assez souvent. Ces qualités, qui s'accordent si peu avec un fonds critique, naturellement chagrin & malfaisant, sont peut-être sa meilleure apologie.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

DELISLE.

GUILLAUME DELISLE naquit à Paris le dernier février 1675, de Claude Delisle, homme très-célebre par sa grande connoissance de l'histoire & de la géographie, & qui les enseignoit dans Paris avec beaucoup de succès à tous ceux qui, faute de loisir, ou pour s'épargner de la peine, ou pour aller plus vîte, avoient besoin d'un maître. Tous les jeunes seigneurs de son tems, & heureusement son tems a été très-long, ont appris de lui : feu M. le duc d'Orléans fut son disciple ; &, comme il se connoissoit dès lors en hommes, il conserva toujours pour lui une bienveillance particuliere. M. Delisle n'étoit pas de ces maîtres ordinaires, qui n'en savent qu'autant qu'il faut pour débiter à un écolier ce qu'il ne savoit pas ; il possédoit à

fond les ſciences dont il faiſoit profeſſion, & je l'ai aſſez connu pour aſſurer que la candeur de ſon caractere étoit telle, qu'il n'eût ôſé enſeigner ce qu'il n'eût ſu que ſuperficiellement.

Le pere reconnut bientôt dans ſon fils toutes les diſpoſitions qu'il pouvoit ſouhaiter, & il étoit impoſſible que l'éducation manquât à la nature. M. Deliſle, preſque enfant, à l'âge de huit ou neuf ans, avoit déja dreſſé, & deſſiné lui-même ſur l'hiſtoire ancienne, des cartes que M. Freret a vues ; car il eſt bon d'avoir pour cette eſpece de prodige un témoin, illuſtre par une grande érudition. Ce fut vers la géographie que M. Deliſle tourna toutes ſes études, déterminé de ce côté-là par ſon inclination, aidé de toutes les connoiſſances, & conduit avec toute l'affection d'un pere.

Communément on n'a guere d'idée de ce que c'eſt qu'une carte géographique, & de la maniere dont elle ſe fait. Pour peu qu'on liſe, on voit aſſez la différence d'une hiſtoire à une autre du même ſujet, & on juge les hiſtoriens ; mais

on ne regarde pas de si près à des cartes de géographie : on ne les compare point, on croit assez qu'elles sont toutes à-peu-près la même chose ; que les modernes ne sont qu'une répétition des anciennes ; & , si dans l'usage on en préfere quelques-unes , c'est sur la foi d'une réputation dont on n'a pas examiné les fondemens. Les besoins ordinaires ne demandent pas dans les cartes une grande exactitude. Il est vrai que pour celles qui appartiennent à la navigation , il en faut une qui ne peut être trop parfaite ; mais il n'y a que les navigateurs qui sentent cette nécessité ; il y va de leur vie.

Si, lorsqu'un géographe entreprend de faire une carte de l'Europe , par exemple , il avoit devant lui un gros recueil d'observations astronomiques bien exactes, de la longitude & de la latitude de chaque lieu , la carte seroit bientôt faite ; tout viendroit s'y placer de soi - même , à l'intersection d'un méridien & d'un parallele connus. Jamais cette carte n'auroit besoin de correction , à moins qu'il n'arrivât des changemens physiques qu'elle

ne garantiſſoit pas. Mais on a jusqu'ici très-peu d'obſervations des longitudes des lieux. On ne peut guere en avoir que depuis que feu M. Caſſini a calculé les mouvemens des ſatellites de Jupiter, & que l'on obſerve à l'académie les éclipſes des fixes par les planetes ; car, avant cela, on n'avoit pour les longitudes que des éclipſes de lune, qui ſont rares, qui, juſqu'à l'invention des lunettes, n'étoient pas aſſez bien obſervées, & qui, même encore aujourd'hui, ne donnent pas aiſément des déterminations aſſez préciſes. On a toujours pu obſerver les latitudes, & les obſervations pourroient être en grande quantité ; mais il faut des obſervateurs, & il n'y en a que depuis environ 200 ans, & en très-petit nombre, ſemés dans quelques villes principales de l'Europe. On n'a donc, pour la carte qu'on en feroit, que quelques points, déterminés sûrement par obſervation aſtronomique ; & où prendre tous les autres en nombre infini ? On ne peut avoir recours qu'aux meſures itinéraires, aux diſtances des lieux, répandues en une

infinité d'hiſtoires, de voyages, de relations, d'écrits de toutes eſpeces, mais peu exactement ; &, ce qui eſt encore pis, différemment presque dans tous. Il faut peſer l'autorité de cette multitude de différens titres, & on ne le peut qu'avec le ſecours de beaucoup d'autres connoiſſances ſubſidiaires ; il faut accorder les contradictions qui ne ſont qu'apparentes ; il faut faire un choix bien raiſonné, quand elles ſont réelles. Enfin les meſures, comme les lieues, qui varient tant, non-ſeulement d'un Etat à un autre, mais d'un petit pays du même Etat à un autre voiſin, doivent être ſi bien connues du géographe, qu'il les puiſſe comparer toutes entre elles, & les rapporter à une meſure commune, telle que la lieue commune de France. Tout cela eſt d'un détail immenſe, & capable de laſſer la patience la plus opiniâtre. On ne plaindroit pas ceux qui emploieroient autant de tems & de travail à quelque théorie brillante, & peut-être inutile ; ils feroient récompenſés, & par le plaiſir de la production, & par un certain éclat qui frapperoit le public.

Les parties des cartes, qui repréfentent les mers, ou feulement les côtes, ont encore leurs difficultés particulieres. On ne peut trop ramaffer, trop comparer de journaux de pilotes & de routiers; les diftances y font marquées felon des rhumbs de vent, auxquels on ne peut fe fier s'ils ont été pris fans la bouffole, & qu'il faut corriger fi la variation de l'aiguille n'a pas été alors connue, ou ne l'a pas été exactement. Quelle ennuyeufe & fatigante difcuffion! Il faut être bien né géographe pour s'y engager.

Auffi n'avoit-on pas pris jufqu'à préfent toutes les peines néceffaires, & peut-être ne favoit-on pas même affez bien toutes celles qu'il y avoit à prendre. Nicolas Sanfon a été dans le fiecle paffé le plus fameux de nos géographes; cette fcience lui doit beaucoup: cependant fes cartes étoient fort imparfaites, foit par la faute de fon fiecle, foit par la fienne. Il n'avoit pas encore affez d'obfervations, & il n'avoit pas affez approfondi, ni affez recherché. Lorfque le tems amena de nouvelles connoiffances, il aima mieux les négliger, que de

corriger ses premiers ouvrages par les derniers, & de mettre entr'eux une discordance qui le blessoit. La source de son Nil fut toujours sous le tropique du capricorne, à 35 degrés de distance de sa véritable position, parce qu'il en avoit cru Ptolomée, qui en avoit jugé ainsi. Sa Chine, sa Tartarie, sa terre d'Yeço, s'obstinoient à demeurer mal placées & mal disposées contre le témoignage de relations indubitables.

M. Delisle vint dans le tems où tout sembloit annoncer que la géographie alloit changer de face. Le zele de la religion, & l'amour des richesses, principes bien opposés, s'accordoient à augmenter tous les jours le nombre des découvertes dans les climats lointains, & l'astronomie, beaucoup plus parfaite que jamais, fournissoit de nouveau les longitudes par les satellites de Jupiter, d'autant plus sûrement que les lieux étoient plus éloignés. Plusieurs points de la terre prenoient enfin des places qu'ils ne pouvoient plus perdre, & auxquelles les autres devoient s'assujettir.

A la fin de 1699, M. Delisle, âgé de

vingt-cinq ans, donna ſes premiers ouvrages, une mappemonde, quatre cartes des quatre parties de la terre, & deux globes, l'un céleſte, l'autre terreſtre, dédiés à S. A. R. feu M. le duc d'Orléans. Le tout, & principalement les globes avoient été faits ſous les yeux & ſous la direction de feu M. Caſſini ; ce qui ſeul auroit répondu de la bonté & de l'exactitude du travail.

L'ouverture du ſiecle préſent ſe fit donc, à l'égard de la géographie, par une terre preſque nouvelle que M. Deliſle préſenta. La Méditerranée, cette mer ſi connue de tout tems par les nations les plus ſavantes, toujours couverte de leurs vaiſſeaux, traverſée de tous les ſens poſſibles par une infinité de navigateurs, n'avoit que 860 lieues d'occident en orient, au lieu de 1160 qu'on lui donnoit ; erreur preſque incroyable : l'Aſie étoit pareillement raccourcie de 500 lieues, la poſition de la terre d'Yeço changée de 1700, une infinité d'autres corrections moins frappantes & moins ſenſibles ne ſurprenoient que les yeux ſavans ; encore M. Deliſle avoit-il jugé à propos de reſpec-

ter jusqu'à un certain point les préjugés établis, & de n'user pas à toute rigueur du droit que lui donnoient ses découvertes, tant le faux s'attire d'égards par cette ancienne possession où il se trouve toujours.

Les globes & les cartes eurent une approbation générale ; & un homme, qui avoit le titre de géographe du roi, voulut en partager le fruit par une mappemonde en quatre feuilles, qu'il publia aussi-tôt après, fort semblable à ce qui venoit de paroître. M. Delisle, muni d'un privilege, se plaignit en justice d'avoir été entiérement copié, à l'exception des fautes qu'on avoit mises dans la nouvelle mappemonde, ou par ignorance, ou pour déguiser le larcin. Le conseil d'état privé du roi nomma deux experts en cette matiere, où il y en a peu, feu M. Sauveur & M. Chevalier, tous deux de cette académie. Le détail de l'exactitude scrupuleuse qu'ils apporterent à cette affaire, est imprimé ; ils se convainquirent parfaitement que l'adversaire de M. Delisle étoit un plagiaire. L'arrêt du conseil fut conforme à leur avis; mais le procès dura six ans. M.

Delisle perdit, à s'assurer ce qui lui étoit dû, une grande partie de ces six années, qu'il eût employées entieres à s'enrichir utilement pour le public. Il usa généreusement de sa victoire; il avoit droit, par l'arrêt, de faire casser les planches du géographe condamné; il lui en laissa tout ce qui n'appartenoit pas précisément à la géographie, des ornemens assez agréables, des cartouches recherchés, qui pouvoient faire ailleurs l'effet de prévenir & d'amuser les yeux de la plupart du monde.

La Méditerranée, plus courte de plus d'un quart qu'on ne l'avoit cru jusques-là, avoit fort étonné, & quelques-uns ne se rendoient pas encore aux observations astronomiques. M. Delisle, pour ne laisser aucun doute, entreprit de mesurer toute cette mer en détail & par parties, sans employer ces observations; mais seulement les portulans & les journaux de pilotes, tant de routes faites de cap en cap, en suivant les terres, que de celles qui traverseroient d'un bout à l'autre; & tout cela, évalué avec toutes les précautions nécessaires, réduit & mis ensemble,

ensemble, s'accordoit à donner à la Méditerranée la même étendue, que les observations astronomiques dont on vouloit se défier.

Il devoit publier une *Introduction à la géographie*, dans laquelle il eût rendu compte de tous les changemens dont il étoit auteur. Il ne l'a point publiée, occupé par d'autres travaux; & cependant on s'étoit accoutumé peu à peu à prendre en lui une confiance, qui eût pu le dispenser de ce grand appareil de preuves. Il est vrai qu'en plusieurs occasions particulieres il en avoit donné, qui marquoient tant de capacité & d'exactitude, tout ce qui sortoit de ses mains étoit si bien d'accord avec ce qui en étoit déja sorti, que cette confiance du public ne pouvoit passer pour une grace.

Peut-être penseroit-on que l'extrême difficulté des discussions géographiques, & le peu d'apparence que des critiques s'y embarquent, donnent à un géographe une liberté assez ample de régler bien des choses à son gré. Mais sur les matieres les moins maniées par le gros des savans,

il y a toujours, du moins si on prend toute l'Europe, un petit nombre de gens à craindre, & qui n'attendent qu'un sujet de censure, même léger. D'ailleurs, un véritable savant prend un amour pour l'objet perpéruel de ses recherches, & se fait à cet égard une conscience, qui ne lui permettent pas d'en imposer. On pouvoit compter que M. Delisle étoit singuliérement dans cette disposition ; il avoit la candeur de son pere.

Des mappemondes, des cartes générales de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, ne sont que des ébauches de la représentation de la terre. Les cartes particulieres demandent une nouvelle étude, & une étude d'autant plus pénible, qu'elles sont plus particulieres. L'objet croît toujours à mesure qu'il est regardé de plus près, & il y faut voir ce que l'on n'y considéroit pas auparavant. Le nombre des matériaux nécessaires devient toujours plus accablant pour le géographe, & s'il se pique de précision, tous ceux qu'il peut recouvrer lui sont nécessaires,

Encore une difficulté qui n'appartient guere qu'à la géographie, c'est d'être fort changeante. Je ne parle pas des changemens physiques ; ils sont peu considérables. Que les mers s'éloignent de leurs rivages, ou gagnent sur les terres, que de grandes rivieres se fassent d'autres embouchures, qu'il naisse de nouvelles isles, un médiocre savoir embrasse sans peine ce petit nombre d'événemens rares ; mais les limites civiles des royaumes, des provinces, des gouvernemens, des diocèses, sont sujettes à de grandes variations dans certains intervalles de tems ; & de plus la langue de la géographie change presque absolument ; tout prend de nouveaux noms, & c'est malheureusement dans les siecles les plus ténébreux, les plus dépourvus de bons auteurs. Il n'y a personne qui n'en sache un petit nombre d'exemples : mais, qu'est-ce que ce petit nombre, en comparaison de ce qu'un géographe en doit savoir ? Les conquêtes des barbares du Nord dans l'Europe, celles des Arabes & des Tartares dans l'Asie, défigurerent les anciens noms, ou les efface-

rent, & leur en ſubſtituerent d'autres, & Ptolomée ne reconnoîtroit qu'à peine aujourd'hui ſur nos cartes l'Empire Romain.

M. Deliſle a embraſſé la géographie dans toute ſon étendue ; il l'a ſuivie dans toutes ſes branches, & l'a prouvé au public, par des cartes de toutes les eſpeces, qui ſont au nombre de 90. Nous en indiquerons ſeulement quelques-unes de chaque ſorte, qui ſerviront d'exemples.

Une carte intitulée : *Le Monde connu aux Anciens*, & celles de l'Italie & de la Grece, &c. Nous avons rapporté, en 1714 (1) qu'il avoit fait voir combien les meſures itinéraires des Romains étoient juſtes, & conformes aux obſervations aſtronomiques qu'on a eues depuis, & combien l'Italie & la Grece étoient différentes de ce qu'elles paroiſſoient ſur toutes les autres cartes. Par-là ſe juſtifioient certaines choſes que les anciens avoient avancées, & que les modernes rendoient, par leur faute, trop abſurdes & trop incroyables.

(1) Page 80 & ſuiv.

Une carte des évêchés d'Afrique, qui a paru au-devant d'une nouvelle édition d'Optat de Mileve. Elle avoit toutes les difficultés de la géographie ancienne, & de la géographie la plus particuliere; car il y avoit en Afrique plus de six cents évêchés, dont une partie n'étoient que de gros bourgs, & même des châteaux; & il n'y a pas, jusqu'à leurs noms, qu'il ne soit souvent très-mal-aisé de déterminer sûrement.

Une carte de l'Empire Grec, du moyen âge, tirée de la description qu'en fit l'empereur Constantin Porphirogenete, dans le dixieme siecle. C'est-là, plus que par-tout ailleurs, qu'on trouve une langue toute nouvelle. L'Empire est divisé en *Thêmes*, expression inouïe jusques-là, & tout est une espece d'énigme, qui semble faite pour le supplice des géographes. Après cela, il ne faut presque pas compter d'autres cartes du moyen âge, comme celle du diocese de Toul, nommé alors *Civitas Leucorum*.

Une carte de la Perse, absolument nouvelle, & très-détaillée. On y retrouvoit

enfin ce grand pays, qui jusques-là n'avoit ressemblé ni aux histoires des anciens, ni aux relations des modernes. On n'avoit point encore la véritable étendue ou figure de la mer Caspienne, que l'on doit aux conquêtes & aux découvertes du feu Czar (1); mais M. Delisle en avoit approché autant qu'il étoit possible, par ses seules conjectures, & par son art singulier de mettre en œuvre & de combiner tous ses différens matériaux.

Une carte d'Artois pour mettre au-devant des commentaires de M. Maillart sur la coutume de cette province. Qui croiroit que dans les cartes d'un petit pays, si proche de nous, & si connu, il y avoit des rivieres omises, &, en récompense, d'autres supposées; quarante villages créés, ou du moins transportés de si loin, & avec des noms tellement défigurés, qu'ils ne pouvoient être reconnus par ceux qui demeuroient sur les lieux?

M. Delisle entra dans l'académie en 1702, éleve en astronomie du grand M. Cassini,

(1) Voyez l'Hist. de 1725, p. 121.

quoiqu'il ne fût, ni ne voulût être observateur; mais on compta que l'usage qu'il savoit faire des observations, lui devoit tenir lieu de celles qu'il ne faisoit pas ; & quoique dans le plan de l'académie il n'y eût point de place de géographe, on lui en laissa occuper une, qui, selon les apparences, devoit redevenir après lui place d'astronome, faute d'un géographe tel que lui. Il passa ensuite au grade d'associé , mais le plus glorieux événement de sa vie a été d'être appellé pour montrer la géographie au roi. Alors il commença à faire des cartes, uniquement par rapport à l'étude que ce jeune prince feroit de l'histoire. Il en dressa une générale du monde en 1720 , où les cartes générales , par où il avoit débuté en 1700, étoient déja rectifiées, tant parce qu'il avoit acquis de nouvelles lumieres , que parce qu'il avoit acquis aussi plus de hardiesse à ne point ménager les préjugés ordinaires, & en même tems plus d'autorité. Les auteurs, ainsi que ceux qui gouvernent, doivent un peu se régler sur l'opinion qu'ils sentent que l'on a d'eux. La carte de la fameuse retraite des dix mille,

néceſſaire pour entendre l'hiſtoire que Xénophon en a écrite, parut en 1721. Elle lui produiſoit une difficulté très-conſidérable, qu'il ne pouvoit lever que par une ſuppoſition hardie, que nous avons déja expoſée au public (1). Quelquefois les ſavans ne ſont pas fâchés de ſe trouver dans ces ſortes de détroits, d'où ils ne peuvent ſortir qu'à force de ſavoir.

Dès l'an 1718, il fut honoré, par brevet, du titre de premier géographe du roi, que perſonne n'avoit encore porté, ni ne porte encore après lui. S. M. y joignit une penſion.

Il avoit entrepris pluſieurs ouvrages pour le roi; une carte de l'empire d'Alexandre, dont il rendoit l'étendue beaucoup moindre, & par conſéquent plus vraiſemblable par ce même principe paradoxe, dont il ſe ſervoit pour la retraite des dix mille; l'empire des Perſes ſous Darius, l'empire Romain dans ſa plus grande étendue, la France, ſelon toutes ſes différentes diviſions, tant ſous les Romains, que ſous

(1) Voyez l'Hiſt. de 1721, p. 78 & ſuiv.

les trois races de ses rois. Toutes ces cartes, particuliérement destinées à l'histoire, & aux histoires les plus intéressantes, étoient des secours & des avantages, qui, de l'éducation du roi, devoient passer à celle des particuliers ; mais ces travaux, quoique apparemment fort avancés, ne sont pas finis.

On croit aussi qu'il a fort avancé une carte de la Terre-sainte, théâtre des plus grands événemens qui aient jamais été, & qui puissent jamais être. Il y travailloit depuis long-tems avec un soin si scrupuleux, & si difficile à contenter, qu'il semble que la religion y eût part. Il joignoit à la Terre-sainte l'Egypte, pays très-fameux & très-peu connu.

Il ne paroissoit presque plus d'histoire ou de voyage que l'on ne voulût orner d'une carte de M. Delisle. Ces sortes de modes prouvent du moins les grandes réputations. Il avoit promis une carte à M. l'abbé de Vertot, pour son histoire de Malte qui va paroître ; il la finit le 25 janvier 1726 au matin ; & étant sorti l'après-dînée, il fut frappé, dans la rue, d'une apo-

plexie, dont il mourut le même jour sans avoir repris connoissance.

Quoique le nom d'un savant ait bien du chemin à faire pour aller jusqu'aux oreilles des têtes couronnées, & même seulement jusqu'à celles de son maître, le nom de M. Delisle avoit frappé les puissances étrangeres. Le roi de Sardaigne, alors roi de Sicile, fit examiner par d'habiles gens la carte de la Sicile, publiée par cet auteur, & elle fut trouvée si exacte & si correcte, que S. M. l'honora d'une lettre accompagnée d'un présent que la lettre rendoit presque inutile. L'ambassadeur qui lui remit l'un & l'autre, avoit ordre en même tems de faire tous ses efforts pour l'engager à passer dans les Etats de ce prince, où il auroit tous les avantages & tous les agrémens qu'il demanderoit ; mais l'amour de la patrie le retint, & peut être aussi l'espérance qu'elle n'auroit pas l'ingratitude assez ordinaire à toute patrie. D'autres puissances lui ont fait les mêmes sollicitations. Le Czar alloit le voir familiérement pour lui donner quelques remarques sur la Moscovie, & plus encore, pour connoître chez

lui, mieux que par-tout ailleurs, son propre empire.

Deux de ses freres, tous deux de cette académie, & astronomes, ont été appelés à Pétersbourg. Un autre avoit pris l'histoire pour son partage. Il est rare qu'un pere savant ait quatre fils qui le soient aussi, & avec succès. Cette inclination n'a pas coutume de se communiquer tant, & encore moins le génie.

ÉLOGE

DE MONSIEUR

DE MALÉZIEU.

NICOLAS DE MALÉZIEU naquit à Paris, en 1650, de Nicolas de Malézieu, écuyèr, ſeigneur de Bray; & de Marie des Forges, originaire de Champagne. Il étoit encore au berceau, lorſqu'il perdit ſon pere, & il demeura entre les mains d'une mere qui avoit beaucoup d'eſprit: elle ne fut pas long-tems à s'appercevoir que cet enfant méritoit une bonne éducation. Il la prévenoit même, & dès l'âge de quatre ans, il avoit appris à lire & à écrire, preſque ſans avoir eu beſoin de maître. Il n'avoit que douze ans, quand il finit ſa philoſophie au college des jéſuites à Paris. De-là il voulut aller plus loin, parce qu'il entendoit parler d'une philoſophie nouvelle, qui faiſoit beaucoup de bruit. Il s'y appliqua ſous M. Rohaut, & en même tems aux mathématiques,

mathématiques, dont elle emprunte perpétuellement le ſecours qu'elle ſe glorifie d'emprunter.

Ces mathématiques, qui ſouffrent ſi peu qu'on ſe partage entre elles & d'autres ſciences, lui permettoient cependant les belles-lettres, l'hiſtoire, le grec, l'hébreu, & même la poéſie, plus incompatible encore avec elles que tout le reſte. Toutes les ſortes de ſciences ſe préſentent à un jeune homme, né avec de l'eſprit; mille haſards les font paſſer en revue ſous ſes yeux, & c'eſt quelque inclination particuliere, ou plutôt quelque talent naturel, ſource de l'inclination, qui le détermine à un choix : on préfere ce que l'on ſent qui promet plus de ſuccès. M. de Malézieu ne fit point de choix, & il embraſſa tout; tout l'attiroit également, tout lui promettoit un ſuccès égal.

Feu M. l'évêque de Meaux le connut, à peine âgé de vingt ans, & il n'eut pas beſoin de ſa pénétration pour ſentir le mérite du jeune homme. Ce n'étoit point un mérite enveloppé, qui perçât difficilement au travers d'un extérieur triſte &

ſombre ; ſa facilité à entendre & à retenir lui avoit épargné ces efforts, & cette pénible contention, dont l'habitude produit la mélancolie : les ſciences étoient entrées dans ſon eſprit, comme dans leur ſéjour naturel, & n'y avoient rien gâté ; au contraire, elles s'étoient parées elles-mêmes de la gaieté & de la vivacité qu'elles y avoient trouvées. M. de Meaux prit dès-lors du goût pour ſa converſation & pour ſon caractere.

Des affaires domeſtiques l'appellerent en Champagne. Comme il étoit deſtiné à plaire aux gens de mérite, il entra dans une liaiſon étroite avec M. de Vialart, évêque de Châlons, auſſi connu par la beauté de ſon eſprit, que par la pureté de ſes mœurs ; & il ſe fortifia par ce commerce dans des ſentimens de religion & de piété, qu'il a conſervés toute ſa vie. Il ſe maria à vingt-trois ans avec demoiſelle Françoiſe Faudelle de Favereſſe ; &, quoiqu'amoureux, il fit un bon mariage. Il paſſa dix ans en Champagne dans une douce ſolitude, uniquement occupé de deux paſſions heureuſes ; car on juge bien que les livres en étoient

une. C'eſt un bonheur pour les ſavans, que leur réputation doit amener à Paris, d'avoir eu le loiſir de ſe faire un bon fonds dans le repos d'une province ; le tumulte de Paris ne permet pas aſſez qu'on faſſe de nouvelles acquiſitions, ſi ce n'eſt celle de la maniere de ſavoir.

Le feu roi, ayant chargé M. le duc de Montauſier & M. l'évêque de Meaux, de lui chercher des gens de lettres, propres à être mis auprès de M. le duc du Maine, qui avoit déja le ſavant M. Chevreau pour précepteur, ils jetterent les yeux ſur M. de Malézieu & M. de Court. Tous deux furent nommés par le roi, & une ſeconde fois en quelque ſorte par le public, lorſqu'il les connut aſſez. Il ſe trouvoit entre leurs caracteres toute la reſſemblance, & de plus toute la différence, qui peuvent ſervir à former une grande liaiſon ; car on ſe convient auſſi par ne ſe pas reſſembler. L'un vif & ardent, l'autre plus tranquille & toujours égal, ils ſe réuniſſoient dans le même goût pour les ſciences, & dans les mêmes principes d'honneur ; & leur amitié n'en

faiſoit qu'un ſeul homme , en qui tout ſe trouvoit dans un juſte degré. Ils rencontrerent dans le jeune prince des diſpoſitions & d'eſprit & de cœur ſi heureuſes & ſi ſingulieres , qu'on ne peut aſſurer qu'ils lui aient été fort utiles , principalement à l'égard des qualités de l'ame, qu'ils n'eurent guere que l'avantage de voir de plus près, & avec plus d'admiration. Le roi les admettoit ſouvent, dans ſon particulier, à la ſuite de M. le duc du Maine, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'amuſemens ; & ces occaſions ſi flatteuſes étoient extrêmement favorables pour faire briller la vivacité, le génie & les reſſources de génie de M. de Malézieu.

La cour raſſembloit alors un aſſez grand nombre de gens illuſtres par l'eſprit ; meſſieurs Racine, Deſpréaux, de La Bruyere, de Malézieu, de Court ; M. de Meaux étoit à la tête. Ils formoient une eſpece de ſociété particuliere, d'autant plus unie, qu'elle étoit plus ſéparée de celle des illuſtres de Paris, qui ne prétendoient pas devoir reconnoître

un tribunal ſupérieur, ni ſe ſoumettre aveuglément à des jugemens, quoique revêtus de ce nom ſi impoſant de jugemens de la cour. Du moins avoient-ils une autorité ſouveraine à Verſailles, & Paris même ne ſe croyoit pas toujours aſſez fort pour en appeller.

M. le Prince, M. le Duc, M. le prince de Conti, qui brilloient beaucoup auſſi par l'eſprit, mais qui ne devoient être comptés qu'à part, honoroient M. de Malézieu de leur eſtime & de leur affection. Il devenoit l'ami de quiconque arrivoit à la cour avec un mérite éclatant. Il le fut, & très-particuliérement de M. l'abbé de Fénelon, depuis archevêque de Cambrai; & il n'en conſerva pas moins l'amitié de M. de Meaux, lorſque ces deux grands prélats furent brouillés par une queſtion ſubtile & délicate, qui ne pouvoit guere être une queſtion que pour d'habiles théologiens. On dit même que ces deux reſpectables adverſaires le prirent ſouvent pour arbitre de pluſieurs articles de leurs différends. Soit qu'il s'agît des procédés, ou du fonds, quelle idée n'avoient-ils pas

ou de ses lumieres, ou de sa droiture ?

Quand M. le duc du Maine se maria, M. de Malézieu entra dans une nouvelle carriere. Une jeune princesse, avide de savoir, & propre à savoir tout, trouva d'abord dans sa maison celui qu'il lui falloit pour apprendre tout ; & elle ne manqua pas de se l'attacher particuliérement, par ce moyen infaillible que les princes ont toujours en leur disposition, par l'estime qu'elle lui fit sentir. Souvent, pour lui faire connoître les bons auteurs de l'antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que lire, il lui a traduit sur le champ, en présence de toute sa cour, Virgile, Térence, Sophocle, Euripide ; &, depuis ce temslà, les traductions n'ont plus été nécessaires que pour une partie de ces auteurs. Il seroit fort du goût de cette académie que nous parlassions aussi des sciences plus élevées, où elle voulut être conduite par le même guide ; mais nous craindrions de révéler les secrets d'une si grande princesse. Il est vrai qu'on devinera bien les noms de ces sciences ;

mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a pénétré.

M. de Malézieu eut encore auprès d'elle une fonction très-différente, & qui ne lui réussissoit pas moins. La princesse aimoit à donner chez elle des fêtes, des divertissemens, des spectacles; mais elle vouloit qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joie eût de l'esprit. M. de Malézieu occupoit ses talens moins sérieux à imaginer, ou à ordonner une fête, & lui-même y étoit souvent acteur. Les vers sont nécessaires dans les plaisirs ingénieux; il en fournissoit qui avoient toujours du feu, du bon goût, & même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de tems, & ne les traitât, s'il le faut dire, que selon leur mérite. Les impromptu lui étoient assez familiers, & il a beaucoup contribué à établir cette langue à Seaux, où le génie & la gaieté produisent assez souvent ces petits enthousiasmes soudains. En même tems, il étoit chef des conseils de M. le duc du Maine, à la place de messieurs d'Aguesseau & de Fieubet, conseillers d'état,

qui étoient morts ; il étoit chancelier de Dombes, premier magiſtrat de cette ſouveraineté : l'eſprit même d'affaires ne s'étoit pas refuſé à lui.

En 1696, feu M. le duc de Bourgogne étant venu en âge d'apprendre les mathématiques, madame de Maintenon porta le roi à confier cette partie de ſon éducation à M. de Malézieu, tandis qu'il donneroit à M. Sauveur les deux autres enfans de France. M. de Malézieu, aſſez délicat pour craindre qu'un ſi grand honneur ne s'accordât pas parfaitement avec l'attachement inviolable qu'il devoit à M. & à madame du Maine, & raſſuré par eux-mêmes ſur ce ſcrupule, demanda du moins en grace que, pour mieux marquer qu'il ne ſortoit point de ſon ancien engagement, il lui fût permis de ne point recevoir d'appointemens du roi.

Parmi tous les élémens de géométrie, qui avoient paru juſques-là, il choiſit ceux de M. Arnaud, comme les plus clairs & les mieux digérés, pour en faire le fonds des leçons qu'il donneroit à M.

le duc de Bourgogne. Seulement, il fit à cet ouvrage quelques additions & quelques retranchemens. Il remarqua bientôt que le jeune prince, qui surmontoit avec une extrême vivacité les difficultés d'une étude si épineuse, *tomboit aussi quelquefois dans l'inconvénient de vouloir passer à côté, quand il ne les emportoit pas d'abord.* Pour le fixer davantage, il lui proposa d'*écrire de sa main au commencement d'une leçon, ce qui lui avoit été enseigné la veille.* Toutes ces leçons, écrites par le prince pendant le cours de quatre ans, & précieusement rassemblées, ont fait un corps, que M. Boissiere, bibliothécaire de M. le duc du Maine, fit imprimer en 1715, sous le titre d'*Elémens de géométrie de monseigneur le duc de Bourgogne.* L'éditeur les dédie au prince même, qui en est l'auteur, & n'oublie pas tout ce qui est dû au savant maître de géométrie. Il y a à la fin du livre quelques problêmes, qui n'appartiennent point à des élémens, résolus par la méthode analytique, & qui, selon toutes les apparences, sont de M. de Malézieu. Il est dit sur

ce sujet, qu'Archimede & les grands géometres anciens *ont dû avoir notre analyse, ou quelque méthode équivalente, parce qu'il est moralement impossible qu'ils eussent suivi, sans s'égarer, des routes aussi composées que celles qu'ils proposent.* Mais, par-là, on leur ôte la force merveilleuse, qui a été nécessaire pour suivre, sans s'égarer, des routes si tortueuses, si longues & si embarrassées, & cette force compense le mérite moderne d'avoir découvert des chemins, sans comparaison, plus courts & plus faciles. On veut que pour causer plus d'admiration, ils aient caché leur secret, quoiqu'en le révélant ils eussent causé une admiration, du moins égale, & qu'ils eussent en même tems infiniment avancé des sciences utiles; on veut qu'ils aient été tous également fideles à garder ce secret, également jaloux d'une gloire qu'ils pouvoient changer contre une autre, également indifférens pour le bien public.

Au renouvellement de l'académie, en 1699, M. de Malézieu fut un des honoraires, & en 1701 il entra dans l'acadé-

mie françoiſe. On ne ſera pas étonné qu'il fût citoyen de deux états ſi différens.

Il faiſoit, dans ſa maiſon de Châtenay près de Seaux, des obſervations aſtronomiques, ſelon la même méthode qu'elles ſe font à l'Obſervatoire, où il les avoit appriſes de MM. Caſſini & M. Maraldi, ſes amis particuliers, & il les communiquoit à l'académie. Une perſonne du plus haut rang avoit part à ces obſervations, auſſi-bien qu'à celles qu'il faiſoit avec le microſcope, dont nous avons rapporté la plus ſinguliere en 1718 (1). S'il n'eût pas été aſſez ſavant, il eût été obligé de le devenir toujours de plus en plus pour faire ſa cour, & pour ſuivre les progrès de qui prenoit ſes inſtructions.

Son tempérament robuſte & de feu, joint à une vie réglée, lui a valu une longue ſanté, qui ne s'eſt démentie que vers les 76 ans; encore n'a-ce été que par un dépériſſement lent & preſque ſans douleur. Il mourut d'apoplexie, le 4 mars 1727, dans la ſoixante-dix-ſeptieme année

(1) Page 9.

de ſon âge, & la cinquante-quatrieme d'un mariage toujours heureux, où l'eſtime & la tendreſſe mutuelles n'avoient point été altérées. La double louange qui en réſulte ſera toujours très-rare, même dans d'autres ſiecles que celui-ci.

Il a laiſſé cinq enfans vivans, trois garçons, dont l'aîné eſt évêque de Lavaut, le ſecond, brigadier des armées du roi, & lieutenant-général d'artillerie, & le troiſieme, capitaine des carabiniers; & deux filles, dont l'une eſt mariée à M. de Meſſimi, premier préſident du parlement de Dombes; & l'autre, à M. le Comte de Guiry, lieutenant-général du pays d'Aunis, & meſtre-de-camp de cavalerie.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE DES ÉLOGES

Contenus dans ce troisieme Volume.